

**Anthologie des
auteurs
modernes. V,
Recueil de
morceaux choisis**

Guy de Maupassant

LIREGRATUITEMENT.COM

**Anthologie des auteurs
modernes. V, Recueil
de morceaux choisis**

Guy de Maupassant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVENUE DE CHATILLON

Tous droits vosorvûs.

OEUVRES DE GEORGES NORMANDY La Poésie sociale contemporaine (Epuisé) L'Heure qui passe. Préface de CLOVIS HUGUES, (Méricant). . . 3 50 Jean Lorrain-. Son enfance, sa oie, son oeuvre. Illustré (Méricant). 3 50 Là Question catalane. Illustré (Bloud). ' . r. 1 50 Articles de Paris, Horizons de province. Préface de JEAN A.7ALiîKRT(Gastein>Serge) 3 50 Le Nu à l'Église, au Théâtre et dans la Bue. Préface de GUS-- TAVE KAHN. Illustré (Michaud) . . 3 50 Là Foinouvelle, (avec les Poètes de l'École Française) (Fasquelle). 3 50 Dans la Bataille. Morceaux choisis de M. STEPHEN PICHON, ancien ministre des Affaires étrangères. Illustré (Méricant). ' . 3 50 Mlle Myriane, gommeuse. Roman illustré (Publ. littér. ill.). » 60 Les Poètes libertins. Illustré (Michaud) 1 »

Potins et Pantins de la Riviera: Nouvelles (Douville). 1 »
Léon Cladel, porlrait d'hier, illustré (Fabre) » 25 Les Chanson-
niers gaillards. Illustré (Michaud) . 1 » Ferrer (avec Emile Le-
sueur). Préface d'ALFiiED NAOJOET (Méri--

cant). . ■ 3 50 Le Nu au Salon (1910). Illustré (Méricant). . 4 »
Le Nu au Salon (1911). — — 4 »

Le Nu au Salon (1912). - — — . . . ' 4 »

Le Nu au Salon (1913). — — 4 »

Le Nu aux Salons d'Humoristes (1911). Illustré (Méricant). . 3
» Les Poètes humoristes. Illustré (Michaud). 1 » Quatre Maîtresses du Kégent (avec F. Milton) (Méricant) . . 5 » L'Automne d'une fille, roman. Préface de GEORGES LECOMTE

Méricant). . 3 50 Emile Faguet. Illustré. (Méricant) 2 »

DE POINSOT ET NORMANDY L'Échelle, roman (Fasquelle) ,
3 50 Tchérkof, roman (Carrington), 12 caux-forles de Van Maèlc
. 40 » Les Vautours, roman (Ferdinando) (sous presse) » » La
Mortelle Impuissance, roman (Fasquelle) 3 50 La Faillite du
Rêve, roman (Fasquelle) 3 50 Sur les tendances de la poésie nou-
velle ; Aniide Jioyer, essai

de biographie sociale; La Roman et la Vie; le Congrès des

Poètes de 1901. A brochures, (épuisées) » »

Anarchistes. 3 actes (Grand Théâtre de Lille 1905) 1 » Les
Vaincues. 3 actes (Comédie-Royale 1909) . 1 » Mâles. Goules (Li-
brairie Universelle) 3 50 Les Poètes sociaux. Illustré (Michaud). -
...!.. i » Les Poètes patriotiques. Illustré (Michaud) 1 » IJO
Peuple. Roman (en préparation) » »

Amours. Contes (Méricant) » 95 Le Pastel enchanté. Roman
(en préparation) » »

L'an mil huit cent cinquante, le cinq août à huit heures du ma-
lin, est né au hameau de Miromesnil, commune de Tourville-sur-
Arques, canton cl'o ffranville, arrondisse-ment de Dieppe, dépar-
tement de la Seine-Inférieure, un enfant du sexe masculin qui a
reçu les prénoms de Henri-- René-Albert-Guy, et dont le père est
le sieur de Maupas-sant Gustave-François-Albert vivant de son
revenu, et la mère la dame Le Poiltevin, Laure-Marie-Geneviève,

vivant de son revenu, tous deux domiciliés au château de Miromesnil, section de celle commune.

Certifié le présent extrait conforme aux indications portées au registre par Nous, soussigné, maire et offi-cier de la commune de Tourville-sur-Arques.

Ce document produit par M. Edouard Maynial, en- 1908, au cours d'une intéressante polémique, G : GUY DE MAUPASSANT désigne « d'une façon définitive » et « sans répli-que » officielle possible, le lieu où naquit Mau-passant. Je n'aurais qu'à m'incliner très bas si les documents de l'étal-civil, établis en province sur-tout et il y a soixante ans; étaient indiscutables en fait. Je dis, en fait, car officiellement Guy de Maupassant est et demeurera natif de Miromesnil.

Or, une légende Hotte autour de ce glorieux berceau. Cette légende se distingue de beaucoup d'autres par quelques témoignages, sinon par quelques documents, qui lui donnent une appa-rence moins vaporeuse qu'aux légendes ordinaires. Si, bien involontairement et par la volonté de M. Paul Mathiex, je fis naître un assez vif émoi chez les biographes de l'auteur du Horla (1) je ne (1) Voici l'essentiel du premier article que publia là-dessus M. Paul Mathiex dans la Presse du 10 février 1908 :

Où naquit Maupassant?

Un petit problème d'histoire littéraire.

On naquit Maupassant? La question peut paraître.oiseuse et même saugrenue. Tous les dictionnaires (sic) n'indiquen-ils pas que l'écri-vain vit le jour au château de Miromesnil, en 1850?

Les biographes du romancier sont d'accord sur ce point. M. Edouard Maynial écrit, dans son étude si consciencieuse sur la Vie et l'OEuvre de Guy de Maupassant :

« Henri-Hené-Alberl-Guy de Maupassant naquit le 5 août 1850, au « château de Miromesnil, commune de Tourville-sur-Arques, dans « la Seine-Inférieure, à 8 kilomètres de Dieppe.

« Le château de Miromesnil n'appartenait pas à la famille de « Maupassant, qui l'avait pris en location. »

C'est également ce que dit M. Louis Couard, en tête de l'édition songeai jamais à mettre en doute la documentation parfaite des lettrés consciencieux et fervents que sont MM. Louis Couard et Maynial. Je me souviens seulement de ce que j'ai entendu dire maintes des oeuvres complètes, d'après les manuscrits originaux, dont il vient d'entreprendre la publication.

De même, le baron Albert Lumbroso, au cours de son intéressant recueil de Souvenirs sur Maupassant, publié à Rome en 1905. Aussi, n'ai-je pas été peu surpris de lire, dans l'ouvrage que M. Georges Normandy a récemment consacré à Jean Lorrain : « Il (Lorrain), est, sur ce point, l'égal de cet autre glorieux « Fécampois, Guy de Maupassant.

Et en note, au bas de la page :

« En dépit de ce qui fut souvent imprimé, Guy de Maupassant « est « né à Fécamp même » (rue Sous-le-Bois), dans la même rue que « Jean Lorrain. »

^ Que l'auteur de « Bel Ami » eût connu l'écrivain du « Vice Errant », on le savait; mais qu'il fût son compatriote, qu'il fut né dans la même rue, voilà qui peut s'appeler une révélation.

D'autre part, l'acte de décès de Maupassant, tel qu'il figure à la mairie du seizième arrondissement, à Paris indique que le grand écri-vain est né à Sotteville près d'Yvetot.

Trois lieux différents : Miromesnil, Fécamp, Sotteville! On voit que la question : « Où naquit Maupassant? » peut être posée. ^N'est-il pas étonnant, enfin, que jamais aucun de ses biographes nait publié son extrait de naissance?

Sept villes, jadis, se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. Mais, dix siècles avant Jésus-Christ, les Grecs avaient le droit d'ignorer les registres de l'étal-civil qui ne sont, d'ailleurs, tenus régulièrement en France que depuis peu. On a davantage le droit d'être surpris de l'incertitude qui subsiste en ce qui touche le lieu de naissance du grand romancier qui fut notre contemporain. On ne s'attendait certes pas à ce qu'une telle question pût jamais être posée et faire l'objet des recherches de 1 « Intermédmiere des Curieux », qui a pour but et pour mission de trouver une solution aux problèmes historiques les plus embrouillés — Paul MATHIEUX. fois jadis, durant ma douce enfance, dans cette ville de Fécamp, petite par son étendue, grande par son passé, son présent et son aspect, assez féconde en notoriétés de toutes sortes et assez sévère à leur égard pour ne point pratiquer je ne sais quel racolage de gloires. Qu'ai-je donc entendu? Ceci :

Guy de Maupassant, né à Fécamp, rue Sous-le-- Bois, fut transporté, peu de temps après sa nais-sance, au château de Miromesnil que la famille de Maupassant avait pris en location — et cela parce que la mère ne se souciait point de voir son enfant devenir citoyen d'une « ville de commerçants et de saleurs », dans laquelle son frère (Alfred Le Poittevin), au grand désespoir de

Flaubert, s'était si tragiquement consumé, malgré tous ses dons, avant de mourir (deux ans plus tôt). Voilà tout le mystère. Histoire ténébreuse? Cancan de Fécamp? Médisance ou invention puérile? Il se peut. Néanmoins, attendez.

1° L'acte de décès du romancier de Notre Coeur, tel qu'il figure à la mairie du XVI^e arrondissement de Paris, est rédigé comme suit :

L'an mil huit cent quatre vingt-treize, le sept juillet, à neuf heures du matin, acte de décès de Henri-René-Albert Qui/ de Maupassant, âgé de quarante-trois ans, homme de lettres, né à Sotteville, près Yvetot (Seine-Inférieure), domicilié à Paris, 24, rue Boccador-, décédé le 6 Juillet courant à neuf heures du matin, fils de etc.

, 2° Ledit dictionnaire Larousse, entre autres, affirme :

MAUPASSANT [san] (Guy de), romancier français, né à Fécamp (l\

MM. Louis Couard et Edouard Maynial n'ignorent pas cela. Ce dernier, dans son précieux et clair ouvrage : La Vie et l'OEuvre de Guy de Maupas-sant, déclare :

« La date et le lieu de sa naissance (il s'agit de Guy de Maupas-sant) ont donné lieu à plusieurs erreurs ou con-fusions dans certains dictionnaires de biographie. Peut-être ces erreurs proviennent-elles de l'acte de décès de Maupassant, tel qu'il figure à la mairie du seizième arron-dissement » (2).

Je ne vois pas comment Sotteville aurait pu se métamorphoser en Fécamp, pendant le trajet de la mairie de Passy à la rue du Montparnasse.

(1) Petit Larousse illustré (1906), p. 1452, c. 2, et toutes autres éditions. M. Conard écrivait (La Presse, 1^{er} mars 1908) naguère : « Je « comprends que l'affirmation de M. Normandy, faisant naître l'écrivain o à Fécamp, ait. encore augmenté la surprise de vos lecteurs, car la « Revue Larousse de 1900 lui faisait voir le jour à Yvelot et l'acte de « décès indiquait, né à Sotteville. » C'est une quatrième hypothèse, de laquelle, pour ne point compliquer encore plus la question, j'évite de faire état.

(2) Ed. Maynial, La Vie et VOEuvre de Guy de Maupassant (« Mercure de France »), p. 16. 4 0 — au y DE MAUPASSANT

Quant à M. Conard, il indique :

« C'est à Rouen, en causant avec M. Pinchon (le « La Toque » de Mouche, dans l'Inutile Beauté) que je sus tout de suite quelle direction je devais donner à mon édition. En effet, personne mieux que M. Pinchon ne connut tes idées personnelles de Maupassant. Quand le grand écrivain, fatigué de son grand labeur et de la vie parisienne, allait se reposer à Etretat, il descendait à Rouen et séjournait pendant quelque temps chez son ami d'enfance, son gai compagnon des parties de cano-tage à Bougival. C'est chez M. Robert Pinchon qu'il descendit après la publication du Ilorla, et c'est dans l'intimité joyeuse de cette vieille amitié que Maupas-sant apprit à son camarade, en pouffant de-rire, l'effet que produisit la nouvelle sur ses lecteurs. C'est en me contant ces souvenirs que M. Pinchon étala devant moi l'image d'un château et me dit : « Voilà le château de Miromesnil. Maupassant est né dans l'aile droite de ce château. » Ce détail venant d'une telle personnalité me suffisait, et je priai aussitôt le peintre graveur Jean-niot de fixer, en remarque, sur la planche de cuivre

du portrait de Maupassant, le château de Miromesnil pour former le frontispice de Boule-de-Suif » (1).

Ce qui précède rend un hommage mérité à la personnalité de Robert Pinchon et montre, une fois de plus, la conscience et l'art du parfait édi--

(1) Solution d'un petit problème UUéraire(LaPresse, 1" mars 1908). GUY DE MAUPASSANT r = ^ H tour qu'est M. Louis Co-nard. Mais cela n'entame guère la... légende.

Par contre, M. Félicien Ghampsaur écrivait dès 1885 :

« Mlle Lepoitevin(sĩ'c) de Fécamp était assez riche pour épouser un noble; elle devint femme de M. de Maupas-sant, un homme d'esprit, cle coeur, de fougue, dépensier et galant. Quand ils se séparèrent à l'amiable, deux fils étaient nés. La mère, un peu entichée d'aristocratie, avait nommé le premier Guy et le second Hervé. Celui-ci tient du père; Guy procède davantage de la mère. De sens pratique, raisonné, mais d'intelligence fine, elle poussa Guy à écrire » (1).

Je n'accorde pas à la littérature de M. Champsaur plus de valeur qu'elle n'en comporte; mais ici, où il ne s'agit nullement d'art littéraire, on ne peut nier que ces lignes, écrites il y a vingt-huit ans, con-firment assez nettement la vieille thèse fécampoise.

Que conclure? Rien. D'une part, les gens qui avaient vingt ans lorsque Maupassant naquit sont inutiles ou morts. D'autre part, il semble difficile d'expliquer avec précision les erreurs cle l'acte de décès (2) et des dictionnaires. Poser la question n'est pas, ici, la résoudre.

(1) Félicien Champsaur. Le Massacre (Denlu, 1885), p. 9-10.

(2) 1' n'y a Pils <l<ie des erreurs* dans cet acte de décès extra-ordi-naire. Il y a aussi des omissions étranges.

Maupassant est mort à Passy, 17 rue Berton, dans une maison de

Officiellement, Guy de Maupassantvint au monde le 5 août 1850, au château de Miromesnil.

Pourtant, il ne nous est pas encore impossible de croire, officieusement, c'est entendu, qu'il soit né rue Sous-le-Bois, à Fécamp, un peu auparavant.

Au reste, la chose n'a qu'une importance secon-daïre : elle n'en aurait aucune si tout ce qui touche à nos illustrations ne prenait immédiatement, dans nos âmes pieuses, une signification exceptionnelle. Ne nous attardons plus à ce jeu d'érudits trop minutieux.

'Guy de Maupassant est normand, normand du pays de Caux. Cela est sûr. Cela seul importe. Cela nous suffit. Il est de la grande Lignée de « chez sanlé bien connue. L'acte ne le mentionne pas, mais fait étal du domicile du maître, — ce qui aurait dû suffire pour que la manie du XVI^e arrondissement refusât l'enregistrement du décès : la rue Boccador faisant partie du VIII^e arrondissement.

Le registre de l'état-civil du XVI^e porte sous cette déclaration les signatures de MM. Henry et George.

Résolu à pousser aussi loin que possible mon enquête j'ai pu joindre M. Henry, qui occupe actuellement et avec autorité le poste de chef du personnel de la maison Roblot (pompes funèbres) à Paris, rue du Louvre. Avec une exquise amabilité M.

Henry s'est mis à ma disposition. Sans pouvoir autrement préciser et après s'être fortement étonné des irrégularités de l'acte de décès, il a résumé ainsi sa pensée :

— En ce qui concerne le lieu de naissance, nous n'avons pas pu l'inventer. De plus notre coutume est, non seulement de nous renseigner auprès des plus proches parents du défunt, mais encore, étant donné le trouble fréquent de la plupart des proches, de ne faire notre déclaration que d'après des pièces probantes. Mes souvenirs, à vingt et un ans de distance, sont fatalement un peu vagues; pourtant ils ne me remémorent rien d'anormal. Les choses ont dû, par conséquent, se passer très normalement et je ne comprends pas plus que vous ces irrégularités et ces confusions fort rares. nous », une Lignée qui plonge ses racines jusqu'aux brumes des septentrions légendaires, et qui, d'âge en âge, a toujours stupéfié le monde par le nombre, la grandeur et la solidité de ses gloires. Pour nous borner à la Littérature (il en va de même dans tous les domaines de l'activité humaine, sans exception) souvenez-vous!...

Si la pensée grecque et latine n'a pas péri, nous le devons autant à nos moines scribes du ^{vi} siècle et des siècles suivants qu'aux intellectuels chassés de Byzance par Mahomet II. La renaissance normande précéda la renaissance française, comme Eric-le-Rouge précéda Colomb, Le premier chef-d'oeuvre français, la Chanson de Roland, est l'oeuvre de Turold, le premier poète héroïque, né à Avranches. Fontenelle-Saint-Wandrille, Jumièges, Saint-Taurin, retinrent dans leurs cloîtres plus de 1.200 clercs savants et copistes. En 1001, naît l'abbaye de Fécamp, où Herbert crée la Fête aux Normands, qui sera célébrée durant sept siècles — la Fête aux Normands, la fête de la gloire littéraire, où

l'on combat à coup de rimes, comme on combattit jadis à coups d'épée, pour rien, pour le « chapel de roses », le « chapel de lauriers », le lys ou la palme — pour la Gloire, toujours! Et l'école du Bec avec Lanfranc, Sainf-Evroul avec Orderic Vital, Saint-Etienne de Caen avec Arnould et l'immense Robert Wace, le Mont-Saint-Michel avec Robert de Thorigny et Robert de Tombe-laine, etc!... La poésie monastique est née; elle devient féodale avec nos romans épiques, popu-laire avec nos fabliaux, dé-braillée, un peu foile grâce à Haiseau, à qui La Fontaine fera des emprunts, Roger d'Andeli et l'auteur de la Glej d'Amours, notre Ovide! Et voici pêle-mêle, à tra-vers les âges et choisis malaisé-ment dans une for-midable multitude de gloires pures : Thibaut de Vernon, le plus ancien trouvère connu; Henri Io1', Beauclerc; Geoffroy, abbé, mort en 1146, l'auteur de la première pièce tra-gique écrite en notre langue; Beneoisde Sainte-More, à qui nous devons l'adorable idylle des Amours d'Harlelte; Guil-laume Le Clerc, qui fu nojvnanz: Jean de Boves; Adam Le Clerc; Gautier d'Argies, l'illustre; Jean Renault, ancêtre de Segrais; Jean de Courcy; Raoul Degoncourt; Alexandre de Bernay, qui créa VA-lexandrin; Basselin et Jean Le Houx, qui nous dotèrent du vau-de-vire; Luc de la Barre, initia-teur de la poésie satirique; Alain Chartier, le pre-mier poète patriotique ; Pierre Gringoire, le pre-mier poète politique ; les Scudéry, les premiers romanciers histo-riques, etpuis, et puis, en désordre, comme il sied aux cohortes : Mme de Motteville, Mézeray, l'abbé de Vertot, l'abbé Cochet, Al-bert Sorel, Gasté, Wallon, de Vesly, Fontenelle, qui ouvre la. voie à la littérature scientifique; Léopold GUY DE MA UPASSANT Z ' ; = 15 Delisle, Rémy de Gourmônt, Vauquelin de la Fres-naye, qui devance Boileau; Mathurin Régnier, de pure race normande; Jacques du Lorens, Angot de l'Esperonnière, P.-G. Blessebois,

Bernardin de Saint-Pierre, Jean Marot, père de Clément, Malherbe, Corneille, Saint-Amand, Benserade, Brébeuf, Boisrobert, Chaulieu, Saint-Evremont, Casimir Delavigne, Malfilâtre, Chênedollé, Barbey d'Aurevilly, Bouilhet, Flaubert, Jean Lorrain, le plus grand descriptif français; Glatigny, Le Vavas-seur, les F rémine, Henri Beauclair, Lucie Delarue-- Mardrus, Albert Boissière, Arnoukl Galopin, qui sait écrire et naviguer comme Lodbrog; Charles-, Théophile Féret, Jehan Soudan- de PierrefiUe, Alphonse Allais, Jean Revel, dont l'oeuvre, clas-sique dans les universités anglaises et dans plu-sieurs écoles de France, embrasse la vie de notre Race depuis les ténèbres de la préhistoire jusqu'à la torride lumière cle nos gloires d'aujourd'hui et de demain; Paul Harel, Paul Labbé, Georges Lebas, les Millet, P.-N. Roinard, Achille Paysant, Gaston de Raismes, Schalk de la Faverie, Alfred Rossel, Jules Tellier, Robert de la Villehervé, J.-L. Houx, Le Révérend, Adolphe Vard, grais-seur de wagons, qui voulut, lui aussi, sa part de gloire et l'obtint; Léo Trézenik, Daniel de Venan-court, Edward Montier, Georges Dubosc, Jacques Héliertot... Vous croyez que c'est fini? Allons donc! Notre histoire littéraire ploie sous les gloires comme nos vieux pommiers trébuchent sous les pommes — et je pourrais longuement poursuivre.

Cette énumération suffit pour que le lecteur^non prévenu puisse conclure à l'extrême complexité de la mentalité normande. Les Cauchois, les Nor-mands sauront seuls retrouver, parmi tant de forces apparemment divergentes, les caractères à peu près immuables du type et du cerveau normands.

Car, à travers -patrie et temps, la Race est une et la psychologie et la physiologie de Guy de Maupassant sont assez nettement

caractéristiques. Oui, je sais... Les érudits méticuleux m'opposent que Guy de Maupassant était lorrain par son père, que son nom même appartenait à une ancienne famille qui, anoblie par l'empereur François, époux de Marie-Thérèse, se fixa en Lorraine à la suite de Marie Leczinska. Je répondrai que cela n'a aucune importance, que la famille de Laure Le Poittevin était beaucoup plus racée que celle de Gustave de Maupassant, et (sans me faire l'écho d'une légende qui mettrait en cause ici Gustave Flaubert) qu'il n'est ni niable, ni contesté, que Guy de Maupassant soit essentiellement normand. « C'est certainement le caractère normand qui a prédominé chez Maupassant » constate Hugues le Roux (1). « Lorrain

(1) Portraits de Cire, p. 81. (Lecène et Oudin), 1891.

Cliché Jourdain LA IT.AliE DE FÉCAMI'

ETRETAT EN 1888 (Photographie inédite) par son père, Normand par sa mère, Guy subit surtout l'hérédité maternelle » affirme Edouard Maynial (1) qui ajoute : « La Normandie où il fut élevé, la première éducation qu'il reçût tout entière de sa mère devaient profondément influencer son caractère ». Abel Hermant insiste ; « Je ne crains pas que l'on chicane à Maupassant la 'qualité de Français ; mais ce qui saute d'abord aux yeux, c'est sa qualité de Normand. Il en eut lui-même pleine conscience... Il ne faudrait qu'un peu d'oreille pour deviner son origine,, rien qu'à l'accent particulier que prend sa voix, quand il parle des choses de sa petite patrie. A son habitude justesse d'intelligence et d'observation une autre d'acuité s'ajoute alors : la sympathie — je l'entends au sens étymologique, au sens le plus étendu comme le plus propre du mot » (2). Et Félicien Champsaur, qui le fait peut-être exprès, imprime même sans hésiter : « Sa famille est nor-

mande » (3). Nous verrons que ce barbare, très fidèle à sa Race, s'est désintéressé de ses origines lorraines et, en dépit de la légende recueillie par les Goncourt, qu'il ne tira jamais vanité de sa noblesse, du titre de marquis qu'il aurait pu porter, qu'il eut si peu la folie des gran-deurs qu'il laissa mettre son nom sous le titre

(1) Là Vie et l'Oeuvre de Guy de Maupassant, p., 18. ' •-

(2).Essais de critique, p.: 370-371 (Bernard Grasset), 191^

(3) le Massacre, p. 9. d'administrateur général en pleine manche de l'irrespectueux journal L,e Chat noir que publiait Salis. S'il exigea un jour la cessation de cette facétie, qui l'enchantait d'abord, nous verrons que ce fut pour des raisons n'ayant rien à voir ni avec l'orgueil de son patronyme, ni avec un souci (même tardif) à l'égard de son ascendance lorraine. Au surplus, se fût-il vanté :— ce à quoi jamais il ne songea, — d'être Lorrain que tous ses actes, toutes ses. pensées, toutes ses pages le démen-tiraient, — alors qu'il s'est vanté en maintes cir-constances, et très explicitement, dans son oeuvre, d'être Normand. Rappelez-vous Les Bécasses, dans Monsieur Parent :

« ... Ces deux géants (les d'Orgemol), ces deux Nor-mands des premiers temps, ces deux mâles cle la vieille ' et puissante race des conquérants qui envahit la France, prit et garda l'Angleterre, s'établit sur toutes les côtes du vieux monde, éleva des villes partout, passa comme un flot sur la Sicile en y créant un art admirable, battit tous les rois, pillà les plus fières cités, roula les papes dans leurs ruses de prêtres et les joua, plus madrés que ces pontifes italiens, et surtout laissa des enfants , dans tous les lits de la terre... »

et plus loin :

« ... Quand nous sommes ensemble, nous parlons patois, nous vivons, pensons, agissons en Normands, GUY DE MAUPASSANT z= 21 nous devenons des Normands terriens, plus paysans que nos fermiers ».

Cette fierté racique de Maupassant,. M. Abel Hermant, dans l'étude qu'il lui consacre à la fin des Essais de Critique — laquelle, par ailleurs, res-tera comme une merveille de finesse et de précision — cette fierté normande, M. Abel Hermant la qualifie « orgueil naïf » et « nerveuse éloquence de chauvin ». Il est possible ; mais, avec ou. sans talent, nous avons tous cette fierté-là, nous autres,— et cette évocation du passé, des exploits des ancêtres, de la gloire de la Race, vous la trou-verez sans peine chez tous les écrivains de chez nous dignes de ce nom, sans aucune exception, et, pour nous limiter aux temps modernes, de Bar-bey d'Aureville à Lucie Delarue-Mardrus, en pas-sant par Flaubert, Jean Lorrain, Charles-Théophile Féret, Jehan Soudan de Pierrefitte et cent autres, et tous les autres, des vieillards aux jeunes gens qui débutent par un chant en l'honneur de leur Race, tels Gaston Le Révérend ou Gabriel-Ursin Langé. Bien que ce ne soit pas mon dessein de faire ici de la littérature comparée, je juge utile de rapprocher quelques textes montrant aux incrédules possibles l'identité de nos « orgueils naïfs » et la similitude de nos « éloquences nerveuses et chauvines » :

« Aucune race n'a mieux manifesté la beauté de cette force divine qu'est l'énergie humaine. Les Vikings savent « vivre intelligemment la vie dangereuse ». Ils la vivent avec fougue, mais avec prudence. Aventuriers, ils jouent avec le risque, mais ne lient partie qu'à bon escient. Leur jeu, très serré, ne livre rien au ha-

sard, rien à ce décevant partenaire, à ce louche adversaire des/belles réussites. Téméraires dans l'entreprise, cir-conspects dans l'exécution, ne désespérant jamais dans la détresse, ils bravent à chaque instant le péril, et leur existence s'exalte jusqu'au paroxysme, grandie — on le dirait — de toutes ses victoires sur la Mort. Devenu héros, l'homme transforme en laurier le cyprès ». — JEAN REVBL. Le Panégyrique de la Normandie (1). .- '■«... Quant aux « horzains », qui feraient la petite bouche devant mes sèches et promptes énumérations, qu'ils m'excusent : la place m'a manqué pour préparer la sauce, et j'eus tout juste le temps de nommer les plats et de passer. Nous Normands, nous délectons les narines rien'qu'au fumet de ces vieux noms d'ancêtres :

o mes aïeux, petits poètes d'autrefois! (2)

« Ceux qui se voudront repaître de mets plus subs-tantiels peuvent en avoir à leur faim chez les libraires. Là encore, ils trouveront nos gens : écrire est fonction

(1) Prononcé à la Sorbonne le 10 juin 1911. (Lecerf fils, à Rouen), p. 15-16.

(2) LE VAVASSEUR, Dan.i une bibliothèque normande. normande, vendre des livres aussi, car le métier est cou-tançais, ou le fut. Plus les détracteurs de nos provinces parleront.de paradoxes géographiques, plus fièrement nous nous camperons sur la porte de notre héritage. ' J'avoue que notre sang coule à flots vers Paris par la rigole de l'émigration; qu'ainsi notre effort d'art s'épar-pille ; qu'en tant que Normands nous mourons tous les jours un peu... Mais je dirai avec M. Quillard : « Il n'est pas négligeable que des poètes d'une même région veuil-lent vivre d'une

commune vie intellectuelle. » Chez d'aucuns de nous, sans rien ôter à un patriotisme français profond, calme et raisonné, le Normannysme vivra toujours ». — CHARLES-THÉOPHILE FÉRET. Anthologie des Poètes normands contemporains (1).

«... Cette bouffée de brise marine, capiteuse et nos-talgique comme un parfum de maîtresse adorée, qui traverse tous les livres de Pierre Loti, nul n'a peut-être plus de raisons que moi pour la reconnaître au passage, et la humer avec délices. Fils et petit-fils de marins moi-même, né et élevé au bord de cette immensité où tous les miens, de père en fils, étaient avant moi capitaines au long-cours, j'ai dans les veines du sang de ces résignés aventureux, héroïques inconscients que sont, dans mon pays, les pauvres gens de mer. » — JEAN LORRAIN. Gens de Mer (2).

(1) Floury. Paris, 1903.

(2) L'Événement, 10 mars 1889. Normandie lierbagère éclatante et mouillée,.

Mon esprit et mon sang, mon amour, mon pays, Nous voulons venir vivre un jour, doux et vieillis, Parmi tes prés, au fond d'une maison rayée, Et, possédant un clos planté de beaux pommiers, Quelques bêtes, des blés et du cidre en barriques, Essayer que nos coeurs, comme ceux des fermiers, Se fassent plus noueux et plus durs que des triques. ... Afin, quand nous mourrons que notre corps s'enlise Au coeur du sol natal par la pluie arrosé, Sous les pommiers, autour, de la petite église, Où dort profondément ma Race au nez rusé, Et, qu'étant au milieu des femmes et des hommes Qui vécurent tassés dans un même horizon, Il tombe sur nous tous, selon chaque saison, Les fleurs de ces pommiers, leurs feuilles ou leurs pommes.

LUCIE DELARUE MARDRUS

« Pourquoi' laisseriez-vous se faner voire gloire, ■ Hommes de mon pays, si fiers dans le passé ?

Ce passé glorieux, nuls ne l'ont effacé!

A vos gestes futurs pourquoi donc ne pas croire? Six longs siècles avant les lentes caravelles, Un des nôtres, du nom de Leif-le-Fortuné, Comme pour annoncer l'homme prédestiné, Jetait son ancre, au nord, sur les Terres nouvelles.

Et Leif, le légendaire Ancêtre, ne fut pas le seul à précéder Christophe Colomb : dès le ix(- siècle, une

il) Avenir. — barque d'aventuriers normands, sous la conduite d'une femme, abordait ces rivages que le grand Génois devait redécouvrir scientifiquement.

Parce que fixée aux terres grasses de la Neustrie, une telle race pouvait-elle dégénérer? Ne devaient-ils point enfanter d'autres héros de la mer, ces chercheurs « qui ouvraient la route aux penseurs curieux »?

L'histoire et la chronique nous répondent :■' dès l'an 1520, un navire appartenant à Nicolas Selles, bour-geois de Fécamp, entrait dans ce port avec un plein chargement de morues pêchées sur le banc de Terre-- Neuve; les Dieppois se rappellent que leur compa-triote Jean Cousin toucha en Amérique cinq ans plus tôt que l'immortel Colomb; on sait que le Malouin Jacques Cartier eut pour pilote le Honfleurais Jean Denis, ce qui suppose bien'-que'ce Jean Denis avait précédé au Canada le même Jacques Cartier; enfin, Dieppe conserve aussi la mémoire du fastueux arma-

teur Ango, surnommé le Roy, qui, prêteur de flottes à François I^{er}, envoyait d'autre part ses navires dans le Tage, pour y châtier les gens du Portugal « lesquels avaient eu l'insolence de molester les siens ». — LÉON BERTHAXJT. *La Mer et les Marins*.

... « Au fond je suis l'homme des brouillards... Je suis un barbare; j'en ai l'apathie musculaire, les lan-gueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Nor-mands, tant que nous sommes, nous avons quelque pende cidre dans les veines ; c'est une boisson aigre et fermentée qui quelquefois fait sauter la bonde ». — GUSTAVE FLAUBERT, *Correspondance* (1).

«... J'ai au fond de l'âme le brouillard du nord que j'ai respiré à ma naissance ; je porte en moi la mélancolie des races barbares avec leurs instincts de migration et leurs dégoûts innés de la vie qui les faisaient quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes. » — GUSTAVE FLAUBERT. *Correspondance* (2).

« Humilité, que je sache, n'a jamais été vertu nor-mande. Au xve siècle, un chroniqueur rouennais rap-porte ce dicton versifié, qui courait alors la France du Nord : « Humilité de Normand, Conscience d'Allemand, Loyauté d'Anglais, Largesse de Français, Dévotion de Bourguignon, et avec le Sens de Breton... ne valent pas un bouton. » Malherbe, Corneille (et combien d'autres?) n'étaient pas non plus, je pense, des modèles de modestie. Mais, lorsqu'on a des défauts, le mieux encore est de les affirmer hautement, et de prier les grincheux de les supporter. Tant pis donc, pour qui s'en fâche. Parlons de nous. Parlons-en encore. Parlons-en tou-jours. Parlons-en effrontément.

« Si nous écoutons la voix du Passé, elle semble nous dire : < Riche enfant de la terre natale, demeure pour maintenir les traditions de la Race et sacrifier aux autels des Lares! Déshérité, essaime, pour conquérir ailleurs la fortune et la gloire que tu ne trouverais pas

(1) Cité par Joachim ROLLAND. Gustave Flaubert (Clouzol, 22, r. Victor-Hugo à Niort), p. 11.

(2) 1^{re} série (Fasquelle), 1891, p. 115-116. GUY DE MAUPAS-SANT =rr 27 a u pays ! « Et c'est pourquoi la grande famille normande étend si loin ses ramifications géantes, pourquoi les Normands de Norvège, d'Angleterre, de Québec, de Tunis ou de Paris, comme ceux de Normandie, et à titre égal, ont le droit de porter fièrement leur nom. Ils ont suivi une tradition plus que millénaire. » — GASTON LE RÉVÉREND (1).

... « Avec la langue, les Normands de Rollon donnèrent à la France leurs lois d'équité, de liberté, le Droit normand de la « Charte aux Normands » et de la « Grande Charte d'Angleterre », « le plus près du Droit Naturel », me dit, un jour, sir William Venable Vernon, grand bailli de Jersey. Et n'est-ce pas de ce Près Vieux Coulumier de la Cour des Ducs de Normandie que les Portalis du Consulat tirèrent le meilleur du code Napoléon ?

« Vérités historiques enseignées aux écoliers, hors France, ignorées encore des nôtres.

« Et, dans cette Europe du xxe siècle, où sur tous les trônes chrétiens régnaient princes et princesses du sang de Rollon et de Guillaume le Conquérant, d'où viennent les Parlements, du Reichstag allemand à la Douma russe, du Congrès de Washing-

ton jusqu'à la Chambre nouvelle de Constantinople et de Téhéran
— demain de Pékin?

« D'pù? Du Parlement de Londres, Echiquier anglais des ducs
de Normandye, apporté à Rouen de Norvège,

(fl Être normand (Le Normand de Paris, 17 mars 1912). où il
garde son nom antique de Thing, l'assemblée des libres Nor-
mands, l'assemblée des jarls, des gars.

Le poète Ch. Th. Féret dit vrai :

Or, par delà le temps, la langue et la Cité,

La race demeure une, et sa. ténacité

Fait des siècles une heure en son éternité ».

J. SOUHAN DE PIERREËFITTE. La gloire normande (1).

Il serait aisé de multiplier en les choississant, dans le passé
comme dans le présent (2), les cita-tions et les auteurs — et si,
parmi ceux qui me liront, il en est qui ne sont pas convaincus de
ce que j'avance : à savoir que Guy de Maupassant réalise complè-
tement le type du Normand contem-porain, je les convie à sé-
journer dans ce pays de Caux, trop cité et très inconnu, qui, mal-
gré sa proximité de Paris et malgré la vogue de ses plages, a su
conserver intacte, ou presque, toute l'originalité de ses caractères
raciques. Maupas-sant qui habita Etretât pendant la plus grande
partie de sa vie tout entière, partagea les heures de son enfance,
régulièrement jusqu'à l'âge de treize ans, irrégulièrement ensuite,
entre la plage non loin de laquelle s'élevait la Villa des Verguies,
domi-cile cle sa mère, et Fécamp. Tout le pays lui était

(1) Le Gaulois, 20 mai 1911.

(2) Voir une lellre d'Alfred Le PoiUevin, pages 38-39. familier et il sut chanter, lui aussi, la célèbre et pai-sible complainte que la magnifique sonnerie de l'abbatiale fécampoise pleure depuis tant de lustres :

Prosper viens l'en :

La Mort t'attend

Dans un beau lit

Couvert cle buis...

Enfants, vieillards, veuves, fiancées, paysans, pêcheurs, rentiers, ouvriers, négociants, indigents, tous, en Caux, nous murmurons ce refrain mélan-colique sur la séculaire et dolente mélodie que dessinent nos cloches, lorsqu'elles tintent le glas — le glas persistant, réitéré, sonore, le franc glas de chez nous où personne ne redoute la Mort. Par là, nous sommes Français.deux fois. Mourir n'est rien lorsqu'on disparaît, après avoir bien vécu, en lais-sant un souvenir aimable. Mourir est un formidable plaisir lorsqu'on échange sa peau contre un brin de vraie gloire, contre la certitude que l'on vivra dans la mémoire de ceux qui viendront.

Qu'on ne sJy méprenne pas plus longtemps.

L'amour de la gloire, la passion de la vie, vécue violemment et avec la certitude qu'elle nous décevra, l'appétit de se survivre, le désir de laisser une trace — tout cela, qui se complète et s'apparente, — ■ constitue l'essence du caractère normand, beau-coup plus que les célèbres qualités et les illustres défauts qui, dans l'esprit du vulgaire, nous distin-guent des autres races. Ce mépris de la Mort s'accuse déplus en plus de toutes parts. En parti-culier, regardez l'avant de nos terre-neuviersY de ces robustes bateaux

qui, neuf mois sur douze affrontent les tempêtes, les icebergs et les brouil-lards propices aux abordages, aux plongeurs silencieux dans la lividité de l'océan désert sous des buées opaques : jadis, la figure de proue affectait la forme d'une divinité propice aux navigateurs, d'une oréade s'élançant à corps perdu vers l'horizon ; à présent, la figure de proue se métamorphose en un masque grimaçant, en un visage amèrement narquois, qui semble défier l'espace de sarcasmes aussi amers qu'immuables. La figure de proue « grigne » ; la divinité de naguère se nomme désormais le « grignâ ». Et ce grignâ, c'est encore le formidable dragon qui se hérissait, aux temps héroïques, à l'avant des rouges drakkars des ancêtres !...

Sans m'attarder à récrire une biographie détaillée — ce qui fut fait vingt fois, et trois fois au moins de la façon la plus sérieuse, la plus exacte, la plus claire, ■ — ne sacrifiant à l'anecdote et au document que lorsqu'il faudra dire quelque chose de neuf, négligeant aussi d'insister outre mesure sur la fin cruelle de l'auteur d'Une vie — ce que d'autres firent peut-être — GUY DE MAUPASSANT : ' =r 31 être trop — je veux montrer ici que, type parfait du Normand d'hier et d'aujourd'hui, Guy de Maupassant eut, d'abord, la passion de la vie vécue violemment, puis, — grandissant à mesure que sa certitude d'être déçu toujours un peu plus — jusqu'à la Mort envisagée sans crainte mais avec mépris et dégoût, — l'amour de la Gloire, inextinguible et dominant son existence toute entière — même lorsqu'il n'eut plus toute sa raison,

La passion de la vie violemment vécue, Maupassant, comme tout Cauchois, la puisa autant dans la nature au milieu de laquelle il grandit, dans l'air qu'il respira, dans les produits de la terre et de la mer dont il s'alimenta, que dans son héritage tout

entière. Qu'il soit né à Miromesnil ou à Fécamp, il a, dès sa naissance, aspiré l'air chargé d'iode et de sel qu'apportait le grand souffle du large; il a entendu le bruit des flots; il a peut-être vu les vagues dès que ses yeux s'ouvrirent, soit à travers les fenêtres du château loué par son père, un de ces châteaux tragiques « dont le vent d'équinoxe emporte au loin les tuiles pêle-mêle avec les feuilles des hêtraies », soit à travers les jeunes peu-pliers de la rue Sous-le-Bois qui se rue à l'assaut des lames cle fond et se prolonge par une jetée de granit. Il ne cessa de vivre entre Miromesnil, Yport, Fécamp, Etretat, Yvetot, Dieppe, Le Havre et Rouen pendant ses premières années — les années où l'être humain reçoit ses impressions les plus profondes, les seules qu'il retrouve dans la sénilité, alors que toutes les autres s'effacent, les années où les substances charnelle et cérébrale créées:par la famille se combinent avec celles du terroir pour former définitivement l'homme nouveau qui s'élabore. Ah! le drame intime de l'intelligence précoce qui prend fougueusement possession du monde! Il ne semble pas avoir été terrible, apparemment du moins, chez Maupassant enfant qui, conservant, sous la direction très intelligente et très douce de sa mère, une liberté à peu près absolue, tout d'abord put donner libre cours à son caractère et se développer sans obstacle, conformément à ses dons physiques et moraux. Il y avait beaucoup d'intelligence et un peu de cette force charmante qu'on appelle (pourquoi?) faiblesse maternelle, dans la méthode d'éducation employée par Mme de Maupassant à l'égard de son fils. Il y avait encore (et je dirais presque : surtout) une crainte très légitime et très excusable : Mme de Maupassant se souvenait du sort de son frère Alfred Le Poittevin et redoutait pour Guy une fin analogue : les petits des goélands ne vivent pas en cage!... La destinée d'Alfred Le Poittevin, mort, à trente-deux

ans de n'avoir pu réaliser un seul de ses rêves, de n'avoir pu aimer la vie avec passion et de ne pouvoir satisfaire son appétit de gloire, cette destinée d'un jeune homme DEUXIÈME ANNEE. — N° 56. LE N GUY DE MAUPASSANT — "' "-— 3b en qui Flaubert (c[ui s'y connaissait et le prouva) devinait un écrivain de la plus haute valeur, cette belle existence découragée, gaspillée, désespérément déchi quetée, cette gloire perdue, détruite au moment de s'épanouir, obsédait la mémoire de la maman qui sut aussi être une mère.

C'est clans la correspondance d'Alfred Le Poitte-vin que se dévoile son âme. Attaché à sa province, il plaide. Il obtient des succès— car il fait bien ce qu'il fait, en bon Normand, — qui ne l'indiffèrent point. Mais les besognes judiciaires entravent ses projets, lui apparaissent comme indignes de sa valeur et l'humilient (1). Il rêve, comme tous ses compatriotes, des plus naïfs, qui ne savent pas exprimer leurs sentiments, aux plus complexes qui s'analysent sans trêve et sans faiblesse ; « il exècre toutes les lâchetés contemporaines, l'ordinaire cle l'existence et l'ignominie des bonheurs faciles » (2), et il clame, il sanglote, il ricane tout cela dans sa pathétique correspondance, ce Fécampoïis prisonnier de sa ville (où il lui plaisait de revenir après être parti, comme tous les aïeux), ce goéland qui ne peut s'envoler (1) Il écrit à Flaubert, le 15 décembre 1842 (à 26 ans) :

o J'ai assez de besogne au Parquet pour donner à ce méchant « travail le meilleur de mes moments; après quoi, je me croise les « bras de lassilude, de dégoût et de pilié. Je crois en effet que, si nous « sommes de ce monde, nous ne sommes plus de ce siècle. Avons-- « nous quelque cbose a expier;? Je ne sais; mais le forfait

doit être « grand, s'il est en raison de V embêtement de notre vie
A »

(2) Flaubert vers l'horizon de chanvre et d'émeraude qu'il
con-temple ou regrette tous les jours. Écoutez-le :

« ... Le flot que j'avais cru diriger m'emporte et la course
triomphale que j'aurais voulu gagner se change en un naufrage
vulgaire dont nul ne saura même la place » (8 décembre 1842).

«... Je sors rarement, de mon trou. J'entends le bruit de la
mer à toute heure : c'est mon chant de nourrice. Le soir, je vois se
lever la Grande Ourse ; j'attends que la lune paraisse, je la salue
d'un bonsoir et au bout d'une heure je vais me coucher » (22 sep-
tembre 1842).

Or l'Orient, un Orient féérique, des paysages fabuleux, des
Ganges inouïs, des hypogées millé-naires, pleines de vestiges
horribles et de trésors invraisemblables, hantent ses nuits et ses
journées,

« Je ne pense qu'à cela, déclare-t-il, et si à 30 ans je ne mets
pas le pied à l'étrier, c'est que je serai bien changé ou bien malade
» (8 mai 1844).

L'année suivante (voyant approcher impitoyablement la tren-
taine), son découragement apparaît plus nettement.

« ... Si tu étais, toi, il y a deux ans, à Fontarabie, je t'appren-
drai, par compensation, que j'étais il y a un an à Fécamp, il y a
deux ans à Fécamp, il y a trois ans pareillement, que m'y voici en-
core et toujours à la même époque, et sic in in finit uni » (1845).
GUY DE MAUPASSANT ~ - :rr 37

L'apathie va l'enliser? Non! La violence atavique aura raison quand même, dût s'ensuivre la Mort, la Mort méprisée tant qu'on vit à souhait, désirée quand tout espoir d'aventure, d'action ou de gloire s'envole, quand-la vie ne peut plus présenter aucun intérêt, fût-ce de curiosité. Et Le Poittevin se jette à la débauche comme un désespéré se jetterait à la mer. C'est une agonie volontaire, un suicide progressif et raisonné.

«... Je mène une vie très déréglée et je m'affaiblis beaucoup. J'étouffe. Assez fort pour ne pas agir contre ma volonté, je ne l'étais pas assez pour agir comme il eût fallu. Il me fallait le voyage, le mouvement et ne pas rester à croupir au coin du feu.

«... Il y a cela de fâcheux que mon estomac se fatigue et qu'il ne me paraît pas qu'avec un tel régime je sois appelé à faire cle vieux os ».

Le désespéré s'observe avec attention. La luci-dité cauchoise assiste à l'écroulement de cet orga-nisme fait pour l'activité, le voyage, l'aventure. Flaubert a beau répondre avec sagesse : « Pense, travaille, écris! » ; il a eu le voyage, lui! — il n'est prisonnier que de lui-même, quand il veut l'être. Le Poittevin n'a même plus le goût de se souvenir et de retourner à sa Race comme il le faisait encore parfois, quatre ans plus tôt, dans cette lettre que tous 38 ===: ____ ^ _ = GUY RE MAUPASSANT les intellectuels de chez nous écrivirent (1) avant la trentaine :

«... Tout à l'heure, ne sachant que faire, j'ai ouvert la porte qui donne sur la côte, j'ai tourné du côté de la ville, puis revenant brusquement, j'ai suivi la route des falaises en passant sous la chapelle. Le ciel était gris, la mer monotone. A mesure, cependant, que je la découvrais et que derrière les falaises s'en démas-

quaient d'autres, elle me plaisait, je ne sais pourquoi, mieux que si le soleil l'eût illuminée. Je me suis retrouvé fils

(1) Quoique ne voulant pas, je le répète, transformer ce travail en une étude de littérature comparée, qu'il me soit permis de transcrire ici, entre autres, et pour illustrer mon affirmation, celle lettre écrite à Fécamp, comme celle de Le Poittevin, et dans la même rue près de quarante ans plus tard par Jean Lorrain. Elle est INÉDITE. Elle fut adressée à Oscar Méléniér :

... « Je suis avachi de chaleur et de bien-être, et, les longs soirs de « tourmente et de neige, je me surprends à rêvasser seul devant les « bûches, la tôle appuyée au chambranle de la haute cheminée « sculptée, l'oeil amusé par les poutrelles du plafond vert de mer ou « le godel rouge de ma lampe d'église, heureux d'avoir chaud, de me sentir seul éveillé dans la grande demeure endormie, tandis que « les branches de houx entrelacées autour d'un grand landier de fer » craquent et se tordent il la chaleur de la flamme. Le vide et » l'inanité du but poursuivi me semblent encore plus vides et plus « vains, et je me souviens presque avec effroi .de ce grand Paris « boueux qui m'a pris beaucoup de ma jeunesse et beaucoup de ma « santé. Les sinistres aventures réapparaissent ridicules et médio-- « cres, et je me demande avec pitié : Qu'est-ce que je vais faire là-bas?

<i Minuit sonne à Saint-Etienne, un minuit faible, à peine per-
- « ceptible, étouffé dans l'air ouaté de neige...

« Je me couche,.. Et le lendemain, par la pluie battante, je suis « rôdant sur les quais puants et gluants de saumure, errant de « cabaret en cabaret, à la recherche d'un geste, d'une physionomie, « d'un coin de bouge même, qui me rappellent le Paris infâme et

« sinistre dont j'avais la nausée la nuit même... » C'est du plat, du terre-à-terre et de l'ennui en bouteille, tout <i>i l'à-côté et le râlé de la vie... » GUY DE MAUPASSANT zm-: =rr 39 du Nord, en traversant les brouillards, alors légers, des bruyères, et j'ai senti en moi quelque chose de l'ancienne vie des Scythes nomades. Je pensais à cela, quand la falaise à jour d'Etretat, se découpant sur l'horizon, m'a ramené à d'autres idées. Du haut de la roche où je domi-nais, il m'a semblé nous voir tous deux au jour déjàlo-m-tain où nous y avons été ensemble, marchant côte à côte sur le sable. Quel était ce moi soucieux et chagrin qui regardait de là cet autre moi, sinon plus gai, du moins plus jeune?... J'ai voulu qu'en nous la communion fût complète et je t'envoie la moitié de ce souvenir. »

Et à trente-deux ans la mort arrive — enfin... et. déjà! Or, Maupassant ressemblait physiquement d'une façon saisissante à Alfred Le Poittevin. Sa mère ne fut ni la dernière, ni la seule à s'en aper-cevoir — avec quelle secrète angoisse ! — et la ressemblance s'accentua d'année en année, au point que Flaubert ne pourra se retenir d'écrire à Mme de Maupassant, le 23 février 1873 :

«... Depuis un mois, je voulais l'écrire pour te faire une déclaration de tendresse à l'endroit de ton fils. Tu ne saurais croire comme je le trouve charmant, intelli-gent, bon enfant, sensé et spirituel, bref (pour employer un mot à la mode) sympathique. Malgré la différence de nos âges, je le régarde comme « un ami » et puis il me rappelle tant mon pauvre Alfred! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête en récitant des vers! Quel homme c'était, celui-là!... » (1). (1) Correspondance, IV" série (Fasquelle), p. 145-146.

Et voilà peut-être la cause principale de la très grande et très salutaire liberté qui fut laissée à Maupassant durant sa jeunesse. Il semblait pres-que que Le Poittevin venait d'esquisser le destin de Guy : il y a, hélas! des similitudes plus lointaines. La villa des Verguies, son beau jardin planté de tilleuls, de houx, de bouleaux et de sycomores, d'aubépines blanches qui luttèrent, au printemps, de blancheur avec la maison vaste, ornée de meubles anciens légués par les aïeux, de bahuts, jadis découverts dans l'abbaye de Fécamp et chargés de vieux Rouens de prix, Dieu, que tout cela était beau, doux, cher, propre à faire approuver la maxime de Sainte-Beuve :

Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir, ni savoir :

C'est sentir, c'est aimer; aimer, c'est là tout vivre... mais, au-delà des chambres silencieuses, au-delà des aubépines fleuries, au-delà des bouleaux sveltes comme des jeunes filles, il y avait des jeunes filles moins sveltes que les bouleaux, peut-être, mais vivantes, des falaises moins blanches que les aubé-pines, mais si hautes, si abruptes, si pittoresques et l'immensité tumultueuse de la mer enchantée, éternellement changeante et jamais silencieuse (1)

(1) Maupassant n'oublia jamais le pays où il fut si heureux pendant ses premières années. Homme et homme célèbre, il y vécut de très belles années. Inventé par Alphonse Karr, la meilleure gloire d'Étrelat reste d'avoir formé, séduit et retenu Guy de Maupassant. Du coup la maxime de Sainte-Beuve s'enfonçait, dans le lointain, dans l'avenir. Peut-être, plus tard, à l'heure où les marguerites de cimetière parent le front des hommes, serait-elle remise en honneur; — mais, en attendant il fallait regarder, sentir, Jean Lorrain a fixé le souvenir de cet Étrelat-là, avec

lequel, hélas! l'Étrelat d'aujourd'hui n'a plus rien de commun : « Je n'ai connu, moi, que l'Étrelat de Maupassant et de Pierre « Decourcelle; Maupassant, l'enfant du Pays, petit-neveu de Le a Poitevin, le grand peintre, alors, d'Etretat; Maupassant dont La « Guilletle, la petite villa perdue au loin dans la vallée, était le « pèlerinage des belles dames de la côte et même d'ailleurs. Des « yachts vinrent de Deauville qui mouillèrent en rade, entre la « porte d'Aval et la porte d'Amont, tandis qu'une princesse et une « marquise authentiques, et du plus joyeux troisième Empire, « descendaient, en canot, rendre visite à l'auteur de Bel-Ami. Ce « Bel-Ami troubla tant de cerveaux de femmes! La prose sensuelle « et vigoureuse de Maupassant les louchait si juste en plein centre « de leur frissonnant organisme ! Pierre Decourcelle, le beau Pierre, a y faisait les délices de la plage; — puis c'était Marguerite Ugalde, « la petite Ugalde comme on l'appelait alors, patronnée par sa mère, « Mme Ugalde, la Galathée de l'Opéra-Comique.

« Cet Élretat-là est celui de Mme Monge, de Mme Moltet, les deux « maîtresses du château des Tilleuls, et de Mme Frébourg, l'Étretal « de La Passée où Maupassant rencontra Swinburne, l'Étrelat de « l'hôtel Blanquet et des débuts de l'hôtel Iiauville. On y croisait « Landelle, les Goquelin, les de Joncières; M. Victor Desfossés y « étalait son luxe et Mme Camille Bloch, l'auteur A'Au loin, une « beauté classée à côté de Mme Goulhereau... »

« Je n'ai pas retrouvé cet lîlretat. L'arrivée du train qui dépose « maintenant les voyageurs en pleine vallée, ne vaut pas l'ancienne « roule départementale et le panorama des falaises. Comme elles « réapparaissent petites et laides, avec leur gazon

brûlé, les deux « fameuses côtes d'Etretat! Après les profonds ombrages de la Côte « de Grâce, les frondaisons de Saint-Arnoud et les fraîcheurs « vertes de la roule d'Honfleur, ce petit vallon normand, sans rivière, « entre ses deux falaises pelées, a la sécheresse d'un coup de trique. « Oh! la végétation rabougrie des villas et la poussiéreuse aridité de « leurs pelouses plantées de tamaris!... C'est l'heure du bain : la « plage m'apparaît resserrée et étouffante sous un envahissement de aimer, haïr, comprendre, vibrer de toute sa chair, de toute son âme, de tout son cœur, et librement chercher du nouveau, du pittoresque, de la beauté. « Vieillir sans rien trouver dont notre âme s'étonne, est-ce avoir vécu? »

A treize ans, il fallut rompre avec la belle oisi-veté, les merveilleux vagabondages — dire adieu à cette paresse apparente qui devait devenir si féconde, — et entrer au séminaire d'Yvetot qui, révo-lutionné par cet élève précocé, insoumis et d'une clairvoyance inquiétante, le rendit à sa mère ; — puis ce fut le lycée de Rouen, l'internat... Oui, mais à Rouen il y avait Louis Bouilhet qui corri-geait si joliment les vers, il y avait aussi Flaubert; qui ne s'occupait pas encore de la direction litté-raire du jeune homme entièrement confié au poète de Meloenis, sous ce rapport. Et Maupassant tra-vailait, en outre, avec ardeur, pour obtenir son H cabines. En fait de visages connus, je ne vois qu'Alexandre « Nathanson. Oh! l'ignoble tour moyen-âge dont on a écrasé la « falaise d'aval! La falaise est déshonorée, diminuée : on dirait « maintenant un portant de décor.On a gâté à plaisir tout ce paysage; « on me cite le nom du châtelain. C'est une guigne noire : ce mon-ii sieur est, déplus, l'acquéreur du château des Tilleuls, la belle pro-- « priété de la famille Valois autrefois ouverte au public. L'accès en « est maintenant interdit aux promeneurs. C'est

comme La Passée, « grande hêtraie, témoin de mes premiers essais de tennis en com-- « pagnie de si jolies Américaines... Constructions baroques, végétation « absente, falaises pelées et pelouses pareilles à de vieilles descentes « de lit, quel cadre ! La mer, il est vrai, est d'un bleu superbe, du « bleu glauque des fonds de tableaux de Baudry. » —RAITIF DE LA « BRETONNE. Pall Mail Semaine (Le Journal), 16 août 1898. GUY DE MAUPASSANT _r==rrrr==r=z=z::r 43 baccalauréat qu'il eut sans aucune peine. Entre temps, aux vacances, à Étretat ou à Fécamp, son exubérance toujours évidente, mais réfrénée, se redonnait libre carrière. Un exemple, peu connu, parmi tant d'autres :

« Hervé de Maupassant, frère de Guy, conte Jean Lorrain, fut mon ami d'enfance, dans la petite ville de Normandie (1) où sa grand'mère, Mme Le Poittevin, habitait toute l'année une grande propriété voisine de la maison paternelle (2). J'allais souvent jouer avec Hervé dans le grand jardin en (errasse de la villa Le ■ Poittevin (Hervé déjà âgé cle deux ans plus que moi) (3) et quand Guy, son aîné, consentait à se mêler à nos jeux, c'était, je me souviens, pour nous faire des peurs abominables, nous attirer dans les communs où pas mal de chambres inhabitées et à peine meublées demeu-raient toujours closes, et là, enveloppé de couvertures, encapuchonné de draps de lit, il s'amusait de nos cris de détresse et cle nos fuites éperdues devant ses brusques irruptions de fantôme, goût de la terreur (4)

(1) Fécamp.

(2) Rue Sous-le-Bois, aujourd'hui quai Guy de Maupassant.

(3) Jean Lorrain (1855-1900) fait erreur : Hervé de Maupassant, né le 19 mai 1856 à Grainville-Ymauville, était moins âgé

que lui d'une année.

(4) Détail assez nouveau pour ne pas dire inconnu : ... «' Les « phénomènes de suggestion, qui classaient l'évêque ou le roi dans « les saints du calendrier, envoyaient les Donalo etles.Baccus d'alors « à la geôle et de là au bûcher. En somme, à trois siècles de distance, « c'est un peu ce qui se renouvelle aujourd'hui entre nous et la « Faculté, comme me disait pas plus-lard qu'avant-hier un des « plus célèbres liseurs de pensées de ce temps, le belge Pickmann, « un roux exaspéré, à la barbe couleur de feu, bien-connu du et perversité de l'effroi, où s'ébauchait peut-être le germe du Horla » (1).

Nous retrouverons le même goût de l'agitation, du tumulte, de l'imprévu toujours, chez Guy de Maupassant fonctionnaire (prudence normande, car, à la vérité, ses 1.500 francs de surnuméraire ne lui étaient guère indispensables), et, pour connaître tous les détails de sa carrière administrative, lisez, dans : Aux confins de la politique (2), très aimable livre, les alertes pages consacrées par M. deMonzie à Maupassant fonctionnaire. Nous le retrouverons encore, ce goût, renforcé par la haine du bourgeois que soufflait Flaubert, chez le téméraire farceur qui, professant, par l'action directe la plus éner-gique, son dédain pour les « croyances absolues», les « immortels principes » et « tout l'arsenal des opinions communes ou élégantes », ameutait, jeune homme, la plage d'Etretat où il collectionnait sans y penser tant de documents qu'il utilisa dans ses oeuvres. Nous retrouvons enfin cette exubérance, cette vigueur passionnée dans toute son existence et, plus spécialement à l'époque de ses véritables débuts littéraires, dans ses exploits de « monde artiste oïi Guy de Maupas-

sant lui servait, il y a deux « ans, de chaperon et d'introducteur. »
JEAN LORRAIN. L'Événement, 19 août 1889.

(1) RAITIF DE LA BRETONNE : Pall Mail Semaine. [Le Journal, 15 novembre 1897].

(2) Bernard Grasset, éd. 1913, p. 158 à 180. canotier à Asnières, à Maisons-Laffitte, à Sartrouville, surtout chez la maman Levanneur (1), voire clans quelques-unes de ces facéties un peu partout en général à Paris, et spécialement dans son « administration » du Chat-Noir, de laquelle il se repentit, — ce qui créa un incident complètement ignoré jusqu'à présent et que je vais éclaircir, à l'aide de quelques témoignages et documents inédits.

On a trop célébré l'illustre Cabaret du « Chat Noir », fondé par Rodolphe Salis, lieu de réunion d'un grand nombre de notoriétés d'hier et d'aujourd'hui, pour que je m'y attarde autrement que pour rappeler que Salis, inventeur du Chat Noir, cabaret, créa en outre Le Chat Noir, hebdomadaire illustré, dont la collection forme à présent l'un des plus plaisants et des plus variés répertoires du monde. Le Chat Noir hebdomadaire n'eut qu'un seul secrétaire de la rédaction sérieux : le parfait romancier Edmond Deschaumes, l'auteur de l'Auteur Mon-- (1) La maman Levanneur est morte pauvre, en 1913, à l'âge de 87 ans. Maupassant habita assez longtemps chez elle, au second étage de la petite maison dans laquelle elle s'est éteinte. Il y recevait, déclarait-elle volontiers, « des grandes dames » et il y usait aussi de l'éther. La maman Levanneur racontait encore qu'elle faisait de timides reproches à son locataire quand elle le voyait « si mal pris de la tête et toujours l'éther à la main. »

Un jeune sculpteur, M. Berlhoud, résida également, voici quelques années dans cette maisonnette au bord de la Seine, devant le bateau-lavoir où Maupassant amarrait son as. Il fit un buste en plâtre du grand écrivain, qui décore maintenant la façade de la maison Levanneur. 40 — — m GUY DE MAUPASSANT dain, de la Petite Nèfle et surtout de La Kreutzer, son chef-d'oeuvre, qui est un chef-d'oeuvre. Au vrai, ce sérieux secrétaire de la rédaction ne remplis-sait pas sa tâche avec une exactitude extrême,-et Paul Eudel a pu constater qu'Henri Rivière, grand artiste à ses moments gagnés, et metteur en pages habile et ponctuel aux autres, châtia souvent de ses absences l'auteur de La Kreutzer en faisant paraître le journal avec cette modification dans la manchette : FEU EDMOND DESCHAUMES, secrétaire de la rédaction (1). C'est encore, d'ailleurs, par suite d'une absence, très excusable celle-là, que Deschaumes fut mêlé à l'incident que voici, rapporté de mémoire, tel qu'il me l'a narré avec sa verve incisive et tranquille :

«Un soir, Guy de Maupassant vint nous voir au premier cabaret du Chat Noir (celui du boulevard Rochechouart) et il fut introduit tout de suite dans la petite salle du fond, que Rodolphe Salis avait surnommée l'Institut.

Il existait, entre Maupassant et moi, d'excellents rapports de camaraderie, tout au moins. Nous nous étions connus à la Revue moderne et naturaliste, dirigée, par Harry Alis et Guy Tomel, et nous avons fait ensemble de délicieuses parties de canotage à Sartrouville, —cano-tages diurnes et nocturnes, au cours desquels Harry Alis nageur admirable, accomplissait de véritables exploits d'endurance et de vitesse, et où Félicien Champsaur

(1) Y. Revue Encyclopédique, 16 janvier 1897, p. 43. nous offrait, en intermèdes, ses derniers sonnets à Sarah ou à Grévin, tout comme, à un thé poétique offert par Mme la duchesse de Rohan.

« Maupassant était venu aussi dîner chez ma mère, toujours heureuse d'offrir à mes amis littéraires la plus cordiale hospitalité.

« Il s'assit à cette table autour de laquelle se réunis-saient presque tous les soirs Emile Goudeau, notre rédacteur en chef, Rollinal, Edmond Haraucourt, Alphonse Allais, le génial et étrange Charles Gros, le délicieux Willette, l'inégalable chansonnier Jules Jouy, le compositeur. Fragerolle, pour ne citer que quelques-uns... Maupassant s'amusa beaucoup de l'aménagement et de la décoration de l'Institut. Puis on lui fit voir la collection de notre journal, qu'il feuilleta avec le plus vif intérêt. Or, à ce moment, Rodolphe Salis venait de se priver des services de son administrateur qui n'avait pas encore été remplacé (il ne le fut réellement jamais). L'idée chat-noiresque me vint de proposer à Maupassant d'accepter, en tout bien, tout honneur, des fonctions imaginaires et le titre vacant. Il s'amusa fort de l'idée et il souscrivit de tout coeur, en riant de ce bon et large rire de gars normand heureux de vivre que lui ont connu ses amis de jeunesse, à cette proposition d'un fumisme bien couleur locale. C'est ainsi que quelques numéros du Chat Noir ont porté sur la manchette cette mention de la plus superbe invraisemblance :

« Administrateur général : GUY DE MAUPASSANT » (1).

(1) V. la manchette du Chat-Noir, p'. 33.

« Au bout de quelques numéros, Guy de Maupassant m'écrivit au journal, — jugeant sans doute que la plai-santerie avait assez duré pour amuser et que, prolongée, ellepourrait lui nuire,— pour me prier tout amicalement de faire supprimer son nom. Or, Salis, avec sa placidité coutumière, décacheta sans hésiter ce billet, négligea de m'è le faire parvenir, — (j'étais retenu au lit à cette époque par une forte bronchite) et n'en tint absolument aucun compte, — heureux de faire cette mauvaise blague à son administrateur général chimérique et démission-naire, en même temps qu'à son secrétaire de la rédac-tion, tout au moins aussi fantaisiste » .

« Maintenu dans ses fonctions d'administrateur malgré lui, Maupassant se mit en colère, — (ce qui était au moins excusable et plutôt justifié, n'est-il pas vrai?) — et m'écrivit une seconde lettre recommandée et, de l'adresse à la signature, libellée cle telle sorte que je dusse néces-sairement la recevoir (1).

(1) Voici cette lettre inédite. Adresse :

Monsieur Rodolphe Salis,

Directeur du Chat-Noir

84, Boulevard Rochechouart

RUE DULONG

H Mon cher Deschaumes, je vous ai invilé par lettre à enlever mon H nom de la couverture du Chat-Noir, J'apprends qu'au bal de la « Presse, un numéro exceptionnel a été distribué qui me dé-

signait « toujours comme administrateur. Ainsi continuée malgré moi, cette « plaisanterie devient du plus mauvais goût et, grossière à mon ii égard, me ferait vite regretter des relations si absolument privées « de courtoisie de votre part.

« Ma stupeur et ma colère furent grandes en recevant cette étrange missive. J'étais encore malade et toujours alité; je m'empressai néanmoins de répondre à Mau-passant.

« Je ne me souviens plus trop, depuis tant d'années, du contenu de ma lettre; mais je lui faisais savoir que j'étais blanc comme neige dans toute cette aventure montmartroise, que j'étais malade, clans mon lit, et que des lettres ne se seraient pas égarées s'il avait eu l'idée" de me les adresser chez moi (puisque'il était venu plu-sieurs fois me voir et même rompre le pain à la table maternelle), au lieu de les adresser à un journal fanlai* siste dont la salle de rédaction se confondait avec une salle de cabaret et où mes fonctions de secrétaire de rédaction étaient à peu près aussi réelles que l'étaient ses fonctions d'administrateur. Il faut croire que mes arguments furent solides et que ma cause sembla bonne, puisque je reçus immédiatement la longue et aimable lettre suivante qui reconnaissait l'erreur et la regret-tait loyalement :

fiL KL 83, rue Dulong'(i)>

« Mon cher Descluiumes,

Je suis désolé de vous avoir blessé. Je vais vous dire les faits en vingt lignes et vous comprendrez.

« Je vous préviens donc que cette lettre a été écrite el déposée à H la poste devant témoins et que j'ai pris les mesures nécessaires « pour avoir à rire le dernier du procédé qu'on emploie en-

vers moi. « Croyez, personnellement, a mes meilleurs sentiments.

GUY DE MAUPASSANT

(i) L'immeuble sis 83, rue Dulong, dans le quartier des Balognolles, tiO — GUY DE MAUPASSANT

1° Je vous ai écrit parce que c'est vous que je connais le jilus au Chat Noir.

Or, depuis six semaines, j'ai reçu pas mal de lettres d'injures anonymes dans lesquelles on a été jusqu'à me reprocher d'avoir vendu mon nom au Chat Noir pour 40 francs! Je n'ai fait naturellement aucune attention à ces infamies. Mais un de mes amis, qui va beaucoup dans le monde de la Presse, a entendu dire et m'a répété le même propos stupide. On prétendait que j'avais été, un soir, trouver M. Salis, el lui dire tout bas : « J'ai besoin de deux louis; si vous me les donnez, je vous autoriserai à mettre mon nom sur la couverture de voire jour-nal. »

C'était imbécile mais, sans y attacher aucune impor-tance, j'ai préféré vous prier tout simplement d'enlever mon nom de la couverture. Je vous ai donc écrit un billet amical de quatre lignes.

Je n'ai pas reçu de réponse. J'ai laissé passer trois numéros. Mon nom n'était pas effacé. J'ai cru, naturel-lement, que la plai-santerie était continuée intentionnel-lement malgré ma prière, el j'ai trouvé le procédé on ne peut plus grossier.

De là ma seconde lettre à vous adressée, parce que je Vous avais adressé la première et que je n'avais aucune raison de penser qu'elle ne vous fût pas parvenue. Vous existe toujours. C'est une construction à six étages, très simple, faite aussitôt après la guerre de 1870 et qui, vers 1883, pouvait passer pour confortable. Les maisons qui lui font face ne se construisirent que plus tard.

Il est infiniment probable que c'est en considérant la tranchée du chemin de fer, béant tout près, que Guy Maupassant conçut le début de Bel-Ami. GUY DE MAUPASSANT r ~ ___r SI èYes secrétaire de la rédaction, donc j'étais persuadé que toute lettre adressée au secrétaire de la rédaction vous arriverait. L'absence totale de réponse à une première lettre m'a fait croire qu'on voulait s'amuser à mes dépens. Le procédé m'a surtout blessé venant de vous et de M. Salis, qui m'avait, au contraire, témoigné jusque là beaucoup d'amabilité.

Je suis maintenant confus de tri être trompé et de vous avoir adressé celle lettre nerveuse qui, je le comprends, étant données voire maladie et votre ignorance de ma première lettre, a dû vous surprendre et vous froisser. '

Cordialement à vous.

GUY DE MAUPASSANT

Si je ne vous ai pas écrit chez vous, c'est que je voulais bien indiquer que ma lettre s'adressait au Secrétaire de la Rédaction (1) ».

« Ce fut, cette fois, Salis qui ne rit pas le dernier. Dès que je fus rétabli, je courus au boulevard Rochechouart et je fis à Ro-

dolphe une scène violente,, qui se termina d'ailleurs par une réconciliation. Nous tombâmes tous les deux dans les bras d'Emile Goudeau et la scène s'acheva dans un apéritif d'honneur et dans ce que M. Camille Pelletan appelait déjà la chaleur communica-tive »

A cette époque (1883), Guy de Maupassant obte-nait ses premiers succès. Il était encore, suivant Henry Céard (l'un de ses amis littérairement les (1) Cette lettre est inédite. plus indépen-dants), un homme «aux forces puissan-ce tes (1) et à l'écriture difficile. Chez lui, l'activité « musculaire dominait alors l'activité littéraire. « Toujours disposé à faire en canot d'inlassables « séances de nage, la page à écrire, au contraire, « le trouvait d'exé-cution plus lente et de décision « moins rapide. Les articles où il s'essayait lui « prenaient force temps, et il y dépensait force peine. « Les vers, par où il s'était surtout fait connaître, « il les établissait solidement, mais avec effort; et « prose et poésie, nou-velles ou articles de journaux,

(1) «... Un peu trapu, figure rouge, la moustache brune el forte, « de petits yeux noirs scrutateurs, c'est un vigoureux gars. Très « aimable, très affable, ne critiquant jamais personne, sauf dans une « intimité étroite, il a un rire complaisant qui est, chez lui,, l'expres-- - H sion du plus profond dédain ». F. CHAMP-SAUR, Le Massacre, 1885, p. 13. '

« Je n'ai jamais rencontré personne qui ait eu au même degré que « lui, la passion de la vie, du mouvement, de la lumière.

» Tout vibrait du bonheur de vivre, dans cette nature riche et puis-ci santé. Malgré ce que je viens d'écrire sur ses accès de mélancolie, » je l'ai vu la plupart du temps content de la vie. Il était

fier de sa « vigueur physique, il en parlait avec complaisance.. Et je revois un « Guy de Maupassant rieur, me soulevant à bras tendus par la ceinture, « ou encore se promenant à travers la pièce, un lourd fauteuil dans « chaque main.

« On a trop parlé du sportsman qu'il était pour que j'en rappelle. « ici les prouesses. Il tenait, je crois, à son adresse, dans les exercices physiques, plus encore qu'à son talent. Ce qui ne l'empêchait « pas d'aimer la gloire dans ce qu'elle avait de positif, et de l'aimer « pour les joies dont elle paraît son existence : amour, considération, « fortune. Il lui était surtout reconnaissant de ce qu'elle avait toujours « facilité ses amours et de ce qu'elle allait donner d'intérêt à sa vie, : « alors que vieux, impuissant et usé, les ivresses de l'amour lui « deviendraient étrangères. C'est qu'il avait au plus haut degré l'instinct de la vie. » Guy de Maupassant (Notes d'une amie) par X... La Grande Bévue (25 octobre 1912), p. 680 et suiv. ■ « malgré la sonorité originelle de la phrase et la « netteté initiale dans la coupe du paragraphe ou « de l'alexandrin, personne n'aurait imaginé que, « sous le pseudonyme de Guy de Valmont se « cachait ce Guy de Maupassant qui, plus tard, « devait conquérir, dans les lettres, une réputation « presque (sic) égale à la réputation des maîtres. « Boule de Suif même, causa un étonnement aux « collaborateurs des Soirées de Médan; ce ne fut « qu'un cri, le soir de la lecture. Cette nouvelle était « incontestablement la meilleure du volume, et « lorsque le public, par son applaudissement, « décida du succès de l'écrivain nouveau, il confirma « simplement les prédictions que lui « avaient faites ses camarades. — La presse s'ouvrit « toute grande à Guy de Maupassant. Il y entra... « Là, se présentait pour ses amis l'homme d'un grave « inconnu. Comment ce littérateur à l'écriture « concentrée et au travail un peu peinant se gouverne-

rait-il. au milieu des nécessités de la copie « au jour le jour? L'expérience était curieuse et le «phénomène fut extraordinaire. Soudainement, « l'activité, jadis purement musculaire de M. de « Maupassant, se transforma en activité littéraire « et, ramenées à son encrier, toutes les forces « autrefois dépensées en exercices corporels firent, « de l'écrivain pénible et embarrassé des heures « de début, un écrivain souple, facile, et d'une 54 _ ~ GUY DE MAUPASSANT'l « fécondité que la comparaison avec le passé rend - « dait déconcertante » (1).

Ce qu'Henry Céard ne pouvait écrire en 1888, (année durant laquelle parurent les lignes qui pré-cèdent pour présenter aux lecteurs de la Revue Illustrée, de René Raschet, Fort comme la Mort dont la publication en inédit allait commencer) (2) c'est que le Cauchois violent, fait pour les vastes espaces, s'exaspérait de jour en jour dans l'atmosphère impure de Paris, que son corps robuste, énervé par un surmenage cérébral extraordinaire, et que sa sensibilité de Normand dépourvu d'imagination dès qu'il ne s'appuie pas sur la réalité, s'exacerbant à reconstituer, dans le silence du cabinet étroit, à revivre toute son existence déjà vécue dans l'espace et le caprice, — ce qu'Henry Céard ne pouvait écrire, dis-je, c'est que ce corps d'athlète et cette sensibilité surexcitée firent que Maupassant ne cessa de se fatiguer cérébralement que pour se laisser physiquement de la façon la plus frénétique, — jusqu'au jour où, ayant trop tendu toutes les manœuvres, haubans et galhaubans, écoutes et étais cassèrent les uns après les autres. Alors ce fut la dérive.

J'ai dit que je ne referais pas ce que d'autres

(1) HENRY CÉARD. Guy de Maupassant. Revue Illustrée li" avril 1888) p. 255.

(2) Avec illustrations d'ALBERT AUBLET. Fort comme la Mort avait d'abord été annoncé sous le titre de : Vieux-Jeunes. GUY DE MAUPASSANT n'est pas ; z=z bb firent avant moi avec une minutie qui, naguère, affligea Mme de Maupassant. Ce naufrage d'un grand esprit qui désirait la gloire, toute la gloire, après avoir vécu toute la vie, n'offrirait d'ailleurs aucun intérêt littéraire s'il ne montrait qu'au seuil de son agonie cérébrale et pendant son agonie le souci de l'oeuvre et l'orgueil du nom littéraire subsistèrent en Guy de Maupassant jusqu'à la fin.

Auguste Dorchain, excellent prosateur, et parfait poète, a conté, dans des pages très émues et très émouvantes, quasi les dernières journées de son existence pleinement consciente. Voici l'essentiel de cette relation :

« En août 1892, j'étais à Champel-les-Bains, près de Genève, demandant aux eaux glacées de l'Arve et à l'air vivifiant des hauteurs la guérison d'une fatigue nerveuse, quand, un jour, on m'annonça la visite de Guy de Maupassant que le docteur Cazalis, — le poète Jean Lahor — amenait à l'établissement thermal.

« — Je l'ai conduit ici, me dit à part l'ami commun, pour lui faire croire qu'il n'a, comme vous, qu'un peu de neurasthénie, et pour que vous lui disiez que ce traitement vous a déjà soulagé et fortifié beaucoup. Hélas ! son mal n'est pas le vôtre et vous ne tarderez pas à le voir.

« Maupassant avait sous le bras une serviette pleine de papiers. Il l'ouvrit et me montra les feuilles :

« — Voilà les cinquante premières pages de mon roman : L'Angélus. Depuis un an, je n'ai

pu en écrire une seule autre. Si dans trois mois le livre n'est pas achevé, je me tue.

« Telles furent ses premières paroles. Dirai-je tout ce qu'il ajouta, tout ce que dans une volubilité de langage et avec une fixité de regard également effrayantes, il me conta pendant les trois jours qu'on put le retenir à Champel? Non certes! Le souvenir m'en est trop cruel et ce n'est point celui qu'il doit laisser à personne. J'aime mieux me rappeler une soirée admirable où pendant deux heures, je pus le croire guéri, sauvé, redevenu égal à lui-même. Nous l'avions, ma femme et moi, invité à dîner dans notre petit chalet, annexe de l'hôtel des Bains : il apporta son manuscrit dont il ne se séparait qu'avec peine, ayant décidé que sa sentence était là, et il nous dit :

« — Je vais vous raconter L'Angélus.

« Il me le conta avec une lucidité, une logique, une éloquence, une émotion extraordinaires. C'était (ma mémoire est fidèle), l'histoire d'une femme à la veille d'être mère et que son mari, soldat, a laissée seule dans le château de famille, pendant l'Année Terrible.

« Un soir d'hiver, le soir de Noël, les Prussiens envahissent la maison; sur une résistance ou une plainte, ils relèguent la malheureuse dans une étable, après l'avoir maltraitée et même blessée et, sur la paille, tandis qu'au loin sonnent les cloches de l'église, elle met au monde un fils, comme autrefois, la Vierge Marie. Mais quel fils! un fils blessé, estropié à jamais, par le coup qu'a reçu sa mère, un fils aux jambes brisées, et qui jamais GUY DE MAUPASSANT - - S9 ne marchera, et qui jamais ne sera un homme pareil aux autres hommes. Les années passent sur lui

sans le guérir, mais en appuyant son âme à l'amour infiniment tendre de sa mère, comme pour qu'il puisse souffrir encore davantage. Est-ce que vraiment, Jésus, est venu au monde pour y apporter de la joie?... Un jour, quand il est devenu un jeune homme, une jeune fille passe, et l'in-firme l'adore, de son grand et tendre cœur, mais sans qu'il puisse le lui dire et sans qu'elle puisse l'aimer. C'est son frère aîné, son frère valide et beau qu'elle aime, et tous deux donnent au misérable le torturant spectacle de leur bonheur :

« — Va, mon chéri, lui disait la mère en le berçant comme un petit enfant, je t'emmènerai dans de beaux pays, je te lirai de beaux livres, tu oublieras, tu seras heureux aussi, je le veux, je le veux !

« Et le pauvre enfant secouait la tête. Et l'on s'en allait; et partout, et toujours, il devait voir passer devant ses yeux, jusqu'au jour où il les fermerait à la lumière, ce fantôme charmant dont il n'approcherait jamais : une jeune fille!

« Et Maupassant pleurait en finissant son récit qui dura deux heures, et nous aussi nous pleurâmes, voyant tout ce qui restait encore de génie, de tendresse et de pitié dans cette âme qui jamais plus n'achèverait de s'exprimer pour se répandre sur les autres âmes...

« Le récit touchait au plus profond de la détresse humaine, mais on sentait que, si un jour il pouvait l'écrire, le penseur frapperait ensuite d'un pied puissant et désespéré, comme un plongeur qui se noie, ce fond 60 rzzr GUY DE MAUPASSANT sinistre de sa pensée, et qu'il remonterait alors d'un seul coup, vers la lumière et vers l'espérance... C'était certain, s'il guérissait; car

cette fois, dans son accent, clans ses paroles, clans ses larmes, Maupassant avait je ne sais quoi de religieux qui dépassait l'horreur de là vie et la sombre terreur du néant...

« Mais il ne guérit point; L'Angélus n'avança plus d'une page; et quelques mois après, nous apprenions qu'à Nice, sur son yacht Bel-Ami, le grand écrivain avait essayé de s'ouvrir la gorge... » (1)

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'on eut vainement essayé de le ramener à la réalité en le mettant en présence de son yacht au bord de la Mé-diterranée enchanteresse, lorsque, clans la maison du docteur Rlanhc, il fallut dix-huit mois à la Mort pour anéantir ce mâle et ce génie qui avait voulu maîtriser d'une étreinte trop ardente la Vie formi-dable et cruelle et la Gloire gigantesque et sau-vage, un jour (entre deux des remarques par les-quelles il semblait entrevoir l'unité de la Matière) il dit en fichant un rameau dans un parterre :

— Plantons cela ici; nous y trouverons l'an pro-chain des petits Maupassant (2).

Au prix de sa raison, au prix de sa vie, Maupas-sant a conquis l'immortalité. Il a toutes les con--

(1) AUGUSTE DORCHAIN. Quelques Normands. Annales politiques el littéraires (3 juin 1900), p. 338-339.

(2) ALBERT LUMBROSO, GUY DE MAUPASSANT ' — "" ' M sécrations — y compris les honneurs officiels qu'il dédaigna toujours, en beau barbare, espérant en son oeuvre et défiant l'avenir. C'est la rançon de la vraie gloire, de ne" point échapper à toutes les faveurs, aux touchants fétichismes grâce auxquels la foule ignorante participe à sa manière aux admirations de l'élite. Et je

trouve une curieuse mélancolie à reproduire ici l'impression ressentie par Jean Lorrain (qui n'a point échappé non plus à la glorification publique), lors de l'inauguration du monument de son compatriote :

K ... L'ironie des choses! L'indépendance et le mépris du monde officiel qu'incarnait si vigoureusement l'écri-vain du Hor-la, Maupassant qui refusa avec tant de hauteur le ruban de la Légion d'Honneur et, par ce fait sans précédent, créa désormais à tous les gens de Lettres l'obligation de le demander! Maupassant qui, toute sa vie, afficha un si parfait dédain pour toutes les Académies, Maupassant consacré, piédestalisé, installé dans le marbre blanc et dans la gloire par le Ministre des Beaux-Arts, M. Rambaud lui-même, avec aggrava-tion d'un discours de M. Henry Houssaye... Pis, des vers de M. Jacques Normand... ! Je ne vois vraiment que M. Zola dont la présence ici s'impose et nous rassure. Les deux premiers feuilletons de Paris publiés dans ce journal posent déjà tellement le livre en chef-d'oeuvre que c'est peut-être la plus glorieuse couronne offerte à l'auteur d'Une Vie que cet adieu funèbre prononcé aujourd'hui par le maître-écrivain du Paris de novembre vu des hauteurs de Montmartre... « (1)

La tombe de Maupassant est au cimetière Mont-parnasse, non loin de celle de César Franck — et, par la volonté de "l'admirable mère que fut Mme de Maupassant, elle y demeurera.

(1) RAI-HF DE LA BRETONNE. Pall-Mall Semaine. Le Journal, 31 octobre 1897.

M. Edouard Maynial a écrit, avec juste raison, que « raconter la vie de Maupassant c'est déjà faire l'histoire de son oeuvre ». De fait, en essayant de dégager les principales composantes de

l'oeuvre du grand Cauchois, je serai certainement amené à revenir sur sa vie/de même qu'en résumant cette vie il a fallu plusieurs fois que je touche à son oeuvre. Outre la discrétion que je dois à sa grande mémoire, à sa famille aussi, et particulièrement à ses héritiers (Ossola de Maupassant) (1), j'ai abrégé à dessein, dans ce qui précède, la partie anecdotique, me réservant de la compléter ici, tout en évitant soigneusement, ainsi que je le fais depuis le début, ce qui a été dit et répété par mes nombreux prédécesseurs.

(1) Je suis heureux de publier ici mes sentiments de gratitude pour M. Ossola de Maupassant à l'amabilité de qui je dois de pouvoir publier ce petit volume; G. N.

D'une part, Emile Zola vante la « santé triomphante » de l'oeuvre de Maupassant et déclare qu'il sera aimé par la postérité pour « l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la Vie ». ~

D'autre part, M. Léon Gistucci écrit :

« Maupassant est un pessimiste : comme Leopardi — s'il avait été plus poète — il n'aurait chanté que « l'in-felicità »; comme Vigny — s'il avait été plus philosophe — il aurait symbolisé son mépris de Dieu et de l'homme; comme Schopenhauer ou comme Nietzsche — s'il avait été un pur spéculatif, — il aurait systématisé son dogme du fatalisme, avec, comme corollaire, la doctrine du désenchantement et du désespoir » (1).

Ils ont raison tous deux, mais il faut préciser l'évolution physique et morale de Maupassant et comme en tracer la courbe.

j'ai dit plus haut quelle fut sa naissance, son adolescence, sa jeunesse en Caux, — et sa rare fortune de ne pas se former en

exil, de naître sur le sol même de ses aïeux.

11 est utile, pour bien comprendre l'âme de tout intellectuel disparu depuis plus de dix ans, de ne pas l'isoler de son milieu, de le replacer dans son époque afin de discerner comment il a réagi sur son temps, et réciproquement. M. Abel Hermant (i) *Le Pessimisme de Maupassant*" (Public, de l'Office Social, 2, riie Yanban à Lyon, 1909), p. 5. GUY DE MAUPASSANT ~ Go . a reconstitué l'état général de la génération de Maupassant avec une telle méthode, une telle pré-cision, une telle mesure, un tel bonheur même, oserai-je dire, et d'une façon si complète qu'il serait téméraire et vain d'essayer après lui de refaire ce travail.

« La culture de l'esprit, affirme-t-il dans ses Lissais de critique, ne fut point pour nos aînés, comme elle l'est à présent (1), la fin avouée cle toute éducation. Ils firent leurs études selon les vieux programmes. Ils apprirent tant bien que mal — et déjà moins bien que leurs pères, — du latin et du grec. Ils furent bacheliers. Enfin ils subirent l'éducation universitaire : tout n'y était pas pour le mieux, mais, depuis, on a eu fort cle croire qu'il suffisait, pour mieux faire, cle tout réformera l'aveugle, de fond en comble et tous les six mois. Ils perdirent, sans doute, du temps à apprendre des choses inutiles : ils eurent du moins l'avantage cle recevoir une discipline traditionnelle éprouvée, don! la routine valait mieux que l'actuelle anarchie. Beaucoup passèrent par les grandes écoles. Ils eurent la superstition bien bourgeoise des carrières libérales. La plupart, en somme, réalisèrent le type du bon élève consciencieux : c'est quelque chose; après cela, je ne conteste pas que leur intelligence soit empreinte d'une certaine vulgarité.

(1) Discours prononcé à l'inauguration du monument d'Arsène Houssaye, — il y a déjà longtemps. La génération de 1890, en effet, se préoccupe beaucoup plus de sports et d'affaires que de culture intellectuelle. G. N. 06 „ z=z GUY DE MAUPASSANT

« Ils eurent peu d'idées humanitaires et un médiocre souci des questions sociales. Le souvenir rancunier de la Commune confirma leurs préjugés et entretint leurs méfiances. Leur indifférence en matière de philosophie nous surprend et nous scandalise. Ils perdirent leur foi religieuse sans drame, sans « nuit de Jouffroy » ; et certes, je ne leur fais point reproche de leur incrédulité absolue ; mais il y a façon d'être incroyant ou même anticlérical, et les gens de distinction vraie ne s'y prennent pas comme les autres. Ils s'intéressaient médiocrement aux idées générales et, d'ailleurs n'y entendaient goutte : le positivisme leur fut, à cet égard, une doctrine bien commode ; je me demande même s'il ne fut pas une commodité plus qu'une doctrine. Ils reçurent par influence l'esprit scientifique, mais ils n'en furent point exaltés ; on ne vit plus, comme au dix-huitième siècle, des gens qui ne fussent point spécialistes, apporter leur contribution au savoir humain. Les conséquences purement théoriques des découvertes ne les touchaient guère et ils n'avaient un peu de curiosité que des résultats matériels. Enfin, dans le domaine de l'art et de la littérature, ils ne laissèrent pas de disputer — à l'imitation de nos grands-pères. Ils se flattèrent de livrer leur « bataille d'Hernani ». Ils eurent des partis-pris d'école. Ils se passionnèrent — ou ils s'emballèrent — pour des théories. Mais, je dois l'avouer encore, ce fut à condition que ces théories ne passassent point l'entendement des plus profanes, et ne rebutassent point le plus ordinaire sens commun par un ésotérisme trop effarouchant.

« J'ai dit qu'ils n'avaient point d'idées générales. Il faut reprendre : on en a toujours, si hostile que l'on puisse être, ou inepte, à la généralisation. Je ne crois même pas qu'on puisse vivre sans un système, du moins inconscient ou latent, sans une philosophie du moins implicite de la vie. Les hommes dont je parle, qui ne furent point philosophes, eurent donc une philosophie quand même; et comme leur raison n'y intervenait point, ce fut leur tempérament qui, à lui seul, la leur suggéra. Plus proches de nous que de la nature et, en communion, si je puis dire, plus amicale avec elle, ils éprouvèrent plus douloureusement que nous l'oppression implacable de ses lois. Ils les subirent avec une résignation inerte et morose, qui n'est pas le stoïcisme qui affranchit. Ils n'eurent pas assez de quoi à soi polir observer sans vertige le continuel écoulement des choses. Ils furent des êtres trop exclusivement occupés de vivre et de goûter la vie pour n'y pas surprendre à toute minute, l'arrière-goût de la mort. Et je ne dirai pas qu'ils conclurent au pessimisme, car ils ne firent point de déduction; mais ils n'eurent qu'à suivre leur pente pour y être infailliblement portés; et ce pessimisme que j'appellerai de sensibilité est peut-être le dernier mot du sens commun, comme peut-être le pessimisme transcendant est le dernier mot de la raison » (1).

On voit d'avance que cette psychologie générale d'une génération correspond de la façon la plus

(1) ABEL HERMANT. *lissais de critique* (Bernard Grasset 1913). 08 : z=L GUY DE MAUPASSANT probante à la psychologie individuelle de Maupas-sant qui, à quelques nuances près, peut passer pour le prototype de l'homme parfait, à son époque,

comme il est le type achevé du Normand de la;mer, du Cauchois de naguère et d'à-présent.

Pour plus d'exactitude, reprenons.

Bachelier, ayant subi non seulement l'éducation universitaire, mais en plus l'influence salubre de Bouilhet, puis l'impérieuse direction de Flaubert, Guy de Maupassant eut bien, et jusqu'à la fin, cette discipline traditionnelle qui est en partie responsable de la clarté d'expression, de la solidité de pensée et de la lucidité — ■ je n'ai point écrit la subtilité! ■ — de tous les grands Normands. (C'est incontestablement grâce à cette discipline que Jean Lorrain, lancé en plein centre et en pleine époque symbolistes, ne consentit jamais à écrire ni un vers libre, ni une prose extérieure à la bonne langue française).

Je ne crois pas que Maupassant, en pleine possession de sa raison, eût jamais aucune superstition. Dès son enfance, nous l'avons vu, il était familier avec les fantômes au point de les parodier devant les esprits puérils capables de les redouter encore. Quant à la « superstition des carrières libérales » signalée par l'auteur des Essais de critique, le fils littéraire de Flaubert se distingue des hommes de son temps en ce qu'il l'ignora toujours : s'il entra dans l'administration, c'est que sa famille l'eût pour lui. Et, non seulement il n'eut pas la superstition des carrières libérales, mais il en eût la haine, prouvée, avouée, écrite — comme ■il. eût la haine de tout ce qui attentait à sa liberté, limitait ses gestes, diminuait autour de lui l'air et l'espace. Il n'eut même pas (et par là se distingue nettement de Barbey d'Aurevilly, de Gustave Flaubert, de Jean Lorrain, de Jean Revel, pour qui notre art reste le but unique), la superstition de la Littérature — et par là, m'apparaît, dans l'époque moderne, comme le plus fidèlement et le plus

indomptablement barbare de Ceux de la Grande Lignée. La Littérature ne fut pour lui qu'un pis-aller, — un pis-aller choisi parce qu'il se sentait capable (en faisant bien ce qu'il ferait, en bon Nor-mand) d'atteindre la Gloire et de trouver dans la carrière toutes les satisfactions morales et phy-siques qu'il exigeait de l'Existence. Mais il est vraisemblable qu'en un autre temps et dans une autre situation sociale à l'origine, il eut dédaigné le vélin et revêcu la vie tumultueuse des ancêtres.

Les souvenirs de M. Hugues Le Roux, entre autres, sont très explicites à cet égard.

«... Comment s'affranchir? écrivait en 1891 l'auteur (Normand) des Portraits de cire. L'idée lui vint d'écrire 70 ::"" " '—
 •■ ' ' ^rr GUY DE MAUPASSANT non point du tout par, vocation, mais — le mot est de lui -r- par raisonnement.... Un hiver durant, il passa avec Flaubert presque toutes ses soirées, la moitié de ses; nuits. Dans ces causeries, le vieux maître lui fit comprendre ce qu'est le caractère. Il lui apprit à choisir le détail typique unique, particulier, momenta-iiément essentiel, dont l'observation et l'expression sont toute l'originalité d'une oeuvre d'art. Ces enseignements étaient tombés dans une bonne terre (i). Pendant six ans, Maupassant travailla avec courage, sans rien publier qu'un volume de vers. Voici comment lui-même a jugé ses poésies :

•— a Ce n'est pas l'oeuvre d'un inspiré, mais d'un « homme qui a réfléchi. J'ai la certitude que je n'étais « pasnépour écrire plutôt que pour toute autre besogne. « Avec mon entêtement et mon procédé de travail, je « serais aussi bien devenu un peintre qu'un littérateur, « tout ce qu'on aurait voulu, hormis, sans doute, un « mathématicien. Et cela est si vrai que jamais de ma

(1) Célèbre et de passage dans cette magnifique ville de Rouen il conseillait à son tour un très jeune littérateur : Maurice Vaucaire (qui faisait alors son volontariat).

— Voir, affirmait-il, tout est là et voir juste. J'entends par voir juste, voir avec ses propres yeux et non avec ceux des maîtres. L'originalité d'un artiste s'indique d'abord dans les petites choses et non dans les grandes. Des chefs-d'oeuvre ont été faits sur d'insigni-fiants détails, sur des objets vulgaires....Celui qui m'étonnera en me parlant d'un caillou, d'un tronc d'arbre, d'un rat, d'une vieille chaise, sera, certes, sur la voie de l'Art, et apte, plus tard, aux grands sujets. On a trop chanté les aurores, les soleils, les rosées, les jeunes filles et l'amour, pour que les derniers venus n'imitent pas toujours quel-qu'un en touchant à ces sujets. Mais surtout, surtout, n'imites pas, ne vous rappelez rien de ce que vous avez lu; oubliez tout, et — je vais dire une monstruosité que je crois absolument-vraie — pour devenir bien personnel, n'admirez personne. GUY DE MAUPASSANT T^{III} : ——— 71:

« vie, pas plus aujourd'hui qu'alors, je n'ai trouvé dans « le travail aucune joie. La littérature n'a jamais été « pour moi qu'un moyen d'affranchissement ».

Lès idées humanitaires, les questions sociales lui sont indifférentes, et durant sa prinlejeunesse il a pu être assez justement comparé à un jeune taureau au sang bouillonnant et fougueux se ruant à travers la vie, vers tous les plaisirs sans aucun autre souci que sa satisfaction personnelle. La satiété, l'âge venant, Maupassant suivant la loi commune et mourant un peu plus chaque jour depuis sa naissance, comme tout être humain laissa son coeur s'ouvrir à la pitié (1), une pitié universelle et désespérée qui. dénuée de tout artifice, ne fut jamais égalée — sauf, peut-être, mais

voyant les choses d'en bas au lieu de les considérer de très haut, par Charles-- Louis-Philippe.

Réfractaire à toute foi, Maupassant le fut, je (1) Un exemple entre autres : « ...Quand je songe à ce mot, la « Guerre, il me vient un elfarement comme si l'on me parlait de « sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, « monstrueuse, contre nature... Ils iront (les soldats) tomber dans là « plaine, la tête fendue d'un coup de sabre ou la poitrine trouée d'une " balle... Leurs pères sont vieux et pauvres; leurs mères qui pendant « vingt ans les ont aimés, adorés comme adorent les mères, appren-- « dront dans six mois ou un an peut-être, que le fils, l'enfant, le « grand enfant élevé avec tant de peine, avec tant d'argent, tant « d'amour, fut jeté dans un trou après avoir été éventré par un boulet « et piétiné, écrasé, mis en bouillie par les charges de cavalerie! « Pourquoi a-t-on tué son garçon, son beau garçon, son seul espoir, « son orgueil, sa vie? » (Sur l'eau). Lisez aussi la poignante nouvelle intitulée *l'Homme de Lettres*. "l'ai dit, dès son enfance. Sa franchise brutale, son amour de la Vie pour elle-même et sous toutes ses formes, sa lucidité implacable ne pouvaient se laisser restreindre par des dogmes qui les heurtaient, les ligotaient, les étouffaient. Les bons prêtres routiniers d'Yvetot ne pouvaient pas, ne devaient pas comprendre cela. Homme, l'auteur' de *La Maison Tellier* confessait à son compatriote Hugues Le Roux :

— ... « Si loin que je me souviens, je ne me rappelle pas d'avoir jamais été docile sur ce chapitre. Tout petit, les rites de la religion, la forme des cérémonies me blessaient. Je n'en voyais que le ridicule. »

Quant à sa « philosophie, du moins implicite, de la Vie », elle est assez conforme au schéma que trace M. Abel Hermant. Son tempérament la lui suggéra. D'abord elle reste latente, et d'une part, on peut trouver quelques excuses à M. Ernest Tissot qui a lourdement écrit (à propos d'une aventure mal connue, provoquée par l'étonnante Marie Bashkirtseff) : Maupassant « Normand, bon farceur et joyeux fêtard » (1), alors que, d'autre part, on constate que M. Champsaur a effleuré la profondeur en écrivant dès 1885, parmi des pages acerbes : .

(1) Correspondance anonyme de Marie Bashkirtseff et de Maupassant. La Vie (6 sept. 1913), p. 281-282-283.

« Un souffle de temps en temps, cet indéfini inexplicable dont les seuls artistes sont cloués et dont les bons ouvriers donnent parfois l'illusion, un souffle, une âme agile ses récits d'un bout à l'autre. Mais ce souffle s'arrête court. »

Puis, la jeunesse envolée, des besoins intellectuels se firent jour; sans délai, il les satisfît et voici que, s'épanouissant, cette vigoureuse fleur humaine se montre bientôt toute entière.

« Les seuls livres que vous lui trouverez entre les mains indiquait, en 1890, Hugues Le Roux, sont des ouvrages d'astronomie ou d'histoire naturelle. Il m'a conté, avec un feu d'enthousiasme qui s'allume rarement chez lui (1), des actes d'initiative tout à fait surprenants, qui venaient d'être scientifiquement observés chez d'infimes insectes. Ces lectures ont fortifié en Maupassant la conviction ancienne que le mot INSTINCT est vide de sens quand on l'oppose au mot INTELLIGENCE. Choisissez, celui des deux vocables que vous voudrez et supprimez l'autre. Il ne va qu'à flatter misérablement l'orgueil de l'homme,"à fortifier chez lui cette

fausse idée qu'il est différent par essence du reste des êtres vivants... C'est pour détruire en soi cet orgueil jugé stupide, que Mau-passant a passé beaucoup de nuits à regarder dans les lunettes de l'Observatoire la poussière des mondes qui sablent le ciel. C'est pour cela qu'il dévore fous

(1) Ce qui est très normand : le feu sous la glace! 74 .-' "' -■-
—— —iir=f GUY DE MAUPASSANT les ouvrages d'astronomie que l'on peut comprendre sans avoir fait d'études spéciales de mathématiques. »

Et Hugues Le Roux ajoute :

« Il y a longtemps que le vieux Lucrèce, auquel je songe toujours quand je lis les livres de Maupassant, a indiqué l'utilité de ces études scientifiques pour donner au sage le calme de la pensée et lui ôter la crainte de la mort. »

Le calme de la pensée, Maupassant ne l'eut jamais, faute peut-être d'avoir fait des études scientifiques, comme semble le dire l'auteur de l'Amour infirme, — mais plus sûrement, faute d'avoir pu dompter, vraisemblablement par suite de sa fatigue physique et morale, son extraordinaire sensibilité qui, littéralement, le dévora vivant. Plus proche de la nature que quiconque, il éprouva plus douloureusement que quiconque '« l'oppression implacable de ses lois », et s'il se résigna après avoir constaté que toute résistance était vaine, il n'atteignit pas au « stoïcisme qui affranchit »; — au contraire il voulut aller jusqu'au bout de sa sensibilité et de son intelligence (1) — et, n'ayant jamais craint

(1) Au point d'user d'éther et d'excitants divers qui, arrêtant momentanément la marche du mal, permettaient à l'intelligence de Maupassant de s'affranchir et de progresser encore un peu, à

souhait. « Le but de la vie est-il seulement d'être heureux, fut-ce dans la « médiocrité? Ne faut-il pas, avant tout, sentir le plus vivement ce que « notre âme nous permet et ÉCHAPPER A LA .STÉRILITÉ'?... » MAURICE BARRÉS. La Société Cosmopolite. (La Revue Illustrée), 15 mars 1888. GUY DE MAUPASSANT ' ' ' .- " - ' "" \ zz 73 la mort (il le prouva en la recherchant quand il se * sut définitivement usé), la mort de laquelle depuis longtemps il trouvait, en savourant la vie, F arrière-goût dans tous les plaisirs, résolu d'avance à tous les sacrifices, à finir l'expérience lorsqu'il lui conviendrait (1), il s'affina volontairement jusqu'à \ pressentir, jusqu'à interroger, jusqu'à imaginer un au-delà! Le vertige le prit, parmi « le perpétuel écoulement des choses », sur les cîmes de la Con-naissance, — et le Néant ne lui obéit point lorsque, follement, il l'appela.

Ce cjue sa sensibilité était devenue, il nous l'a dit, (1) — « La Mort! Je la crains si peu,' dit volontiers Maupassant, « que je serais peut-être capable de me tuer par plaisanterie. Je songe « au suicide avec reconnaissance. C'est une porte ouverte pour la « fuite, le jour où, vraiment, on est las. » HUGUES LE Roux, Portraits de Cire (Lecène, Oudin et Ci"), 1891, p. 89. Il est assez curieux de remarquer qu'ici Baudelaire semble para-phraser, avant la lettre Maupassant : .

C'est la mort qui console hélas ! el qui fait vivre,

C'est le but de la vie et c'est le seul espoir

Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre

El nous donne le coeur de marcher jusqu'au soir.

A travers la tempête et la neige et le givre,

C'est la clarté vibrante à notre horizon noir,
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre
Où l'on pourra manger et dormir et s'asseoir.
C'est un ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus.
C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique
C'est le portique ouvert sur des deux inconnus.

CHARLES BAUDELAIRE (La Mort des Pauvres). et des témoins le précisèrent. Dès 1886, des symp-tômes inquiétants apparaissent. Dans Mont-Oriol, Paul Rrétigny fait des déclarations de ce genre :

« Moi, Madame, il me semble que je suis ouvert;-et tout entre en moi, tout me traverse, me fait pleurer ou grincer des dents. Tenez, quand je regarde cette côte-là, en face, ce grand pli vert, ce peuple d'arbres qui grimpe la montagne, j'ai tout le bois dans les yeux; il me pénètre, m'envahit, coule dans mon sang, et il me semble aussi, que je le mange, qu'il m'emplit le ventre; je deviens un bois moi-même. »

« Quant j'écoute une oeuvre que j'aime, il me semble d'abord que les premiers sons détachent ma peau de ma chair, la fondent, la dissolvent, la font disparaître et me laissent comme un écorché vif sous toutes les attaques des instruments. Et c'est en effet sur mes nerfs que joue l'orchestre, sur mes nerfs à nu,

frémissements, qui tressaillent à chaque note. Je l'entends, la musique, non pas seulement avec mes oreilles, mais avec la sensibilité de mon corps vibrant des pieds à la tête. »

La démente n'est pas loin. Pour s'être abandonné à la nature, sans réserve, pour n'avoir cru qu'en une vérité : la Vie, et pour l'avoir voulu connaître toute, pour avoir méprisé les principes, les individus, les politiciens, qu'il nomma les Valets avant Georges Lecomte, et la société toute entière, pour avoir nié la science, pour avoir vu trop clair, pour s'être refusé à peupler le ciel d'une divinité qu'il aurait eu le droit de maudire comme Vigny, pour avoir aimé les matins clairs, les bois ombreux et le ciel étoilé au lieu, comme Vigny encore, d'acquiescer à une indifférence totale devant la beauté universelle, Guy de Maupassant se trouva seul lorsqu'il eut dépensé sa jeunesse, perdu, désespéré (I), mais résolu dans le Vide immense et désordonné. Le vertige devait fatalement le saisir. Les sensations qui se détaillaient trop arrivent, sans perdre de leur acuité, à se superposer, à s'additionner, à s'amalgamer. Nous avons des traces de cela dans un Guy de Maupassant intime paru en 1912. Lisez (Maupassant s'analyse devant une amie) :

— La véritable vie, dit-il, c'est nous, tant que nous saurons nous découvrir nous-mêmes, dans notre complication. En écrivant un livre, je ne fais que fixer sur du papier une série d'observations ou d'images pré-parées d'avance et que je détache de la foule de mes (1) Deux alexandrins extraits de *Des Vers-* jaillissent comme des présages :

L'impossible union des âmes et des corps.

Cette déception de l'infini désir.

Plus tard, il écrira :

« 11 est des hommes qui, à trente ans, parcourant d'un éclair de « pensée le cercle étroit des satisfactions possibles, demeurent atter-- « rés devant la monotonie et la pauvreté des joies terrestres. » Cet état d'âme est bien normand. Il fut celui de Barbey d'Aure-villy, de Le Poittevin, de Lorrain et de Flaubert éperdûment réfugié dans le travail douloureux et forcené. 78 ' -z=z GUY DE MAUPASSANT sensations. Mais tandis que je travaille à donner une forme à ces images, je vois, je respire, je me meus, mon corps éprouve du bien-être ou de la fatigue, mes yeux distinguent les objets qui nrehloulent, mes doigts ont la sensation du porte-plume qu'ils manient et mille autres pensées, souvenirs et images, qui n'ont rien de commun avec ma composition, bourdonnent vaguement dans ma tête. Cela oui, c'est l'âme, cela oui, c'est la vie. Mais un livre, ce n'est que des moments épars de notre existence dont nous faisons part aux autres au moyen de signes conventionnels (1).

Prenez maintenant Sur Veau, Au soleil, La Vie errante, ces livres écrits dans la solitude, loin des villes où les sensations répétées le secouent, sous d'autres cieus où il espérait trouver d'autres fris-sons nouveaux, aussi fréquents, moins épuisants (2)

(1) Guy de Maupassant intime (Noies d'une amie) par X... La Grande Revue (25 octobre 1912), p. 680.

(2) C'est le calme, le calme doux et chaud d'un matin de printemps dans le Midi; el déjà il me semble que j'ai quitté depuis des « semaines, depuis des mois, depuis des années, des gens qui parlent « et s'agitent. Je sens entrer en moi l'ivresse d'être seul, l'ivresse « douce du repos que rien ne troublera, ni la lettre

blanche, ni la « dépêche bleue, ni le timbre de ma porte, ni l'abolement de mon « chien. On ne peut m'appeler, m'inviter, m'emmener, m'opprimer « avec des sourires, me harceler de politesses. Je suis seul, vraiment « seul, vraiment libre. Elle court la fumée du train sur Je rivage! « Moi, je flotte dans un logis ailé qui se balance, joli comme un « oiseau, petit comme un nid, plus doux qu'un hamac el qui erre « sur l'eau au gré du vent, sans tenir à rien. J'ai pour me servir el n me promener deux matelots qui m'obéissent, quelques livres à lire « el des vivres pour quinze jours. Quinze jours sans parler, quelle. ,i joie ! » (Sur Mer). — et vous verrez, hormis quelques belles heures, que Maupassant n'a réussi, en s'isolant, qu'à se mettre en face de lui-même, qu'à s'appliquer à lui-même ses qualités de psychologue impitoyable, qu'à examiner, décrire et caractériser le mal dont il souffrait, qu'à s'abîmer dans l'obsession de son analyse intérieure— obsession qui ne devait cesser qu'avec sa lucidité même. Et puis il se lassa, il ne sut plus lutter, il se livra aux médecins, à contre-cœur, pour risquer, sans espoir sans doute, sa dernière chance. Ce fut Divonne, Champ el, le 1er janvier 1892, Cannes, — et la fin, le 6 juillet 1893.

L'oeuvre reste. Pourquoi, dès qu'elle commença à paraître, occupa-t-elle les lettrés, — voire les illettrés? Quelles furent les raisons de son succès? Pourquoi ce succès dure-t-il et durera-t-il?

Dès 1888, en pleine effervescence symboliste, alors que Maupassant faisait florès, son ami Henry Céard répondait à ces questions avec exactitude.

« On n'attend point, imprimait-il, que nous prati' quions ici l'analyse détaillée des oeuvres nombreuses de M. Guy de Maupassant. Nous n'apprendrions rien aux lecteurs d'Une Vie, de

Bel-Ami, de Monl-Oriol et des nouvelles à la renommée si retentissante qu'elles ont vaincu l'indifférence générale et ressuscité un genre dédaigné depuis longtemps. Mais il n'est peut-être pas inutile d'expliquer par quelles voies l'écrivain est entré en communauté avec un public si naturellement réfractaire aux tentatives et si opposé aux nouveautés. Le 84 - zzzz. GUY DE MAUPASSANT succès de M. de Maupassant, on peut l'attribuer, j'imagine, à la franchise et à la carrure de sa manière d'être littéraire. Méprisant fort les théories, dédaigneux des complications, fort éloigné des systèmes, il frappe toujours droit et ferme. La virtuosité de la phrase ne le pré-occupe pas plus que le raffinement des caractères. Les sujets qu'il choisit de préférence sont des sujets simples, les personnages qu'il montre le plus souvent sont d'une nature un peu abrupte et obéissent à leurs sens bien plus qu'à leurs nerfs. Dans sa phrase, il recherche la sonorité, et les effets s'y produisent non par la couleur mais par le retentissement des mots. En aucun cas, il ne décrit les choses par le menu, il les indique brièvement, et sait par un détail caractéristique, faire sentir une psychologie profonde ou bien évoquer de vastes horizons. En quoi, il procède, sans imitation, de Gustave Flaubert, lequel fut son premier maître.

« Dès lors il est facile de se rendre compte de l'irritation que, dans une récente préface, il a manifestée contre les théories de l'école décadente et par quelle pente naturelle de son esprit il a été conduit à protester contre l'écriture artiste. Il est trop sûr de sa force pour se distraire à ce qu'il considère comme d'inutiles bagatelles. Concevant avec simplicité, il n'imagine point qu'il y ait intérêt à torturer la langue et qu'il faille alambiquer les substantifs. Au demeurant, son esthétique est assez indécise, et je ne crois pas que les jeunes auteurs trouvent clans la préface de

Pierre et Jean le guide sûr et l'impeccable conseil qu'il s'est imaginé donner. Sa grande valeur vient de la puissance GUY DE MAUPASSANT - ■ ■ — Sg 1 de son tempérament. Excellent quand il s'abandonne, il inquiète quand il disserte et confond quand, par argu-mentation triomphale, il cite des vers de Boileau. Aucune étude, du reste, ne saurait mieux donner une idée exacte de Maupassant que Pierre et Jean, ce roman récemment publié, et pour lequel on peut, sans exagération, prononcer le mot de chef-d'oeuvre. Là, on le trouve avec les deux faces, les deux caractères si opposés de son esprit. Ses anciens camarades, dans la préface, le rencontrent avec toutes les incertitudes de ses débuts; mais dans les pages qui suivent, ils le saluent et l'admirent, parce qu'il atteint une sérénité d'exécution qui, cette fois, va définitivement jusqu'à la maîtrise. Quand je lis ces chapitres d'une analyse si nette, d'un style si mâle et si clair, quand j'entends ces ironies qui sonnent si gaillardement, cette gaieté sans arrière-pensée, cette émotion sans grimace, tout l'ancien Maupassant, celui des vieilles intimités et des déjà lointaines Soirées de Médan, me revient à la mémoire, et je pense qu'il y a quelque chose encore qui est demeuré plus immuable que son esprit et plus solide que son style : son amitié. »

Jules Lemaître, en somme, ne dit pas autre chose ; il dit autrement, voilà tout !

« Sa prose, écrit-il, est d'une qualité excellente et si nette, si ouverte, si peu cherchée! Il a bien, comme tout le monde aujourd'hui, d'habiles alliances de mots, de trouvailles d'expressions; mais cela est toujours si 86 = GUYDEJIAUPASSANT naturel chez lui, si bien venu et si spontané qu'on ne s'en avise qu'après coup. Remarquez aussi la plénitude, l'équilibre, le bon

aménagement de sa phrase, quand par hasard elle s'allonge un peu, et comme elle retombe carrément sur ses pieds... Il a au plus haut point, l'art de la composition, l'art de tout subordonner à quelque chose d'essentiel, à une idée, à une situation, en sorte que, d'abord, tout se prépare et que tout ensuite contribue à la rendre plus singulière et plus frappante et à en épuiser les effets. Dès lors, point de ces digressions où s'abandonnent d'autres sensilifs qui ne se gouvernent point, qui s'écoulent comme par des fentes et s'y plaisent. Des descriptions ou des paysages juste ce qu'il en faut pour établir le milieu, comme on dit; et des descriptions fort bien composées elles-mêmes, non point faites de détails interminablement juxtaposés et d'égale valeur, mais brèves et ne prenant aux choses que les traits qui ressortent et qui résument— clairs, simples, liés, Adgoureux, d'une drôlerie succulente et foncière, tels sont presque tous ses petits contes, et ils marchent d'un train!... »

Maupassant ne triche pas.

« Le romancier, écrit-il, qui prétend nous donner une image exacte de la vie, doit éviter avec soin tout enchaînement d'événements qui paraîtrait exceptionnel... A force d'avoir vu et médité, il regarde l'univers, les faits et les hommes, d'une certaine façon qui lui est propre et qui résulte de ses observations réfléchies. C'est cette vision personnelle du monde qu'il cherche à nous communiquer en la reproduisant dans un livre, Pour nous émouvoir comme il a été ému lui-même, par le spectacle de la vie, il doit la reproduire devant nos yeux avec une scrupuleuse ressemblance ».

« Mais, remarque très justement M. Joachim Roi-land (1) il est un excès que n'ont pas su éviter les naturalistes — et contre

lequel Maupassant met en garde les écrivains. Il n'a pas les ambitions des naturalistes, leurs prétentions sociales, scientifiques et philosophiques ; sa méthode n'est pas celle que Zola expose dans son *Roman Expérimental* et qu'il a prétendu suivre dans ses oeuvres. Maupassant veut que l'art, c'est-à-dire le choix raisonné, préside à la représentation de la vie. Il déclare nettement qu'il faut parfois corriger le vrai au profit de la vraisemblance. On ne peut songer à tout dire ; il faut, au contraire, dégager, parmi mille incidents insignifiants, les seuls qui aient une importance et un sens ; il faut mettre un peu de logique parmi les événements imprévus et disparates qui composent la vie humaine.

« En un mot, pour reproduire la formule saisissante de l'auteur, « le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète et plus probante que la réalité même. »

C'est ce que Brunetière a noté et condensé en constatant « la sincérité toute nue » des descriptions de Maupassant, « l'emploi de procédés neufs

(1) JOACHIM ROLLAND. *Guy de Maupassant* (Clouzel, 85, rue Cha-landy à Niort), 1912, p. 16-17, et impersonnels, le parti-pris de raconter sans tirer de morale des événements et celui de n'inventer rien qui passe l'ordinaire. »

Emile Faguet, dans un de ces raccourcis dont il a le secret, résuma tout cela en disant que l'âme de Maupassant fut une magnifique « machine à découper la réalité ».

Enfin, pour les Français, pour la majorité des Français, qui ont la manie de la classification, s'il faut assigner une place à Maupassant dans un camp littéraire, je demanderai à Abel Her-

mant de la fixer, et l'auteur de la Chronique du Cadet de Cou-tras me répondra tout de suite :

« Les qualités qu'il (Maupassant) résume, de choix, d'ordre, de composition, de logique, de clarté, de sobriété sont essentiellement des qualités françaises. Il nomme la force même de l'esprit français. Il est, autant dire, syno-nyme du mot « français ». Et s'il me souvient alors que maints romanciers étrangers qui. pouvaient aussi à bon droit se réclamer du naturalisme, commen-cèrent, du temps de Maupassant, à étendre leur influence jusque chez nous; si je prends garde à tout ce qu'un Zola rece-lait en lui d'exotisme par l'effet de ses origines et d'une hérédité trop récente; si je tiens compte des prétentions actuelles de la littérature à devenir mon-diale, ou du moins, de ses tendances à devenir cosmo-polite, il me paraît que j'assigne à Maupassant une place décidément à point, en lui décernant après l'épithète de naturaliste classique, celle de **NATURALISTE FRANÇAIS**, étant bien entendu, que les deux se sup-posent l'une l'autre ou s'équivalent » (1).

Or, cela peut s'illustrer admirablement de cette déclaration de Maupassant lui-même, qui par là, comme par son OEuvre tout entière, démontre que Taine eut raison d'écrire : « Lé Normand est français » et de prendre au pied de la lettre cette formule si bien que, pour analyser l'esprit normand, dans le volume premier de sa Littérature anglaise, il usa des mêmes termes que pour analyser l'esprit gaulois et l'esprit français dans son livre sur le Champenois La Fontaine, ■— cela peut s'illustrer, dis-je, de cette déclaration de Maupassant lui-même :

» Quelle que soit la chose que l'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer, qu'un adjectif pour la

qualifier. Il faut donc chercher jusqu'à ce qu'on les ait découverts, ce mot, ce verbe, cet adjectif, et ne jamais avoir recours à des supercheres, à des clowneries de langage pour éviter la difficulté. Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom de vocabulaire artiste... Ayons moins de mots au sens insaisissable... Efforçons-nous d'être des stylistes excellents plutôt que des collectionneurs de termes rares... »

(1) ABEL HERMANT. *Essais de Critique* (Bernard Grasset, 1913), p. 370.

Goncourt ne pardonna jamais ces lignes à Mau-passant. Toutefois, nous sommes bien obligés, à présent, de convenir que l'auteur de *Boule-de-Suif* eut raison contre l'auteur de *Germinie Lacerteux*. Goncourt, c'est de la sculpture polychrome, exquise, mais composite et dont le charme passe. Maupassant, après Flaubert, c'est la perfection, c'est l'éternité du marbre, pur de tout assemblage et de tout artifice.

En terminant cette étude à la fois trop rapide et trop longue, je me souviens du souhait formulé à la fin du xix^e siècle par Charles Simond et je m'y rallie :

« Au xxc siècle, la nouvelle école littéraire aura peut-être le souci de l'idée forte et salubre, et, quelque étrange que puisse paraître ce paradoxe, j'espère que rien n'empêchera Maupassant de guider quelque jour les jeunes dans cette voie. »

LE PAPA DE SIMON

Midi finissait de sonner. La porte de l'école s'ouvrit, et les gamins se précipitèrent en se bousculant pour sortir plus vite. Mais, au lieu de se disperser rapi-dement et de rentrer dîner, comme ils le faisaient chaque jour, ils s'arrêtèrent à quelques pas, se réunirent par groupes et se mirent à chuchoter.

C'est que, ce matin-là, Simon; le fils de la Blanchotte, était venu à la classe pour la première fois.

Tous avaient entendu parler de la Blanchotte dans leurs familles: et quoiqu'on lui fît bon accueil en public, les mères la traitaient entre elles avec une sorte de compassion un peu méprisante qui avait gagné les enfants sans qu'ils sussent du tout pourquoi.

Quant à Simon, ils ne le connaissaient pas, car il ne sortait jamais, et il ne galopinait point avec eux dans les rues du village ou sur les bords de la rivière. Aussi ne l'aimaient-ils guère ; et c'est avec une certaine joie, mêlée d'un étonnement considérable, qu'ils avaient accueilli et qu'ils s'étaient répété l'un à l'autre cette parole dite par un gars de quatorze à quinze ans qui paraissait en savoir long, tant il clignait finement des yeux :

— Vous savez... Simon... eh bien, il n'a pas de papa!

Le fils de la Blanchotte parut à son tour sur le seuil de l'école.

Il avait sept ou huit ans. Il était un peu pâlot, très propre, avec l'air timide, presque gauche.

Il s'en retournait chez sa mère quand les groupes de ses camarades, chuchotant toujours et le regardant avec les yeux malins et

cruels des enfants qui méditent un mauvais coup, l'entourèrent peu à peu et finirent par l'enfermer tout à fait. Il restait là, planté au milieu d'eux, surpris et embarrassé, sans comprendre ce qu'on allait lui faire. Mais le gars qui avait apporté la nouvelle, enorgueilli du succès obtenu déjà, lui demanda :

— Comment t'appelles-tu, toi?

Il répondit: « Simon. »

— Simon quoi? reprit l'autre.

L'enfant répéta tout confus : « Simon. »

Le gars lui cria : « On s'appelle Simon quelque chose... c'est pas un nom ça... Simon. »

Et lui, prêt à pleurer, répondit pour la troisième fois :

— Je m'appelle Simon.

Les galopins se mirent à rire. Le gars triomphant éleva la voix : « Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa ! »

Un grand silence se fit. Les enfants étaient stupéfaits par cette chose extraordinaire, impossible, monstrueuse : un garçon qui n'a pas de papa ; ils le regardaient comme un phénomène, un être hors de la nature, et ils sentaient grandir en eux ce mépris, inexpliqué jusque-là, de leurs mères pour la Blanchotte.

Quant à Simon, il s'était appuyé contre un arbre pour ne pas tomber ;_ et il restait comme atterré par un désastre irréparable. Il cherchait à s'expliquer. Mais: il ne pouvait rien trouver pour leur répondre et démentir cette chose affreuse qu'il n'avait pas de papa. Enfin, livide, il leur cria à tout hasard : « Si, j'en ai un. »

— Où est-il? demanda le gars.

Simon se tut; il ne savait pas. Les enfants riaient, très excités, et ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouvaient ce besoin cruel qui pousse les poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée. Simon avisa tout à coup un petit voisin, le fils d'une veuve, qu'il avait toujours vu, comme lui-même, tout seul avec sa mère.

— Et toi non plus, dit-il, tu n'as pas de papa

— Si, répondit l'autre, j'en ai un.

— Où est-il ? riposta Simon.

— Il est mort, déclara l'enfant avec une fierté superbe, il est au cimetière, mon papa.

Un murmure d'approbation courut parmi les garçons, comme si ce fait d'avoir son père mort au cimetière, eût grandi leur camarade pour écraser cet autre qui n'en avait point du tout. Et ces polissons, dont les pères étaient, pour la plupart, méchants, ivrognes, voleurs et durs à leurs femmes, se bousculaient en se serrant de plus en plus, comme si eux, les légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors la loi,

L'un, tout à coup, qui se trouvait contre Simon, lui tira la langue d'un air narquois et lui cria :

— Pas de papa! pas de papa!

Simon les saisit à deux mains aux cheveux et se mit à lui cribler les jambes de coups de pied, pendant qu'il lui mordait la joue cruellement. Il se fit une bousculade énorme. Les deux combattants furent séparés, et Simon se trouva frappé, déchiré, meurtri,

roulé par terre, au milieu du Cercle des galopins qui applaudissaient. Comme il se relevait, en nettoyant machinalement avec Sa main sa petite blouse toute sale de poussière, quel-qu'un lui cria :

— Va le dire à ton papa.

Alors il sentit dans son coeur un grand écroulement. Ils étaient plus forts que lui, ils l'avaient battu, et il ne pouvait point leur répondre, car il sentait bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de papa. Plein d'orgueil, il essaya pendant quelques secondes de lutter contre les larmes qui l'étranglaient. Il eut une suffocation, puis sans cris, il se mit à pleurer par grands sanglots qui le secouaient précipitamment.

Alors une joie féroce éclata chez ses ennemis, et naturellement, ainsi que les sauvages dans leurs gaietés terribles, ils se prirent par la main et se mirent à danser en rond autour de lui, en répétant comme un refrain : Pas de papa! pas de papa!»

Mais Simon tout à coup cessa de sangloter. Une rage l'affola. Il y avait des pierres sous ses pieds; il les ramassa et, de toutes ses forces, les lança contre ses bourreaux. Deux ou trois furent atteints et se sauvèrent GUY DE MAUPASSANT 95 en criant; et il avait l'air tellement formidable qu'une panique eut lieu parmi les autres. Lâches, comme l'est toujours la foule devant un homme exaspéré, ils se débandèrent et s'enfuirent.

Resté seul, le petit enfant sans père se mit à courir vers les champs, car un souvenir lui était venu qui avait amené dans son esprit une grande résolution. Il voulait se noyer dans la rivière.

Il se rappelait en effet que, huit ans auparavant, un pauvre diable qui mendiait sa vie s'était jeté dans l'eau parce qu'il n'avait

plus d'argent. Simon était là lorsj qu'on le repêchait; et le triste bonhomme, qui lui sem-blait ordinairement lamentable, mal-propre et laid l'avait alors frappé par son air tranquille, avec ses joues pâles, sa longue barbe mouillée et ses yeux ouverts, très calmes. On avait dit alentour : « Il est mort. » Quelqu'un avait ajouté : « Il est bien heureux mainte-nant. » Et Simon voulait aussi se noyer, parce qu'il n'avait pas de père, comme ce misérable qui n'avait pas d'argent.

Il arriva tout près de l'eau et la regarda couler. Quel-ques poissons folâtraient, rapides, dans le courant clair, et, par moment, faisaient un petit bond et happaient des mouches voltigeant à la surface. Il cessa de pleurer pour les voir, car leur manège l'intéressait beaucoup. Mais, parfois, comme dans les accalmies d'une tempête passent tout à coup de grandes rafales de vent qui font craquer les arbres et se perdent à l'horizon, cette pensée lui revenait avec une douleur aiguë : « Je vais me noyer parce que je n'ai point de papa ».

Il faisait très chaud, très bon. Le doux soleil chauff-fait l'herbe. L'eau brillait comme un miroir. Et Simon avait des minutes de béatitude, de cet alanguissement qui suit les larmes, où il lui venait de grandes envies cle s'endormir là, sur l'herbe, dans Ta chaleur.

Une petite grenouille verte sauta sous ses pieds. Il essaya de la prendre. Elle lui échappa. Il la poursuivit et la manqua trois fois de suite. Enfin il la saisit par l'extrémité cle ses pattes de derrière et il se mit à rire en voyant les efforts que faisait la bête pour s'échapper. Elle se ramassait sur ses grandes jambes, puis d'une détente brusque, les allongeait subitement, raides commédeux barres; tandis que, l'oeil tout rond avec son; cercle d'or, elle bat-

tait l'air de ses pattes de devant qui s'agitaient comme des mains. Cela lui rappela un joujou fait avec d'étroites planchettes de bois clouées en zigzag les unes par les autres, qui par un mouvement semblable, conduisaient l'exercice de petits soldats piqués dessus. Alors, il pensa à sa maison, puis à sa mère, et, pris d'une grande tristesse, il recommença à pleurer. Des frissons lui passaient dans les membres ; il se mit à genoux et récita sa prière comme avant de s'endormir. Mais il ne put l'achever, car des sanglots lui revinrent si pressés, si tumultueux qu'ils l'envahirent tout entier. Il ne pensait plus, il ne voyait plus rien autour de lui et il n'était occupé qu'à pleurer.

La Maison Tellier, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLEN--

BEL-AMI

— Eh bien, vous allez me reconduire un bout de chemin? dit-il.

Duroy répondit :

— Avec joie, cher maître.

Et ils se mirent en route, descendant le boulevard Malesherbes, à petits pas.

Paris était presque désert cette nuit-là, une nuit froide, une de ces nuits qu'on dirait plus vastes que les autres, où les étoiles sont plus hautes, où l'air semble apporter dans ses souffles glacés quelque chose venu de plus loin que les astres.

Les deux hommes ne parlèrent point dans les premiers moments. Puis Duroy, pour dire quelque chose prononça :

— Ce M. Laroche-Mathieu a l'air fort intelligent et fort instruit.

Le vieux poète inulinura : 98 =z GUY DE MAUPASSAN¹

— Vous trouvez?

Le jeune homme, surpris, hésitait.

— Mais oui, il passe d'ailleurs pour un des hommes les plus capables de la Chambre.

— C'est possible. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois. Tous ces gens-là, voyez-vous, sont des médiocres, parce qu'ils ont l'esprit entre deux murs, — l'argent et la politique. Ce sont des cuistres, mon cher, avec qui il est impossible de parler de rien, de rien de ce que nous aimons. Leur intelligence est à fond de vase, ou plutôt à fond de dépotoir, comme la Seine à Asnières.

Ah ! c'est qu'il est difficile de trouver un homme qui ait de l'espace dans la pensée, qui vous donne la sensation de ces grandes haleines du large qu'on respire sur les côtes de la mer. J'en ai connu quelques-uns; ils sont morts.

Norbert de Varenne parlait d'une voix claire, mais retenue, qui aurait sonné dans le silence de la nuit s'il l'avait laissé s'échapper. Il semblait surexcité et triste, d'une de ces tristesses qui tombent parfois sur les âmes et les rendent vibrantes comme la terre sous la gelée.

Il reprit :

— Qu'importe, d'ailleurs; un peu plus ou un peu moins de génie, puisque fout doit finir !

Et il se tut : Duroy, qui se sentait le coeur gai, ce soir-là, dit, en souriant :

— Vous avez du noir, aujourd'hui, cher maître.

Le poète répondit :

— ' J'en ai toujours, mon enfant, et vous en aurez autant que moi dans quelques années. La vie est une côte. Tant qu'on monte, on regarde le sommet, et on se sent heureux; mais lorsqu'on arrive en haut, on aperçoit tout d'un coup la descente, et la fin qui est la mort. Ça va lentement quand on monte; mais ça va vite quand on descend. A votre âge, on est joyeux. On espère tant de choses, qui n'arrivent jamais, d'ail-leurs! Au mien, on n'attend plus rien... que la mort. Duroy se mil à rire :

— Bigre, vous me donnez froid dans le dos.

Norbert de Varenne reprit :

— Non, vous ne me comprenez pas aujourd'hui, mais vous vous appellerez plus tard ce que je vous dis en ce moment.

Il arrive un jour, voyez-vous, et il arrive de bonne heure pour beaucoup, où c'est fini de rire, comme on dit, parce que derrière tout ce qu'on regarde, c'est la mort que l'on aperçoit.

Oh ! vous ne comprenez même pas ce mot-là, vous, la mort! A votre âge, ça ne signifie rien. Au mien, il est terrible.

Oui, on le comprend tout d'un coup, on ne sait pas pourquoi ni à propos de quoi, et alors tout change d'aspect, clans la vie. Moi, depuis quinze ans, je la sens qui me travaille comme si je portais en moi une bête rongeuse. Je l'ai sentie peu à peu, mois par mois, heure par heure, me dégrader ainsi qu'une maison qui

s'écroule. Elle m'a défiguré si complètement que je ne me reconnais pas. Je n'ai plus rien de moi, de moi l'homme radieux, frais et fort que j'étais à trente ans. Je l'ai vue feindre en blanc mes cheveux noirs, et avec quelle lenteur savante et méchante ! Elle m'a pris ma peau ferme, mes muscles, mes dénis, tout mon corps de jadis, ne me laissant qu'une   me d  esp  r  e qu'elle enlèvera bientôt aussi.

' Oui, elle m'a   mi  tl  , la gueuse, elle a accompli doucement et terriblement la longue destruction de mon être, seconde par seconde. El maintenant je me sens mourir en tout ce que je fais. Chaque pas m'approche d'elle, chaque mouvement, chaque souffle h  te sou odieuse besogne. Respirer, dormir, boire, manger, travailler, rêver, tout ce que nous faisons, c'est mourir. Vivre, enfin, c'est mourir!

Oh ! vous saurez cela! Si vous r  fl  chissiez seulement un quart d'heure, vous la verriez.

Qu'allendez-vous? De -l'amour? Encore quelques baisers, et vous serez impuissant,

Et puis, après? De l'argent? Pour quoi faire? Pour payer des femmes? Joli bonheur! Pour manger beau-coup, devenir obèse et crier des nuits entières sous les morsures de la goutte?

Et puis encore '? De la gloire ? A quoi cela sert-il quand on ne peut plus la cueillir sous forme d'amour?

Et puis, après ? Toujours la mort pour finir.

Moi, maintenant, je la vois de si près que j'ai souvent envie d'étendre les bras pour la repousser. Elle couvre la terre et emplit l'espace. Je la découvre partout. Les petites bêtes écrasées surles-

routes, les feuilles qui tom-bent, le poil blanc aperçu dans la barbe d'un ami, me ravagent le coeur et Me crient : « La voilà ! »

Elle me gâte tout ce que je fais, tout ce que je vois, ce que je mange et ce que je bois, tout ce que j'aime : les clairs de lune, les levers de soleil, la grande mer, les belles rivières et l'air des soirs d'été, si doux à res-pirer!

Il allait doucement, un peu essoufflé, rêvant tout haut oubliant presque qu'on l'écoulait.

Il reprit :

— Et jamais un être ne revient, jamais..... On garde les moules des statues, les empreintes qui refont toujours des objets pareils; mais mon corps, mon visage, mes pensées, mes désirs ne reparaîtront jamais. Et pourtant il naîtra des millions, des milliards d'êtres qui auront dans quelques centimètres carrés un nez, des yeux, un front, des joues et une bouche comme moi, et aussi une âme comme moi, sans que jamais je revienne, moi, sans que jamais même quelque chose de moi reconnaissable .reparaisse dans ces créatures innombrables et différentes, indéfiniment différentes bien que pareilles à peu près.

A. quoi se rattacher? Vers qui jeter des cris de détresse? A qui pouvons nous-croire?

Toutes les religions sont stupides, avec leur morale puérile et leurs promesses égoïstes, monstrueusement bêtes.

La mort seule est certaine.

11 s'arrêta, prit Duroy par les deux extrémités du col de son pardessus, et, d'une voix lente :

— Pensez à tout cela, jeune homme, pensez-y pendant des jours, des mois et des années, et vous verrez l'existence d'une autre façon. Essayez donc de vous dégager de tout ce qui vous enferme, faites cet effort surhumain de sortir vivant de votre corps, de vos intérêts, de vos pensées et de l'humanité-loute entière pour regarder ailleurs, et vous comprendrez combien ont peu d'importance les querelles des romantiques et des naturalistes, et la discussion du budget.

Use remite à marcher d'un pas rapide.

— Mais aussi vous sentirez l'effroyable détresse des désespérés.

Vous vous débattrez, éperdu, noyé, dans les incertitudes. Vous crierez : « A l'aide ! » de tous les côtés, et personne ne vous répondra. Vous tendrez les bras, vous appellerez pour être secouru, aimé, consolé, sauvé; et personne ne viendra.

Pourquoi souffrons-nous ainsi? C'est que nous étions nés sans doute pour vivre davantage selon la matière et moins selon l'esprit; mais, à force dépenser une disproportion s'est faite entre l'état de noire intelligence agrandie et les conditions immuables de notre vie.

Regardez les gens médiocres : à moins de grands désastres tombant sur eux, ils se trouvent satisfaits, sans souffrir du malheur commun. Les bêtes non plus ne le sentent pas.

Il s'arrêta encore, réfléchit quelques secondes, puis d'un air las et résigné :

— Moi, je suis un être perdu. Je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni soeur, ni femme, ni enfants, ni Dieu.

Il ajouta, après un silence :

— Je n'ai que la rime. GUY DE MAUPASSANT : r_~ ; _ 103

Puis levant la tête vers le firmament, où luisait la face pâle de la pleine lune, il déclama :

Et je cherche le mot de cet obscur problème .

Dans le ciel noir et vide où flotte un astre blême.

Ils arrivaient au pont de la Concorde; ils le traversèrent en silence, puis ils longèrent le Palais-Bourbon. Norbert de Varenne se remit à parler :

— Mariez-vous, mon ami ; vous ne savez pas ce que c'est que de vivre seul, à mon âge. La solitude aujourd'hui, m'emplit d'une angoisse horrible, la solitude dans le logis, auprès du feu, le soir. L'homme semble alors qu'il est seul sur la terre, affreusement seul, mais entouré de dangers vagues, de choses inconnues et terribles; et la cloison, qui me sépare de mon voisin que je ne connais pas, m'éloigne de lui autant que les étoiles aperçues par ma fenêtre. Une sorte de fièvre m'envahit, une fièvre de douleur et de crainte, et le silence des murs m'épouvante. Il est si profond et si triste, le silence de la chambre où l'on vit, seul ! Ce n'est pas seulement un silence autour du corps, mais un silence autour de l'âme, et, quand un meuble craque, on tressaille jusqu'au cœur, car aucun bruit n'est attendu dans ce morne logis.

Il se tut encore une fois, puis ajouta :

•— Quand on est vieux, ce serait bon, tout de même, les enfants !

Us étaient arrivés vers le milieu de la rue cle Bour-gogne. Le poète s'arrêta devant une haute maison, sonna, serra la main de 'Duroy et lui dit : — Oubliez tout ce rabâchage de vieux, jeune homme, el vivez selon votre âge; adieu!

Et il disparut dans le corridor noir.

Bel-AmiyTom&n.. 1 vol. 3 fr.50. (OLLENDORFF, édit.).

coco

On conservait, par charité, dans le fond de l'écurie, un très vieux cheval blanc que la maîtresse voulait nourrir jusqu'à sa mort naturelle, parce qu'elle l'avait élevé, gardé toujours, et qu'il lui rappelait des sou-venirs.

Un goujat de quinze ans, nommé Isidore Duval, et appelé plus simplement Zidore, prenait soin de cet invalide, lui donnait, pendant l'hiver, sa mesure d'avoine et son fourrage, et devait aller quatre fois par jour, en été, le déplacer dans la côte où on l'attachait, afin qu'il eût en abondance cle l'herbe fraîche.

L'animal, presque perclus, levait avec peine ses jambes lourdes, grosses des genoux et enflées au-dessus des sabots. Ses poils, qu'on n'étrillait plus jamais, avaient l'air de cheveux blancs, et des cils très longs donnaient à ses yeux un air triste.

Quand Zidore le menait à Therbe. il lui fallait tirer sur la corde, tant la bête allait lentement; et le gars, 106 . . ZI GUY DE MAUPASSANT courbé, haletant, jurait contre elle, s'exaspérant d'avoir à soigner cette vieille rosse.

Les gens de là ferme, voyant cette colère du goujat contre Coco, s'en amusaient, parlaient sans cesse du cheval à Zidore,

pour exaspérer le gamin. Ses cama-rades le plaisantaient. On l'appelait dans le village Coco-Zidore.

Le gars rageait, sentant naître en lui le désir de se venger du cheval. C'était un maigre enfant haut sur ses jambes, très sale, coiffé de cheveux roux, épais, durs et hérissés. Il semblait stupide, parlait en bé-gayant, avec une peine infinie, comme si les idées n'eussent pu se former dans son âme épaisse de brute.

Depuis longtemps déjà, il s'étonnait qu'on gardât Coco, s'indignant de voir perdre du bien pour celle bête inutile. Du moment qu'elle ne travaillait plus, il lui semblait injuste de la nourrir, il lui semblait révoltant de gaspiller de l'avoine, de l'avoine qui coûtait si cher, pour ce bidet paralysé. Et souvent même, malgré les ordres de maître Lucas, il économisait sur la nourriture du cheval, ne lui versant qu'une demi-mesure, ménageant sa litière et son foin. Et une haine grandissait en son esprit confus d'enfant, une haine de paysan, rapace, de paysan sournois, féroce, brutal et lâche.

Lorsque revint l'été, il lui fallut aller remuer la bête dans sa côte. C'était loin. Le goujat, plus furieux chaque matin, parfait de son pas lourd à travers les blés. Les femmes qui travaillaient dans les terres lui criaient, par plaisanterie :

— Hé Zidore, tu feras mes compliments à Coco !

Une répondait point; mais il cassait, en passant, une baguette dans une haie et, dès qu'il avait déplacé l'attache du vieux cheval, il le laissait se remettre à bouter; puis, approchant traîtreusement, il lui cinglait les jarrets. L'animal essayait de fuir, de ruer, d'échapper aux coups, et il tournait au bout de sa corde comme s'il eut été enfermé dans une piste. Et le gars le frappait

avec rage, courant derrière, acharné, les dents serrées par la colère.

Puis il s'en allait lentement, sans se retourner, tandis que le cheval regardait partir de son oeil de vieux, les côtes saillantes, essoufflé d'avoir trotté. Et il ne rebaissait vers l'herbe sa tête osseuse et blanche qu'après avoir vu disparaître au loin la blouse bleue du jeune paysan.

Comme les nuits étaient chaudes, on laissait maintenant Coco coucher dehors, là-bas, au bord de la ravine, derrière le bois. Zidore seul allait le voir.

L'enfant s'amusait encore à lui jeter des pierres. Il s'asseyait à dix pas de lui, sur un talus et il restait là une demi-heure, lançant de temps en temps un caillou tranchant au bidet, qui demeurait debout, enchaîné devant son ennemi, et le regardant sans cesse, sans oser paître avant qu'il fût reparti.

Mais toujours celle pensée restait plantée dans l'esprit du goujat : « Pourquoi nourrir ce cheval qui ne faisait plus rien ? » Il lui semblait que cette misérable rosse volait le manger des autres, volait l'avoir des hommes, le bien du bon Dieu, le volait même aussi, lui, Zidore, qui travaillait.

Alors, peu à peu, chaque jour, le gars diminuait la bande de pâture qu'il lui donnait en avançant le piquet de bois où était fixée la corde.

La bête jeûnait, maigrissait, dépérissait. Trop faible pour casser son attache, elle tendait la tête vers la grande herbe verte et luisante, si proche, et dont l'odeur lui venait sans qu'elle y pût toucher.

Mais, un matin, Zidore eut une idée : c'était de ne plus remuer Coco. Il en avait assez d'aller si loin pour celle carcasse.

11 vint cependant, pour savourer sa vengeance. La bête inquiète le regardait. Il ne la battit pas, ce jour-là. Il tournait autour, les mains dans les poches. Même il filmine delà changer de place, mais il renfonça le piquet juste dans le même trou et il s'en alla, enchanté de son invention,

Le cheval, le voyant partir, hennit pour le rappeler; mais le goujat se mit à courir, le laissant seul, tout seul dans son vallon, bien attaché, et sans un brin d'herbe à portée de la mâchoire.

Affamé, il essaya d'atteindre la grasse verdure qu'il louchait du bout de ses naseaux. Il se mit sur les genoux, tendant le cou, allongeant ses grandes lèvres baveuses. Ce fut en vain. Tout le jour, elle s'épuisa, la vieille bête, en efforts inutiles, en efforts terribles. La faim la dévorait, rendue plus affreuse par la vue de toute laverie nourriture qui s'étendait par l'horizon. GUY DE MAUPAS-SANT :— '"" zzzz 109

Le goujat ne revint point ce jour-là. 11 vagabonda par les bois pour chercher des nids.

Il reparut le lendemain. Coco, exténué, s'était couché. Il se leva en apercevant l'enfant, attendant enfin, d'être changé de place.

Mais le petit paysan ne toucha même pas au maillet jeté dans l'herbe. Il s'approcha, regarda l'animal, lui lança dans le nez une motte de terre qui s'écrasa sur le poil blanc, et il repartit en sifflant.

Le cheval resta debout tant qu'il put l'apercevoir encore; puis, sentant bien que ses tentatives pour atteindre l'herbe voisine seraient inutiles, il s'étendit de nouveau sur le flanc el ferma les yeux.

Le lendemain, Zidore ne vint pas.

Quand il approcha, le jour suivant, de Coco toujours étendu, il s'aperçut qu'il était mort.

Alors il demeura debout, le regardant, content de son oeuvre, étonné en même temps que ce fût déjà fini. Il le toucha du pied, leva une de ses jambes, puis la laissa retomber, s'assit dessus et resta là, les yeux fixés dans l'herbe el sans penser à rien.

Il revint à la ferme, mais il ne dit pas l'accident, car il voulait vagabonder encore aux heures où, d'ordinaire, il allait changer de place le cheval.

Il alla le voir le lendemain. Des corbeaux s'envolèrent à son approche. Des mouches innombrables se promenaient sur le cadavre et bourdonnaient à l'en-tour. ■ ' -

En rentrant, il annonça la chose. La bête était si Vieille que personne ne s'étonna.. Le maître dit à deux valets : « Prenez vos pelles, vous ferez un trou là où il est. »

El les hommes enfouirent le cheval juste à la place où il était mort de faim.

Et l'herbe poussa drue, verdoyante, vigoureuse, nourrie par le pauvre corps.

Boule de Suif, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLENDORFF,

LE LOUP

— Messieurs, je n'ai jamais chassé, mon père non plus, mon grand-père non plus, el, non plus, mon arrière-grand-père. Ce dernier était fils d'un homme .qui chassa plus que vous tous. Il mourut en 1764, je vous dirai comment.

Il se nommait Jean, était marié, père de cet enfant qui fut mon trisaïeul, el il habitait avec son frère cadet François d'Arville, notre château de Lorraine, en pleine forêt,

François d'Arville était resté garçon par amour de la chasse.

Ils chassaient tous les deux d'un bout à l'autre de l'année, sans repos, sans arrêt, sans lassitude. Ils n'avaient que cela, ne comprenaient pas autre chose, ne parlaient que de cela, ne vivaient que pour cela.

Ils avaient au cœur cette passion terrible, inexorable.

Elle les brûlait, les ayant envahis tout entiers, ne laissant de place pour rien d'autre.

Ils avaient défendu qu'on les dérangeât jamais en chasse, pour aucune raison. Mon trisaïeul naquit pendant que son père suivait un renard, et Jean d'Arville n'interrompit point sa course, mais il jura : « Non de nom, ce gredin-là aurait bien pu attendre après l'hallali ! »

Son frère François, se montrait encore plus emporté que lui. Dès le lever, il allait voir les chiens, puis les chevaux, puis il tirait des oiseaux autour du château jusqu'au moment de partir pour forcer quelque grosse bête.

On les appelait dans le pays 'M. Te Marquis et M-. le Cadet.

Ils étaient, paraît-il, démesurément grands, osseux, poilus, violents et vigoureux. Le jeune, plus encore que l'aîné, avait une voix tellement forte que, suivant une légende dont il était fier, toutes les feuilles de la forêt s'agitaient quand il criait.

El lorsqu'ils se mettaient en selle tous les deux pour partir en chasse, ce devait être un spectacle superbe de voir ces deux géants enfourcher leurs grands chevaux.

Or, vers le milieu de l'hiver de cette année 1764, les froids furent excessifs et les loups devinrent féroces.

Us attaquaient les paysans attardés, rôdaient, la nuit, autour des maisons, hurlaient du coucher du soleil à son lever et dépeuplaient les étables.

El bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup Colossal, au pelage gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les habitants affirmaient avoir senti son souffle
LE CABINET DE TRAVAIL DE GUY DE MAUPASSANT
A PARIS

(Dessin de G. Fraipont, d'après nature) GUY DE MAUPASSANT il-g qui faisait vaciller la flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les ténèbres semblaient hantées par l'image de cette bête...

Les frères d'Arville résolurent de la trouver et de la tuer, et ils convièrent à de grandes chasses tous les gentilshommes du pays.

Ce fut en vain. On avait beau battre les forêts, fouiller les buissons, on ne le rencontrait jamais. On tuait des loups, mais pas celui-là. Et, chaque nuit qui suivait la battue, l'animal, comme pour se venger, attaquait quel-que bétail, toujours loin du lieu où on l'avait cherché.

Une nuit enfin il pénétra dans l'étable aux -porcs du château d'Arville et mangea les deux plus beaux élèves.

Les deux frères furent enflammés de colère, considérant celle attaque comme une bravade du monstre, une injure directe, un défi. Us prirent tous leurs forts limiers habitués à poursuivre les bêtes redoutables, et ils se mirent en chasse, le coeur soulevé de fureur.

Depuis l'aurore jusqu'à l'heure où le soleil empourpré descendit derrière les grands arbres nus, ils battirent les fourrés sans rien trouver.

Tous deux enfin, furieux et désolés, revenaient au pas de leurs chevaux par une allée bordée de broussailles, et s'étonnaient de leur science déjouée par ce loup, saisis soudain d'une sorte de crainte mystérieuse.

L'aîné disait :

— Celle bête-là n'est point ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un homme.

Le cadet reprit :

— Regarde le soleil, s'il est rouge. Le grand loup va faire quelque malheur cette nuit.

Il n'avait point fini de parler que son cheval se cabra; celui de François se mit à ruer. Un large buisson cou-vert de feuilles mortes s'ouvrit devant eux, et une bête colossale, toute grise, surgit, qui détala à travers bois.

Tous deux poussèrent une sorte de grognement de joie, et, se courbant sur l'encolure de leurs pesants chevaux, ils les jetèrent en avant d'une poussée de tout leur corps, les lançant d'une telle allure, les excitant, les affolant de la voix, du geste et de l'éperon, que les forts cavaliers semblaient porter les lourdes bêtes entre leurs cuisses et les enlever comme s'ils s'envolaient.

Us allaient ainsi, ventre à terre, crevant les fourrés, coupant les ravins, grimpant les côtes, dévalant les gorges et sonnant du cor à pleins poumons pour attirer leurs gens et leurs chiens.

Et voilà que soudain, dans celle course éperdue, mon aïeul heurta du front une branche énorme qui lui fendit le crâne; et il tomba raide mort sur le sol, tandis que son cheval affolé s'emportait, disparaissant dans l'ombre enveloppant les bois.

Le cadet d'Arville s'arrêta net, sauta par terre, saisit dans ses bras son frère, et il vit que la cervelle coulait de la plaie avec le sang.

Alors, il s'assit auprès du corps, posa sur ses genoux la tête défigurée et rouge, et il attendit en contemplant cette face immobile de l'ainé. Peu à peu une peur l'envahissait, une peur singulière qu'il n'avait jamais sentie encore, la peur de l'ombre, la peur de la solitude, la peur du bois désert et la peur aussi du loup fantas-tique qui venait de tuer son frère pour se venger d'eux.

Les ténèbres s'épaississaient, le froid. aigu faisait craquer les arbres. François se leva frissonnant, inca-pable de rester là plus longtemps, se sentant presque défaillir. On n'entendait plus rien, ni la voix des chiens ni le son des cors, tout était muet par l'invisible horizon, et ce silence morne du soir glacé avait quelque chose d'effrayant et d'étrange.

Il saisit dans ses mains de.colosse le grand corps de Jean, le dressa et le coucha sur ta selle pour le reporter au château; puis il se remit en marche doucement, l'esprit troublé comme s'il était gris, poursuivi par des images horribles et surprenantes.

Et brusquement, dans le sentier qu'envahissait la nuit, une grande forme passa. C'était la bête. Une secousse d'épouvante agita le chasseur; quelque chose de froid, comme une goutte d'eau, lui glissa le long des reins et il fit un grand signe de croix, éperdu à ce retour brusque de l'effrayant rôdeur. Mais ses yeux retombèrent sur le corps inerte couché devant lui, et soudain passant brusquement de la crainte à la colère, il frémit d'une rage désordonnée.

Alors il piqua son cheval et s'élança derrière le loup.

Il le suivait par les taillis, les ravines et les futaies, traversant les bois qu'il ne connaissait plus, l'oeil fixé sur la tache blanche qui fuyait dans la nuit descendue sur la ferre.

Son.cheval aussi semblait animé d'une force et d'une ardeur inconnues. Il galopait, le cou tendu, droit devant lui, heurtant aux arbres, aux rochers, la tête et les pieds du mort jeté en travers de la selle. Les ronces arra-chaient les cheveux; le front battant les troncs énormes, les éclaboussait de sang; les éperons déchiraient des lambeaux d'écorce.

Et soudain, l'animal et le cavalier sortirent de la forêt et se ruèrent clans un vallon, comme la lune appa-raissait au-dessus des monts. Ce vallon était pierreux, fermé par des roches éuormes, sans issue possible; et le loup acculé se retourna.

François alors poussa un hurlement de joie que les échos répétèrent comme un roulement de tonnerre, et il sauta de cheval, son coutelas à la main.

La bête hérissée, le dos rond, l'attendait, ses yeux luisaient comme deux étoiles. Mais, avant de livrer bataille, le fort chasseur empoignant son frère, l'assit sur une roche, et, soutenant avec des pierres sa tête qui n'était plus qu'une tache de sang, lui cria dans les oreilles, comme s'il eût parlé à un sourd : « Regarde, Jean, regarde ça ! »

Puis il se jeta sur le monstre. Il se sentait fort à cul-buter une montagne, broyer des pierres dans ses mains. La bête le voulut mordre, cherchant à lui fouiller le ventre, mais il l'avait saisie par le cou, sans même se servir de son arme, et il l'étranglait doucement, écou-tant s'arrêter les souffles de sa gorge el les battements de sou coeur. El il riait, jouissant éperdûmenl, serrant de plus en plus sa formidable étreinte, criant, clans un délire de joie : ■ « Regarde, Jean, regarde ! » Toute résistance cessa; le corps du loup devint flasque. Il était mort.

Alors François le prenant à pleins bras l'emporta et vint le jeter aux pieds de l'aîné en répétant d'une voix attendrie : « Tiens, tiens, tiens, mon petit Jean, le voilà ! »

Puis il replaça sur la selle les deux cadavres l'un sur l'autre, et il se remit en route.

Il rentra au château, riant et pleurant, comme Gargantua à la naissance de Pantagruel, poussant des cris de triomphe et trépidant d'allégresse en racontant la mort de l'animal, et gémissant et s'arrachant la barbe en disant celle de son frère.

Et souvent, plus tard, quand il reparlait de ce jour, il prononçait, les larmes aux yeux : « Si seulement ce pauvre Jean avait pu me voir étrangler l'autre, il serait mort content, j'en suis sûr ! »

Clair de Lune, nouvelles. 1 vol. 3 IV. 50. (OLLENBORFF, édil.)

UNE JOURNÉE A TUNIS

Nous voici dans la ville.

Pour en bien découvrir l'ensemble, il faut, monter sur une colline voisine. Les Arabes comparent Tunis à un burnous étendu; et cette comparaison est juste. La ville s'étale dans la plaine, soulevée légèrement par les ondulations de la terre, qui font saillir par places les bords de cette grande tache de maisons pâles d'où surgissent les dômes des mosquées et les clochers des minarets. A peine distingue-t-on, à peine imagine-t-on que ce sont là des maisons, tant cette plaque blanche est compacte, continue et rampanle. Autour d'elle, trois lacs qui, sous le dur soleil d'Orient, brillent comme des plaines d'acier. Au nord, au loin, la Sebkrar-Bouan; à l'ouest, la Sebkrar-Seldjoum, aperçue par-dessus la ville; au sud, le grand lac Bahira ou lac de l'unis; puis, en remontant vers le nord, la mer, le golfe profond, pareil lui-même à un lac dans son cadre éloigné de montagnes. Et puis partout autour de cette ville plate, des marécages fangeux où fermentent des or-

dures, une inimaginable ceinture de cloaques en putréfaction, des champs nus et bas où l'on voit briller, comme des couleuvres, de minces cours d'eau tortueux. Ce sont les égouts de Tunis qui s'écoulent sous le ciel bleu. Ils vont sans arrêt, empoisonnant l'air, traînant leur flot lent et nauséabond, à travers des terres imprégnées de pourritures, vers le lac qu'ils ont fini par emplir, par combler sur toute son étendue, car la sonde y descend dans la fange jusqu'à dix-huit mètres de profondeur : on doit entretenir un chenal à travers cette boue afin que les petits bateaux y puissent passer.

Mais, par un jour de plein soleil, la vue de cette ville couchée entre ces lacs, dans ce grand pays que ferment au loin des montagnes dont la plus haute, le Zagh'ouan, apparaît presque toujours coiffée d'une nuée en hiver, est la plus saisissante et la plus attachante, peut-être, qu'on puisse trouver sur le continent africain.

Descendons de notre colline et pénétrons dans la cité.

Où sommes-nous? Sur une ferme arabe ou dans la capitale éblouissante d'Arlequin, d'un Arlequin très artiste, ami des peintres, coloriste inimitable qui s'est amusé à costumer son peuple avec une fantaisie étourdissante ? Il a dû passer par Londres, par Paris, par Saint-Pétersbourg, ce costumier divin qui, revenu plein de dédain des pays du Nord, bariola ses sujets avec un goût sans défaillances et une imagination sans limites. Non seulement il voulut donner à leurs vêtements des formes gracieuses, originales et gaies, mais il employa pour les nuancer, toutes les teintes créées, composées, rêvées par les plus délicats aquarellistes.

Voici des burnous de cachemire ondoyants comme des flots de clarté, puis des haillons superbes de misère; à côté des gebbas de soie, longues tuniques tombant aux genoux, et de tendres gilets appliqués au corps sous les vestes à petits boutons égrenés le long des bords.

Et ces gebbas, ces vestes, ces gilets, ces haïks, croi-^ sent, mêlent et superposent les plus fines colorations. Tout cela est rose, azuré, mauve, vert d'eau, bleu per-venche, feuille-morte, chair-de-sàumon, orangé, lilas fané, lie-dé-vin, gris-ardoise.

C'est un défilé de féerie, depuis les teintes les plus évanouies jusqu'aux accents les plus ardents, ceux-ci noyés dans un tel courant de notes discrètes que rien n'est dur, rien n'est criard, rien n'est violent le long des rues, ces couloirs de lumière, qui tournent sans fin, serrés entre les maisons basses, peintes à la chaux.

A tout instant, ces étroits passages sont obstrués presque entièrement par des créatures obèses, dont les lianes et les épaules semblent toucher les deux murs à chaque balancement de leur marche. Sur leur tête se dresse une coiffe pointue, souvent argente ou dorée, sorte de bonnet de magicienne d'où tombe par derrière, une échavpe. Sur leur corps monstrueux, masse de chair houleuse et ballonnée, flottent des blouses de couleurs vives. Leurs jambes informes sont emprisonnées en des caleçons blancs collés à la peau. Leurs mollets et leurs chevilles empâtés par la graisse gonfient des bas, ou bien, quand elles sont en toilette, des espèces de gâines en drap d'or et d'argent. Elles vont, à petits pas pesants, sur des escarpins qui traînent ; car elles ne sont chaussées qu'à la moitié du pied ; et les talons frôlent et

battent le pavé. Ces créatures étranges et bouffies, ce sont les juives, les belles juives!

Dès qu'approche l'âge du mariage, l'âge où les hommes riches les recherchent, les fillettes d'Israël rêvent d'engraisser; car plus une femme est lourde, plus elle fait honneur à son mari et plus elle a de chances de le choisir à son gré. A quatorze ans, à quinze ans, elles sont, ces gamines sveltes et légères, des merveilles de beauté, de finesse et de grâce.

Leur teint pâle, un peu maladif, d'une délicatesse lumineuse, leurs traits fins, ces traits si doux d'une race ancienne et fatiguée dont le sang jamais ne fut rajeuni, leurs yeux sombres sous les fronts clairs, qu'écrase la masse noire, épaisse, pesante, des cheveux ébouriffés, et leur allure souple quand elles courent d'une porte à l'autre, emplissent le quartier juif de Tunis d'une longue vision de petites Salomés troublantes.

Puis elles songent à l'époux. Alors commence l'inconcevable gavage qui fera d'elles des monstres. Immobiles maintenant, après avoir pris chaque matin la boulette d'herbes apéritives qui surexcitent l'estomac, elles passent les journées entières à manger des pâtes épaisses qui les enflent incroyablement. Les poitrines se gonflent, les ventres ballonnent, les poignets et les chevilles disparaissent sous une lourde coulée de chair. Et les amateurs accourent, les jugent, les comparent, les admirent comme dans un concours d'animaux gras. Voilà comme elles sont belles et charmantes, les énormes filles à marier!

Alors on voit passer ces êtres prodigieux, coiffés d'un cône aigu nommé koufia qui laisse pendre sur le dos le bechkir, vêtus de la camiza flottante, en toile simple ou en soie éclatante, culot-

tés de maillots tantôt blancs, tantôt richement ouvragés, et chaussés de savates traî-nantes, dites « saba »; êtres inexprimablement surpre-nants, dont la figure demeure encore souvent jolie sur ces corps d'hippopotames.

La Vie errante, voyages. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLKNDORFF,

MADemoiselle FI FI

... 11 s'écria : « Faisons la mine ! »

Et brusquement les conversations s'interrompirent, comme si un intérêt puissant et nouveau se fut emparé de tout le monde.

La miné, c'était son invention, sa manière de détruire, son amusement préféré.

En quittant son château, le propriétaire légitime, le comte Fernand d'Amoys d'Uville, n'avait eu le temps de rien emporter ni de rien cacher, sauf l'argenterie enfouie clans le trou d'un mur. Or, comme il était fort riche et magnifique, son grand salon, dont la porte ouvrait dans la salle à manger, présentait, avant la fuite précipitée du maître, l'aspect d'une galerie de musée.

Aux murailles pendaient des toiles, des dessins et des aquarelles de prix, tandis que sur les meubles, les étagères, el dans les vitrines élégantes, mille bibelots, des potiches, des statuettes, des bonshommes de Saxe' et des magots de Chine, des ivoires anciens et des verres de Venise, peuplaient le vaste appartement de leur foule précieuse et bizarre.

Il n'en restait guère maintenant. Non qu'on les eût pillés, le major comte de Farlsberg ne l'aurait point permis; mais Mlle Fifi, de temps en temps, faisait la mine, et tous les officiers, ce jour-là, s'amusaient vrai-ment pendant cinq minutes. ~

Le petit marquis alla chercher dans le salon ce qu'il lui fallait. Il rapporta une toute mignonne théière de Chine famille Rose qu'il emplit de poudre à canon, el, par le bec, il introduisit délicatement un long morceau d'amadou, l'alluma, et courut reporter cette machine infernale dans l'appartement voisin.

Puis il revint bien vite, en fermant la porte. Tous les Allemands attendaient debout, avec la figure souriante d'une curiosité enfantine ; et, dès que l'explosion eut . secoué le château, ils se précipitèrent ensemble.

Mlle Fifi, entrée la première, battait des mains avec délire devant une Vénus de terre cuite dont la tête avait enfin sauté ; et chacun ramassa des morceaux de por-celaine, s'étonnant aux dentelures étranges des éclats, examinant les dégâts nouveaux, contestant certains ravages comme produits par l'explosion précédente : et le major considérait d'un air paternel le vaste salon bouleversé par cette mitraille à la Néron et sablé de débris d'objets d'art. Il en sortit le premier, en déclarant avec bonhomie : « Ça a bien réussi, cette fois. »

Mais une telle trombe de fumée était entrée dans la salle à manger, se mêlant à celle du tabac, qu'on ne pouvait plus respirer. Le commandant ouvrit la fenêtre, et fous les officiers, revenus pour boire un dernier verre de cognac, s'en approchèrent.

L'air humide s'engouffra clans la pièce, apportant une sorte de poussière d'eau, qui poudrait les barbes, et une odeur d'inonda-

tion. Ils regardaient les grands arbres accablés sous l'averse, la large vallée embrumée par ce dégorgement des nuages, sombres et bas, et tout au loin le clocher de l'église dressé comme une pointe grise, dans la pluie battante,

Depuis leur arrivée, il n'avait plus sonné. C'était, du reste, la seule résistance que les envahisseurs eussent rencontrée aux environs : celle du clocher. Le curé ne s'était nullement refusé à recevoir et à nourrir des soldats prussiens ; il avait même plusieurs fois accepté de boire une bouteille de bière ou de Bordeaux avec le commandant ennemi qui l'employait souvent comme intermédiaire bienveillant ; mais il ne fallait pas lui demander un seul tintement de sa cloche ; il se serait plutôt laissé fusiller. C'était sa manière à lui de protester contre l'invasion, protestation pacifique, protestation du silence, la seule, disait-il, qui convient au prêtre, homme de douceur et non de sang ; et tout le monde, h dix lieues à la ronde, vantait la fermeté, l'héroïsme de l'abbé Chantavoine, qui osait affirmer le deuil public le proclamer, par le mutisme obstiné de son église.

Le village entier, enthousiasmé par cette résistance, était prêt à soutenir jusqu'au bout son pasteur, à tout braver, considérant cette protestation tacite comme la sauvegarde de l'honneur national. Il semblait aux paysans qu'ils avaient ainsi mieux mérité de la patrie que Belfort et que Strasbourg, qu'ils avaient donné un exemple équivalent, que le nom du hameau en deviendrait immortel ; et, hormis cela, ils ne refusaient rien aux Prussiens vainqueurs.

Le commandant et ses officiers riaient ensemble de ce courage inoffensif ; et comme le pays entier se montrait obligeant et

souple à leur égard, ils toléraient volontiers son patriotisme muet.

Seul, le petit marquis Wilhem' aurait bien voulu forcer la cloche à sonner. Il enrageait de la condescendance politique de son supérieur.pour le prêtre ; et cha-que jour, il suppliait le commandant de le laisser faire « Ding-don-don » une fois, une seule petite fois, pour rire un peu seulement. Et il demandait cela avec des grâces de chatte, des cajoleries de femme, les douceurs de voix d'une maîtresse affolée par une envie ; mais le commandant ne cédait point, et Mlle Fifi, pour se con-soler, faisait la mine dans le château d'Lpville.

Mademoiselle Fifi, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLEN--

LE HORLA 4 août. — Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires. Le valet de chambre accuse la cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux autres. Quel est le coupable? Bien fin qui le dirait !

6 août. — Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu!... Je ne puis plus douter., j'ai vu!... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu!

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'allée des rosiers d'au-tomne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un géant des batailles qui portait trois fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une de ces roses se plier, comme si une

main invisible l'eût tordue, puis, se casser comme si cette main l'eût cueillie ! Puis la fleur s'éleva, suivant la courbe qu'aurait décrite un 132 zzz GUY DE MAUPASSANT bras en la portant vers une bouche, et elle resta sus-pendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.

Éperdu, je me jetai sur elle pour la saisir! Je ne trouvai rien; elle avait disparu. Alors je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même ; car il n'est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

Mais était-ce bien une hallucination? Je me retournai pour chercher la tige, et je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée entre les deux autres roses demeurées à la branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouleversée; car je suis certain, maintenant, certain comme de l'alternance des jours et des nuits, qu'il existe près de moi un être invisible qui se nourrit de lait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué par conséquent d'une nature matérielle, bien qu'imperceptible pour nos sens, et qui habite comme moi sous mon toit...

7 août. — J'ai dormi tranquille. Il a bu l'eau de ma carafe, mais n'a point troublé mon sommeil.

Je me demande si je suis fou. En me promenant, tantôt au grand soleil, le long de la rivière, des doutes me sont venus sur ma raison, non point des doutes vagues comme j'en avais jusqu'ici, mais des doutes précis, absolus. J'ai vu des fous; j'en ai connu qui res-taient intelligents, lucides, clairvoyants même sur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils par-' laient de tout avec

clarté, avec souplesse, avec proton- 1 deur, et soudain leur pensée touchant l'écueil de leur folie, s'y déchirait en pièces, s'éparpillait et semblait dans cet océan effrayant et furieux, plein de vagues bondissantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on nomme « la démence ».

Certes, je me croirais fou, absolument fou, si je n'étais conscient, si je ne connaissais parfaitement mon état, si je ne le sondais en l'analysant avec une complète lucidité. Je ne serais donc, en somme, qu'un halluciné raisonnant. Un trouble inconnu se serait produit dans mon cerveau, un de ces troubles qu'essayent de noter et de préciser aujourd'hui les physiologistes; et ce trouble aurait déterminé dans mon esprit, dans l'ordre et la logique de mes idées, une crevasse profonde. Des phénomènes semblables ont lieu dans le rêve qui nous promène à travers les fantasmagories les plus invraisemblables, sans que nous en soyons surpris, parce que l'appareil vérificateur, parce que le sens du contrôle est endormi, tandis que la faculté imaginative veille et travaille. Ne se peut-il pas qu'une des imperceptibles touches du clavier cérébral se trouve paralysée chez moi? Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la mémoire des noms propres ou des verbes ou des chiffres, ou seulement des dates. Les localisations de toutes les parcelles de la pensée sont aujourd'hui prouvées. Or, quoi d'étonnant à ce que ma faculté de contrôler l'irréalité de certaines hallucinations se trouve engourdie chez moi en ce moment?

Je songeais à tout cela en suivant le bord de l'eau. Le soleil couvrait de clarté la rivière, faisait la terre délicieuse, emplissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hirondelles dont l'agili-

té est une joie de mes yeux, pour les herbes de la rive, dont le frémissement est un bonheur de mes oreilles.

Peu à peu,, cependant, un malaise inexplicable me pénétrait. Une force, me semblait-il, une force occulte m'engourdissait, m'arrêtait, m'empêchait d'aller plus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin dou-loureux de rentrer qui vous oppresse, quand on a laissé au logis un malade aimé, et que le pressentiment vous saisit d'une aggravation de son mal.

Donc., je revins malgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauvaise nouvelle, une lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien ; et je demeurai plus sur-pris et plus inquiet que si j'avais eu de nouveau quelque vision fantastique.

8 août.. — J'ai passé hier une affreuse soirée. Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de moi, m'épiant, me regardant, me pénétrant, me dominant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante.

J'ai dormi, pourtant.

9 août. — Rien, mais j'ai peur.

10 août. ■ — Rien; qu'arrivera-t-il demain?

11 août. — Toujours rien; je ne puis plus rester chez moi avec cette crainte et cette pensée entrées en mon âme; je vais partir.

12 août, 10 heures du soir. — Tout le jour j'ai voulu m'en aller; je n'ai pas pu, j'ai voulu accomplir cet acte GUY DE M AUPASSANT ..' ^ = 13s de liberté si facile, si simple, — sortir — monter dans ma voiture pour gagner Rouen —je n'ai pas pu. Pourquoi?

13 août. — Quand on est atteint par certaines mala-dies, tous les ressorts de l'être physique semblent brisés, toutes les énergies anéanties, tous les muscles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide comme de l'eau. J'éprouve cela dans mon être moral d'une façon étrange et désolante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur moi, aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté. Je ne peux plus vouloir ; mais quelqu'un veut pour moi; et j'obéis.

14 août. — Je suis perdu! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne! quelqu'un ordonne tous mes mou-vements, toutes mes pensées. Je ne suis, plus rien en moi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes les choses que j'accomplis. Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne veut pas; et je reste, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il me tient assis. Je désire seulement me lever, me soulever, afin de me croire encore maître de moi. Je ne peux pas! Je suis rivé à mon siège; et mon siège adhère au sol, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèverait.

Puis, tout d'un coup, il faut, il faut, il faut que j'aille au fond de mon jardin cueillir des fraises et les manger, Et j'y vais. Je cueille des fraises et je les mange! Oh! mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu! Est-il un Dieu? S'il en est un, délivrez-moi, sauvez-moi! secourez-moi! Pardon! Pitié! Grâce! Sauvez-moi! Oh! quelle souffrance! quelle torture! quelle horreur!

Z GUY DE MAUPASSANT

15 août. — Certes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre cousine, quand elle est venue m'en-prunter cinq mille

francs. Elle subissait un vouloir étranger entré en elle, comme une autre âme, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir?

Mais celui qui me gouverne, qui est-il, cet invisible', cet inconnaissable, ce rôdeur d'une race surnaturelle? 1

Donc les invisibles existent! Alors, comment depuis l'origine du monde ne se sont-ils pas encore manifestés d'une façon précise comme ils le font pour moi? Je n'ai jamais rien lu qui ressemble à ce qui s'est passé dans ma demeure. Oh! si je pouvais l'a quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir ! Je serais sauvé, mais je ne peux pas.

Le Horla, roman. 1 vol. 3 fr. 50 (OLLENDOKFF cedit.).

LA LEGENDE DU MONT SAINT-MICHEL

Je l'avais vu d'abord de Cancale, ce château de fées planté dans la mer. Je l'avais vu confusément, ombre grise dressée sur le ciel brumeux.

Je le revis d'Avranches, au soleil couchant. L'immensité des sables était rouge, l'horizon était rouge, toute la haie démesurée était rouge ; seule, l'abbaye escarpée, poussée là-bas, loin de la terre, comme un manoir fantastique, stupéfiante comme un palais de rêve, invraisemblablement étrange et belle, restait presque noire dans les pourpres du jour mourant.

J'allai vers elle le lendemain, dès l'aube, à travers les sables, Toeil tendu sur ce bijou monstrueux, grand comme une mon-

tagne, ciselé comme un camée et vapo-reux comme une mousse-line. Plus j'approchais, plus je me sentais soulevé d'admiration, car rien au monde peut-être n'est plus étonnant et plus parfait. Et j'errai, surpris comme si j'avais découvert l'habitation d'un dieu à travers ces salles portées par des colonnes légères ou pesantes, à travers ces couloirs percés à jour, levant mes yeux émerveillés sur ces clo-chetons qui semblent des fusées parties vers le ciel et sur tout cet emmêlement incroyable de tourelles, de gargouilles, d'ornements sveltes et charmants, feu d'artifice de pierre, dentelle de granit, chef-d'oeuvre d'architecture colossale et délicate.

Comme je restais en extase, un paysan bas-normand m'aborda et me raconta l'histoire de la grande querelle de saint Michel avec le diable.

Un sceptique de génie a dit : « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

Ce mot est d'une éternelle vérité et il serait tort curieux de faire d'ailleurs chaque continent l'histoire de la divinité locale, ainsi que l'histoire des saints patrons dans chacune de nos provinces. Le nègre a des idoles féroces, mangeuses d'hommes ; le mahométan poly-game peuple son paradis de femmes ; les Grecs, en gens pratiques, avaient divinisé toutes les passions.

Chaque village de France est placé sous l'invocation d'un saint protecteur, modifié à l'image des habitants.

Or, saint Michel veille sur la Basse-Normandie, saint Michel, l'ange radieux et victorieux, le porte-glaive, le héros du ciel, le triomphant, le dominateur de Satan.

Mais voici comment le Bas-Normand, rusé, caute-leux, sournois et chicanier, comprend et raconte la lutte du grand saint avec le diable.

Pour se mettre à l'abri des méchancetés du démon, GUY DE MA VPASSA NT =: 139.

son voisin, saint Michel construisit lui-même, en plein Océan, cette habitation digne d'un archange; et, seul, en effet, un pareil saint pouvait se créer une semblable résidence.

Mais, comme il redoutait encore les approches du Malin, il entourra son domaine de sables mouvants plus perfides que la mer.

Le diable habitait une humble chaumière sur la côte; mais il possédait les prairies baignées d'eau salée, les belles terres grasses où poussent les récoltes lourdes, les riches vallées et les coteaux féconds de tout le pays; tandis que le saint ne régnait que sur les sables. De sorte que Satan était riche, et saint Michel était pauvre comme un gueux.

Après quelques années de jeûne, le saint s'ennuya de cet état de choses et pensa à passer un compromis avec le diable; mais la chose n'était guère facile, Satan tenant à ses moissons.

Il réfléchit pendant six mois; puis, un matin, il s'achemina vers la terre. Le démon mangeait la soupe devant sa porte quand il aperçut le saint; aussitôt il se précipita à sa rencontre, baisa le bas de sa manche, le fit entrer et lui offrit de se rafraîchir.

Après avoir bu une jatte de lait, saint Michel prit la parole :

— Je suis venu pour te proposer une bonne affaire.

Le diable, candide et sans défiance, répondit :

— Ça me va.

— Voici. Tu me céderas toutes tes terres.

Satan, inquiet, voulut parler :

— Mais...

Le saint reprit :

— Écoute d'abord. Tu me céderas toutes tes terres. Je me chargerai de l'entretien, du travail, des labou-rages, des semences, du fumage, de tout enfin, et nous partagerons la récolte par moitié. Est-ce dit?

Le diable, naturellement paresseux, accepta.

Il demanda seulement en plus quelques-uns de ces délicieux surmulets qu'on pêche autour du mont solitaire. Saint Michel promit les poissons.

Ils se tapèrent dans la main, crachèrent de côté pour indiquer que l'affaire était faite, et le saint reprit :

— Tiens, je ne veux pas que tu aies à te plaindre de moi. Choisis ce que tu préfères : la partie des récoltes qui sera sur terre ou celle qui restera dans la terre.

Satan s'écria :

— Je prends celle qui sera sur terre.

— C'est entendu, dit le saint.

Et il s'en alla.

Or, six mois après, dans l'immense domaine du diable, on ne voyait que des carottes, des navets, des oignons, des salsifis, toutes les plantes dont les racines grasses sont bonnes et savoureuses, et dont la feuille inutile serf tout au plus à nourrir les botes.

Satan n'eut rien et voulut rompre le contrat, traitant saint Michel de « malicieux ».

Mais le saint avait pris goût à la culture; il retourna retrouver le diable :

— Je t'assure que je n'y ai point pensé du tout; ça s'est trouvé comme ça; il n'y a point de ma faute. Et, pour te dédommager, je t'offre de prendre, cette année, tout ce qui se trouvera sous terre.

— Ça me va, dit Satan--

Au printemps suivant, toute l'étendue des terres de l'Esprit du mal était couverte de blés épais, d'avoines grosses comme des clochetons, de lins, de colzas magnifiques, de, trèfles rouges, de pois, de choux, d'artichauts, de tout ce qui s'épanouit au soleil en graines ou en fruits. . '

Satan n'eut encore rien et se fâcha tout à fait.

Il reprit ses prés et ses labours et resta sourd à toutes les ouvertures nouvelles de son voisin.

Une année entière s'écoula. Du haut de son manoir isolé, saint Michel regardait la terre lointaine et féconde, et voyait le diable dirigeant les travaux, ren-trant les récoltes, battant ses grains. Et il rageait, s'exaspérant de son impuissance. Ne pouvant plus du-

per Satan, il résolut de s'en venger, et il alla le prier. à dîner pour le lundi suivant.

— Tu n'as pas été heureux clans tes affaires avec moi, disait-il, je le sais; mais je ne veux pas qu'il reste de rancune entre nous, et je compte que tu viendras dîner avec moi. Je te ferai manger de bonnes choses.

Satan, aussi gourmand que paresseux, accepta bien vite. Au jour dit, il revêtit ses plus beaux habits et prit le chemin du Mont.

Saint Michel le fit asseoir à une table magnifique. On servit d'abord un vol-au-vent plein de crêtes et de rognons de coq, avec des boulettes de chair à saucisse, puis deux gros surmulets à la crème, puis une dinde 14-2 aTJy lm MAUPASSANT blanche pleine de marrons confits dans du vin, puis un gigot de pré-salé, tendre comme du gâteau; puis des légumes qui fondaient dans la bouche et de la bonne galette chaude, qui fumait en répandant un parfum de beurre.

On but du cidre pur, mousseux et sucré, et du vin rouge et capiteux et, après chaque plat, on faisait un « trou » avec de la vieille eau-de-vie de pommes.

Le diable but et mangea comme un coffre, tant et si bien qu'il se trouva gêné.

Alors saint Michel, se levant, formidable, s'écria d'une voix de tonnerre :

— Devant moi! devant moi, canaille! Tu oses... devant moi...

Satan éperdu s'enfuit, et le saint, saisissant un bâton, le poursuivit.

Us couraient par les salles basses, tournant autour des piliers, montaient les escaliers aériens, galopaient le long des corniches, sautaient de gargouille en gar-gouille. Le pauvre démon, malade à fendre l'âme, fuyait, souillant la demeure du saint. Il se trouva enfin sur la dernière terrasse, fout en haut, d'où l'on découvre la baie immense avec ses villes lointaines, ses sables et ses pâtures. Il ne pouvait échapper plus long-temps; et le saint, lui jetant dans le dos un coup dé pied furieux, le lança comme une balle à travers l'es-pace.

Il fila dans le ciel ainsi qu'un javelot, et s'en vint tomber lourdement devant la ville de Morlain. Les cornes de son front et les griffes de ses membres entrèrent profondément dans le rocher, qui gardé pour l'éternité les traces de cette chute de Satan.

Il se releva boiteux, estropié jusqu'à la fin des siècles; et, regardant au loin le Mont fatal, dressé comme un pic dans le soleil couchant, il comprit bien qu'il serait toujours vaincu dans cette lutte inégale, et il partit en traînant la jambe, se dirigeant vers des pays éloignés, abandonnant à son ennemi ses champs, ses co-teaux, ses vallées et ses prés.

Et voilà comment saint Michel, patron des Normands, vainquit le diable.

Un autre peuple avait rêvé autrement cette bataille.

Clair de Lune, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLENDORFF,

LES TOMBALES

... Vers la nii-sepLembre, il faisait très beau temps à ce moment-là. Je sortis de chez moi, un après-midi, sans savoir où j'irais. On a toujours un vague désir de faire une visite à une jolie femme quelconque. On choisit dans sa galerie, on les compare dans sa pensée, on pèse l'intérêt qu'elles vous inspirent, le charme qu'elles vous imposent et on se décide enfin suivant l'attraction du jour. Mais quand le soleil est très beau et l'air tiède, ils vous enlèvent souvent toute envie de visites.

Le soleil était beau, et l'air tiède; j'allumai un cigare et je m'en allai tout bêtement sur le boulevard extérieur. Puis comme je flânais, l'idée me vint de pousser jusqu'au cimetière Montmartre et d'y entrer.

J'aime beaucoup les cimetières, moi, ça me repose et me mélancolise : j'en ai besoin. Et puis, il y a aussi de bons amis là-dedans, de ceux qu'on ne va plus voir, et j'y vais encore, moi, de temps en temps.

Et puis, j'aime aussi les cimetières, parce que ce sont des villes monstrueuses, prodigieusement habitées. Songez donc à ce qu'il y a de morts dans ce petit espace, à toutes les générations de Parisiens qui sont logés là, pour toujours, troglodytes définitifs enfermés dans leurs petits caveaux, dans leurs petits trous couverts d'une pierre ou marqués d'une croix, tandis que les vivants occupent tant de place et font tant de bruit, ces imbéciles!

Puis, encore, dans les cimetières, il y a des monuments presque aussi intéressants que dans les musées. Le tombeau de Cavaignac m'a fait songer, je l'avoue, sans le comparer, à ce chef-

d'oeuvre de Jean Goujon : le corps de Louis de Brézé, couché dans la chapelle souterraine de la cathédrale de Rouen; tout l'art dit moderne et réaliste est venu de là, messieurs. Ce mort, Louis de Brézé, est plus vrai, plus terrible, plus fait de chair inanimée, convulsée encore par l'agonie, que tous les cadavres tourmentés qu'on forliomie aujourd'hui sur les tombes.

Mais au cimetière Montmartre on peut encore admirer le monument de Baudin, qui a de la grandeur; celui de Gautier, celui de Murger, où j'ai vu l'autre jour une seule pauvre couronne d'immortelles jaunes, apportées par qui? par la dernière grisette, très vieille, et con-cierge aux environs, peut-être? C'est une jolie statuette de Millet, mais que détruisent l'abandon et la saleté, Chante la jeunesse, ô Murger!

Me voici donc entrant dans le cimetière Montmartre, et tout à coup imprégné de tristesse, d'une tristesse qui ne me faisait pas trop de mal, d'ailleurs, une de ces tristesses qui vous font penser, quand on se porte bien : « Ça n'est pas drôle, cet endroit-là, mais le moment n'en est pas encore A'enupour moi... »

L'impression de l'automne, de cette humidité tiède qui sent la mort des feuilles et le soleil affaibli, fatigué, anémique, aggravait en la poétisant la sensation de solitude et de fin définitive flottant sur ce lieu, qui sent la mort des hommes.

Je m'en allais à petits pas dans ces rues de tombes, où les voisins ne voisinent point, ne couchent plus ensemble et ne lisent pas de journaux. Et je me mis, moi, à lire les épitaphes. Ça, par exemple, c'est la chose la plus amusante du monde. Jamais Labiche, jamais Meilhac ne m'ont fait rire comme le comique de la prose tombale. Ah! quels livres supérieurs à ceux de Paul de Kock

pour ouvrir la rate que ces plaques de marbre et ces croix où les parents des morts ont épanché leurs regrets, leurs vœux pour le bonheur du disparu dans l'autre monde, et leur espoir de le rejoindre — blagueurs!

Mais j'adore surtout, dans ce cimetière, la partie abandonnée, solitaire, pleine de grands ifs et de cyprès, vieux quartier des anciens morts qui redeviendra bientôt un quartier neuf, dont on abattra les arbres verts, nourris de cadavres humains, pour aligner les récents trépassés sous de petites galettes de marbre.

Quand j'eus erré là le temps de me rafraîchir l'esprit, je compris que j'allais m'ennuyer et qu'il fallait porter au dernier lit de ma petite amie l'hommage fidèle de mon souvenir. J'avais le cœur un peu serré en arrivant près de sa tombe. Pauvre chère, elle était si gentille, et si amoureuse, et si blanche., et si fraîche... et maintenant. .. si on ouvrait ça...!

Penché sur la grille de fer, je lui dis tout bas ma peine, qu'elle n'entendit point sans cloute, et j'allais partir quand je vis une femme en noir, en grand deuil, qui s'agenouillait sur le tombeau voisin. Son voile de crêpe relevé laissait apercevoir une jolie tête blonde, dont les cheveux en bandeaux semblaient éclairés par une lumière d'aurore sous la nuit de sa coiffure. Je restai.

Certes, elle devait souffrir d'une profonde douleur. Elle avait enfoui son regard dans ses mains, et rigide, en une méditation de statue, partie en ses regrets,.égre-nant clans l'ombre des yeux cachés et fermés le chapelet torturant des souvenirs, elle semblait elle-même être une morte qui penserait à un mort. Puis tout à coup je devinai qu'elle allait pleurer, je le devinai à un petit mouvement du dos pareil à un frisson de vent dans un saule. Elle

pleura doucement d'abord, puis plus fort avec des mouvements rapides du cou et des épaules. . Soudain elle découvrit ses yeux. Ils étaient pleins de larmes et charmants, des yeux de folle qu'elle promena autour d'elle, en une sorte de réveil de cauchemar. Elle me vit la regarder, parut honteuse et se cacha encore toute la figure dans ses mains. Alors ses sanglots devinrent convulsifs, et sa tête lentement se pencha vers le marbre. Elle y posa son front et son voile se répandant autour d'elle couvrit les angles blancs de la sépulture aimée

La Maison Tellier, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLEN-- PORFF, édit.)

LE PETIT FUT — Que qu'i à pour voire service?

— G'te ferme, vous n'voulez toujours point m'ia vendre?

— Pour ça, non. N'y comptez point. C'est dit, c'est dit, n'y r'venez pas.

— C'est qu'j'ai trouvé un arrangement qui f'rait notre affaire à tous les deux.

— Que qu'c'est?

— Le v'ia. Vous m'ia vendez, et pi vous la gardez tout d'même. Vous n'y êtes point? Suivez ma raison.

La vieille cessa d'éplucher ses légumes et fixa sur l'aubergiste ses yeux vifs sous leurs paupières fripées.

Il reprit :

— Je m'explique. J'vous donne, chaque mois, cent cinquante francs. Vous entendez bien : chaque mois ,[vous apporte ici, avec

mon tilbury, trente écus de cent sous. Et pi n'y a rien de changé de plus, rien de rien; vous restez chez vous, vous n'vous occupez point de mé, vous n'nie d'vez rien. Vous n'failes que prendre mon argent. Ça vous va-t-il? ISO : ~ GUY DE MAUPASSANT

La mère Magloire demeura songeuse. Elle ne dormit pas la nuit suivante. Pendant quatre jours, elle eut une fièvre d'hésitation.

Elle flairait bien quelque chose de mauvais pour elle là-dans, mais la pensée des trente écus par mois, de ce bel argent sonnante qui s'en viendrait couler dans son tablier, qui lui tomberait comme ça du ciel, sans rien faire, la ravageait de désir.

Alors elle alla trouver le notaire et lui conta son cas. 11 lui conseilla d'accepter la proposition de Chicot, mais en demandant cinquante écus de cent sous au lieu de trente, sa ferme valant, au bas mot, soixante mille francs.

— Si vous vivez quinze ans, disait le notaire, il ne la payerait encore, de cette façon, que quarante-cinq mille francs.

La vieille frémit à cette perspective de cinquante écus de cent sous par mois; mais elle se méfiait toujours, craignant mille choses imprévues, des ruses cachées, et elle demeura jusqu'au soir à poser des questions, ne pouvant se décider à partir. Enfin elle ordonna de pré-parer l'acte, et elle rentra troublée comme si elle eut bu quatre pots de cidre nouveau.

Quand Chicot vint pour savoir la réponse elle se fit longtemps prier, déclarant qu'elle ne voulait pas, mais rongée par la peur qu'il ne consentît point à donner les cinquante pièces de cent sous. Enfin comme il insis-tait, elle énonça ses prétentions.

Il eut un sursaut de désappointement et refusa. GUY DE MAUPASSANT z. - . , — 181

Alors, pour le convaincre, elle se mit à raisonner sur la durée probable de sa vie.

— Je n'en ai pas pour pu de cinq à six ans pour sûr. Me v'ia sur mes soixante-treize ans, et pas vaillante avec ça. L'aut'e soir, je crûmes que j'allais passer. Il me semblait qu'on me vidait l'corps, qu'il a fallu me porter à mon lit.

Mais Chicot ne se laissait pas prendre.

— Allons, allons, vieille pratique, vous êtes solide comme l'clocher d'T'église. Vous vivrez pour le moins cent dix ans. C'est vous qui m'enterrez, pour sûr.

Tout le jour fut encore perdu en discussions. Mais, comme la vieille ne céda pas, l'aubergiste, à la fin, con-sentit à donner les cinquante écus.

Ils signèrent l'acte le lendemain. Et la mère Magloire exigea dix écus de pot-de-vin.

Trois ans s'écoulèrent. La bonne femme se portait comme un charme. Elle paraissait n'avoir pas vieilli d'un jour, et Chicot se désespérait. Il lui semblait, à lui, qu'il payait cette rente depuis un demi-siècle, qu'il était trompé, floué, ruiné. Il allait de temps en temps rendre visite à la fermière, comme on va voir, en juillet, dans les champs, si les blés sont mûrs pour la faux. Elle le recevait avec une malice clans le regard. On eût dit qu'elle se félicitait du bon tour qu'elle lui avait joué; et il remontait vite clans son til-bury en murmurant :

— Tu ne crèveras donc point, carcasse !

Il ne savait que faire. 11 eût voulu l'étrangler en la voyant. Il la haïssait d'une haine féroce, sournoise, d'une haine de paysan volé. 1S2 — — 'GUY DE MAUPASSANT

Alors il chercha des moyens.

Un jour enfin, il s'en revint la voir en se frottant les mains, comme il faisait la première fois lorsqu'il lui avait proposé le marché.

Et après avoir causé quelques minutes :

— Dites donc, la mère, pourquoi que vous ne v'nez point dîner à la maison quand vous passez à Épreville? On en jase; on dit comme ça que j'sommes pu amis, et ça me fait deuil. Vous savez, chez mé, vous ne payerez point. J'suis pas regardant à un dîner. Tant que le coeur vous en dira, v'nez sans retenue, ça m'fera plaisir.

La mère Magloire ne se le fit point répéter, et le sur-lendemain, comme elle allait au marché dans sa car-riole conduite par son valet Gélestin, elle mit sans gêne son cheval à l'écurie chez maître Chicot, et réclama le dîner promis.

L'aubergiste, radieux, la traita comme une dame, lui servit du poulet, du boudin, de l'aridouille, du gigot et du lard aux choux. Mais elle ne mangea presque rien, sobre depuis son enfance, ayant toujours vécu d'un peu de soupe et d'une croûte de pain beurrée.

Chicot insistait, désappointé. Elle ne buvait pas non plus. Elle refusa de prendre du café.

Il demanda :

— Vous accepterez toujours bien un p'tit verre.

— Ah! pour ça, oui. Je ne dis pas non.

Et il cria de tous ses poumons, à travers l'auberge :

— Rosalie, apporte la fine, la surfine, le fil-en-dix!

Et la servante apparut, tenant une longue bouteille ornée d'une feuille de vigne en papier. GUY DE MA UPASSA NT -" ' . —

153

Il emplit deux petits verres.

— Goûtez ça, la mère, c'est de la fameuse,

Et la bonne femme se mit à boire tout doucement, à petites gorgées, faisant durer le plaisir. Quand elle eut vidé son verre, elle l'égoutta, puis déclara :

— Ça, oui, c'est de la fine.

Elle n'avait point fini de parler que Chicot lui en versa un second coup. Elle voulut refuser, mais il était trop tard, et elle le dégusta longuement, comme le premier. -^

Il voulut alors lui faire accepter une troisième tournée, mais elle résista. Il insistait :

— Ça, c'est du lait, voyez-vous; mé j'en bois dix, douze, sans embarras. Ça passe comme du sucre. Rien au ventre, rien à la tête; on dirait que ça s'évapore sur la langue. Y a rien de meilleur pour la santé !

Gomme elle en avait bien envie, elle céda, mais elle n'en prit que la moitié du verre.

Alors Chicot, dans un élan de générosité, s'écria :

— T'nez, puisqu'elle vous plaît, j'vas vous en donner un p'lit fût, histoire de vous montrer que j'sommes tou-jours une paire d'amis.

La bonne femme ne dit pas non, et s'en alla, un peu grise.

Le lendemain l'aubergiste entra dans la cour de la mère Magloire, puis tira du fond de sa voiture une petite barrique cerclée de fer. Puis il voulut lui faire goûter le contenu, pour prouver que c'était bien la même fine ; et, quand ils en eurent encore bu chacun trois verres, il déclara, en s'en allant :

— Et puis, vous savez, quand n'y en aura pu, y en a encore; n'vous gênez point. Je n'suis pas regardant. Pu tôt que ce sera fini, pu queje serai content.

Il revint quatre jours plus tard. La vieille était devant sa porte, occupée à couper le pain de la soupe.

Il s'approcha, lui dit bonjour, lui parla dans le nez. histoire de sentir son haleine. Et il reconnut un souffle d'alcool. Alors son visage s'éclaira.

— Vous m'offrirez bien un verre de fil? dit-il.

Et ils trinquèrent deux ou trois fois.

Mais bientôt le bruit courut dans la contrée que la mère Magloire s'ivrognait toute seule. On la ramassait tantôt dans sa cui-

sine, tantôt clans sa cour, tantôt clans les chemins des environs, et il fallait la rapporter chez elle, inerte comme un cadavre.

Chicot n'allait plus chez elle, et, quand on lui parlait de la paysanne, il murmurait avec un visage triste :

— G'est-il pas malheureux, à son âge, d'avoir pris c't'habifude-là? Voyez-vous, quand on est vieux, y a pas de ressource. Ça finira bien par lui jouer un mauvais tour !

Ça lui joua un mauvais tour, en effet. Elle mourut l'hiver suivant, vers la Noël, étant tombée, soûle, dans la neige.

Et maître Chicot hérita de la ferme, en déclarant :

— C'fe mananfe, si aile s'était point boissonnée, aile en avait bien pour dix ans de plus.

Les Soeurs Rondoli, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLEN--

QUI SAIT

— J'aperçus au loin la masse sombre de mon jardin et je ne sais d'où me vint une sorte de malaise à l'idée d'entrer là dedans. Je ralentis le pas. 11 faisait très doux. Le gros tas d'arbres avait l'air d'un tombeau où ma maison était ensevelie.

J'ouvris ma barrière et je pénétrai dans la longue allée de sycomores, qui s'en allait vers le ogis, arquée en voûte comme un haut tunnel, traversant des massifs opaques et contournant des gazons où les corbeilles de fleurs plaquaient sous les ténèbres pâlies des taches ovales aux nuances indistinctes.

En approchant de la maison un trouble bizarre me saisit. Je m'arrêtai. On n'entendait rien. Il n'y avait pas dans les feuilles un souffle d'air. « Qu'est-ce que j'ai donc? », pensai-je. Depuis dix ans je rentrais ainsi sans que jamais la moindre inquiétude m'eût effleuré. Je n'avais pas peur. Je n'ai jamais eu peur, la nuit. T[^]a vue d'un homme, d'un maraudeur, d'un voleur, m'aurait jeté une rage dans le corps, et j'aurais sauté dessus sans hésiter. J'étais armé d'ailleurs. J'avais mon revolver. Mais je n'y touchai point, car je voulais résister à cette influence de crainte qui germait en moi.

Qu'était-ce? Un pressentiment? Le pressentiment mystérieux qui s'empare des sens des hommes quand ils vont voir de l'explicable. Peut-être? Qui sait?

A mesure que j'avais, j'avais dans la peau des tressaillements, et quand je fus devant le mur, aux auvents clos, de ma vaste demeure, je sentis qu'il me faudrait attendre quelques minutes avant d'ouvrir la porte et d'entrer dedans. Alors je m'assis sur un banc sous les fenêtres de mon salon. Je restai là, un peu vibrant, la tête appuyée contre la muraille, les yeux ouverts sur l'ombre des feuillages. Pendant ces premiers instants je ne remarquai rien d'insolite autour de moi. J'avais dans les oreilles quelques ronflements; mais cela m'arrive souvent. Il me semble parfois que j'entends passer des trains, que j'entends sonner des cloches, que j'entends marcher une foule.

Puis, bientôt ces ronflements devinrent plus distincts, plus précis, plus reconnaissables. Je m'étais trompé. Ce n'était pas le bourdonnement habituel de mes artères qui mettait dans mes oreilles ces rumeurs, mais un bruit très particulier, très confus

cependant, qui venait, à n'en point douter, de l'intérieur de ma maison.

Je le distinguais à travers le mur, ce bruit continu, plutôt une agitation qu'un bruit, un remuement vague . d'un tas de choses, comme si on eût secoué, déplacé, traîné doucement tous mes meubles.

Oh ! je doutai, pendant un temps assez long encore, de la sûreté de mon oreille. Mais l'ayant collée contre un auvent pour mieux percevoir ce trouble étrange de mon logis, je demeurai convaincu, certain, qu'il se passait chez moi quelque chose d'anormal et d'incompréhensible. Je n'avais pas peur, mais j'étais (comment exprimer cela?...) effaré d'étonnement. Je n'armai pas mon revolver — devinant fort bien que je n'en avais nul besoin. J'attendis.

J'attendis longtemps, ne pouvant me décider à rien, l'esprit lucide, mais follement anxieux. J'attendis debout écoutant toujours le bruit qui grandissait, qui prenait par moments une intensité violente, qui semblait devenir un grondement d'impatience, de colère, d'émeute mystérieuse.

Puis soudain, honteux de ma lâcheté, je saisis mon trousseau de clefs, je choisis celle qu'il me fallait, je l'enfonçai dans la serrure, je la fis tourner deux fois, et poussant la porte de toute ma force j'envoyai le battant heurter la cloison.

Le coup sonna comme une détonation de fusil, et voilà qu'à ce bruit d'explosion répondit du haut en bas de ma demeure, un formidable tumulte. Ce fut si subit, si terrible, si assourdissant que je reculai de quelques pas, et que, bien que le sentant toujours inutile, je tirai de sa gaine mon revolver.

J'attendis encore, oh ! peu de temps. Je distinguais à présent un extraordinaire piétinement sur les marches de mon escalier, sur les parquets, sur les tapis, un piéti-nement non pas de chaussures, de souliers humains 158 Z= GUY DE MAUPASSANT mais de béquilles, de béquilles de bois et de béquilles de fer qui vibraient comme des cymbales. Et voilà que j'aperçus tout à coup sur le seuil de ma porte, un fau-teuil, mon grand fauteuil de lecture qui sortait en sedan-dinant. Il s'en alla par le jardin. D'autres le suivaient, ceux de mon salon, puis le canapé bas et se traînant comme des crocodiles sur leurs courtes pattes, puis toutes mes chaises avec des bonds de chèvres et les petits tabourets qui trottaient comme des lapins.

Oh ! Quelle émotion! Je me glissai dans un massif où je demeurai accroupi, contemplant toujours ce défilé de mes meubles, car ils s'en allaient tous, l'un derrière l'autre, vite ou lentement, selon leur taille et leur poids. Mon piano, mon grand piano à queue passa avec un galop de cheval emporté et un murmure de musique dans le flanc, les moindres objets glissaient sur le sable comme des fourmis, les brosses, les cristaux, les coupes, où le clair de lune accrochait des phosphorescences de vers luisantes. Les étoffes rampaient, s'épalaient en fla-ques à la façon des pieuvres de la mer. Je vis paraître mon bureau, un rare bibelot du dernier siècle, et qui contenait toutes les lettres qu's j'ai reçues, toute l'his-toire de mon coeur, une vieille histoire dont j'ai tant souffert! Et dedans étaient aussi des photographies.

Soudain je n'eus plus peur, je m'élançai sur lui et je le saisis comme on saisit un voleur, comme on saisit une femme qui fuit; mais il allait d'une course irrésistible, et malgré mes efforts, et malgré ma colère, je ne pus même ralentir sa marche. Comme je

résistais en déses-péré à cette force épouvantable, je m'abattis par terre GUY DE MAUPASSANT = iS'9 en luttant contre lui. Alors il me roula, me traîna sur le sable, et déjà les meubles qui le suivaient commençaient à marcher sur moi, piétinant mes jambes et les meur-trissant; puis quand je l'eus lâché, les autres passèrent sur mon corps ainsi qu'une charge de cavalerie sur un soldat démonté.

Fou d'épouvante enfin, je pus me traîner hors de la grande allée et me cacher de nouveau dans les arbres, pour regarder disparaître les plus infimes objets, les plus petits, les plus modestes, les plus ignorés de moi, qui m'avaient appartenu.

Puis j'entendis, au loin, dans mon logis sonore à pré-sent comme les maisons vides, un formidable bruit de portes refermées. Elles claquèrent du haut en bas de la demeure, jusqu'à ce que celle du vestibule que j'avais ouverte moi-même, insensé, pour ce départ, se fût close, enfin, la dernière.

Je m'enfuis aussi, courant vers la ville, et je ne repris mon sang-froid que dans les rues, en rencontrant des gens attardés. J'allai sonner à la porte d'un hôtel où j'étais connu. J'avais battu avec mes mains mes vête-ments pour en détacher la poussière, et je racontai que j'avais perdu mon trousseau de clefs, qui contenait aussi celle du potager, où couchaient mes domestiques en une maison isolée, derrière le mur de clôture qui pré-servait mes fruits et mes légumes de la visite des maraudeurs.

Je m'enfonçai jusqu'aux yeux dans le lit qu'on me donna. Mais je ne pus dormir et j'attendis le jour en écoulant bondir mon coeur. J'avais ordonné qu'on prévint mes gens dès l'aurore, et mon valet de chambre heurta ma porte à sept heures du matin.

Son visage semblait bouleversé.

— Il est arrivé cette nuit un grand malheur, monsieur, dit-il. -

— Quoi donc?

— On a volé tout le mobilier de monsieur, tout, tout, jusqu'aux-plus petits objets.

Cette nouvelle me fit plaisir. Pourquoi? Qui sait? J'étais fort maître de moi, sûr de dissimuler, de ne rien dire à personne de ce que j'avais vu, de le cacher, de l'enterrer dans ma conscience comme un effroyable secret. Je répondis :

— Alors ce sont les mêmes personnes qui m'ont volé mes clefs. Il faut prévenir tout de suite la police. Je me lève et je vous y rejoindrai dans quelques instants.

L'enquête dura cinq mois. On ne découvrit rien, on ne trouva ni le plus petit de mes bibelots, ni la plus légère trace des voleurs. Parbleu! Si j'avais dit ce que je savais... Si je l'avais dit... on m'aurait enfermé, moi! Pas les voleurs, mais l'homme qui avait pu voir une pareille chose.

Oh ! je sus me taire !

JJinutile Beauté, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLEN-- GUY DE MAOPASSANT EN 1888

BOULE DE SUIF

Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais

des hordes débandées. Les hommes avaient la barbe longue et sale, des uniformes en guenilles, et ils avançaient d'une allure molle, sans drapeau, sans régiment. Tous semblaient accablés, éreintés, incapables d'une pensée ou d'une résolution, marchant seulement par habitude, et tombant de fatigue sitôt qu'ils s'arrêtaient. On voyait surtout des mobilisés, gens pacifiques, rentiers tranquilles, pliant sous le poids du fusil; des petits moblofs alertes, faciles à l'épouvante et prompts à l'enthousiasme, prêts à l'attaque comme à la fuite; puis, au milieu d'eux, quelques culottes rouges, débris d'une division moulue clans une grande bataille; des artilleurs sombres alignés avec des fantassins divers; et, parfois, le casque brillant d'un dragon au pied pesant qui suivait avec peine la marche plus légère des lignards.

Des légions de francs-tireurs aux appellations héroïques : « les Vengeurs de la Défaite — les Citoyens de la Tombe — les Partageurs de la Mort » — passaient à leur tour, avec des airs de bandits.

Leurs chefs, anciens commerçants en draps ou en grains, ex-marchands de suif ou de savon, guerriers de circonstance, nommés officiers pour leurs écus ou la longueur de leurs moustaches, couverts d'armes, de flanelle et de galons, parlaient d'une voix retentissante, discutaient plans de campagne, et prétendaient soutenir seuls la France agonisante sur leurs épaules de fanfarons; mais ils redoutaient parfois leurs propres soldats, gens de sac et de corde, souvent braves à outrance, pil-lards et débauchés.

Les Prussiens allaient entrer dans Rouen, disait-on.

La Garde nationale qui, depuis deux mois, faisait des reconnaissances très prudentes dans les bois voisins, fusillant parfois

ses propres sentinelles, et se préparant au combat quand un petit lapin remuait sous des brous-saïlles, était rentrée dans ses foyers. Ses armes, ses uni-formes, tout son attirail meurtrier, dont elle épouvantait naguère les bornes des routes nationales à trois lieues à la ronde, avaient subitement disparu.

Les derniers soldats français venaient enfin de tra-verser la Seine pour gagner Ponf-Audemer par Sainf-- Sever et Bourg-Achard; et, marchant après tous, le général, désespéré, ne pouvant rien tenter avec ces loques disparates, éperdu lui-même dans la grande débâcle d'un peuple habitué à vaincre et désastreusement battu malgré sa bravoure légendaire, s'en allait à pied, entre deux officiers d'ordonnance.

Puis un calme profond, une attente épouvantée et silencieuse avaient plané sur la cité. Beaucoup de bour-geois bedonnants, émasculés par le commerce, attendaient anxieusement les vainqueurs, tremblant qu'on ne considérât comme une arme leurs broches à rôtir ou' leurs grands couteaux de cuisine.

La vie semblait arrêtée; les boutiques étaient closes, la rue muette. Quelquefois un habitant, intimidé par ce silence, filait rapidement le long des murs.

L'angoisse de l'attente faisait désirer la venue de l'en-nemi, . Dans l'après-midi du jour qui suivit le départ des troupes françaises, quelques uhlands, sortis on ne sait d'où, traversèrent la ville avec célérité. Puis, un peu plus tard, une masse noire descendit de la côte Sainte-- Catherine, tandis que deux autres flots envahisseurs apparaissaient par les routes de Darnetal et de Bois-guillaume. Les avant-gardes des trois corps, juste au même moment, se joignirent sur la place de l'Hôtel-de-- Ville; et par

toutes les rues voisines, l'armée allemande arrivait, déroulant ses bataillons qui faisaient sonner les pavés sous leur pas dur et rythmé.

Des commandements criés d'une voix inconnue et gutturale montaient le long des maisons qui semblaient mortes et désertes, tandis que, derrière les volets fermés, des yeux guettaient ces hommes victorieux, maîtres de la cité, des fortunes et des vies, de par le « droit de guerre ». Les habitants, dans leurs chambres assombrées, avaient l'affolement que donnent les cataclysmes, les grands bouleversements meurtriers de la terre, contre lesquels toute sagesse et toute force sont inutiles. Car la même sensation reparait chaque fois que l'ordre établi des choses est renversé, que la sécurité n'existe plus, que tout ce que protégeaient les lois des hommes ou celles de la nature, se trouve à la merci d'une brutalité inconsciente et féroce. Le tremblement de terre écrasant sous les maisons croulantes un peuple entier; le fleuve débordé qui roule les paysans noyés avec les cadavres des boeufs et les poutres arrachées aux toits, ou l'armée glorieuse massacrant ceux qui se défendent, emmenant les autres prisonniers, pillant au nom du Sabre et remerciant un Dieu au son du canon, sont autant de fléaux effrayants qui déconcertent toute croyance à la justice éternelle, toute la confiance qu'on nous enseigne en la protection du Ciel et en la raison de l'homme.

Mais à chaque porte des petits détachements frappaient, puis disparaissaient dans les maisons. C'était l'occupation après l'invasion. Le devoir commençait pour les vaincus de se montrer gracieux envers les vainqueurs.

Au bout de quelque temps, une fois la première terreur disparue, un calme nouveau s'établissait. Dans beaucoup de familles, l'of-

ficier prussien mangeait à table. 11 était parfois bien élevé, et, par politesse, plaignait la France, disait sa répugnance en prenant part à celle guerre. On lui était reconnaissant de ce sentiment; puis on pouvait un jour ou l'autre, avoir besoin de sa protection. En le ménageant on obtiendrait peut-être quel-ques hommes de moins à nourrir. Et pourquoi'blessar quelqu'un dont on dépendait tout à fait? Agir ainsi serait moins de la bravoure que de la témérité. — Et la témérité n'est plus un défaut des bourgeois de Rouen, comme au temps des défenses héroïques où s'illustra leur cité. — On se disait enfin, raison suprême tirée de l'urbanité française, qu'il demeurait bien permis d'être poli dans son intérieur pourvu qu'on ne se montrât pas familier, en public, avec le soldat étranger. Au dehors on ne se connaissait plus, mais dans la maison on causait volontiers, et l'Allemand demeurait plus longtemps, chaque soir, à se chauffer au foyer commun..

La ville même reprenait peu à peu de son aspect ordinaire. Les Français ne sortaient guère encore, mais les soldats prussiens grouillaient dans les rues. Du reste, les officiers de hussards bleus, qui traînaient avec arrogance leurs grands outils de mort sur le pavé, ne sem-blaient pas avoir pour les simples citoyens énormément plus de mépris que les officiers de chasseurs, qui, l'année d'avant, buvaient aux mêmes cafés.

Il y avait cependant quelque chose dans l'air, quelque chose de subtil et d'inconnu, une atmosphère étrangère intolérable, comme une odeur répandue, l'odeur del'invasion. Elle emplissait les demeures et les places publiques, changeait le goût des aliments, donnait l'impression d'être en voyage, très loin, chez des tribus barbares et dangereuses. .

Les vainqueurs exigeaient de l'argent, beaucoup d'ar-gent. Les habitants payaient toujours ; ils étaient riches d'ailleurs. Mais plus un négociant normand devient opulent et plus il souffre de tout sacrifice, de toute parcelle de sa fortune qu'il voit passer aux mains d'un autre.

Cependant, à deux ou trois lieues sous la ville, en suivant le cours de la rivière, vers Croisset, Dieppedalle ou Biessart, les marinières et les pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand gonflé dans son uniforme, tué d'un coup de couteau ou de savate, la tête écrasée par une pierre, ou jeté à l'eau d'une poussée du haut d'un pont. Les vases du fleuve ensevelissaient ces vengeances obscures, sauvages et légitimes, héroïsmes inconnus, attaques muettes, plus périlleuses que les batailles au grand jour et sans le retentissement de la gloire.

Car la haine de l'Etranger arme toujours quelques Intrépides prêts à mourir pour une Idée.

Boule de Suif, nouvelles. 1 vol. 3 fr. 50. (OLLENDORFF)

NUIT DE NEIGE La grande plaine est blanche, immobile et sans voix. Pas un bruit, pas un son; toute vie est éteinte. Mais on entend parfois, comme une morne plainte Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois. Plus de chansons dans l'air; sous nos pieds plus de chaumes, L'hiver s'est abattu sur toute floraison.

Des arbres dépouillés dressent à l'horizon Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes; La lune est large et pâle et semble se hâter. On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère. De son morne regard elle parcourt la terre Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter. Et froids tombent sur nous les

rayons qu'elle darde, Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant,
Et la neige s'éclaire, au loin, sinistrement, Aux étranges reflets de
la clarté blafarde.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux ! Un vent glacé frissonne et court par les allées. 170 — GUY DE MAUPASSANT Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux, Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées. Dans les grands arbres nus que couvre le verglas, Ils sont là, fout tremblants, sans rien qui les protège. De leur oeil inquiet, ils regardent la neige, Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

DECOUVERTE J'étais enfant. J'aimais les grands combats, Les Chevaliers et leur pesante armure, Et tous les preux qui tombèrent là-bas Pour racheter la Sainte-Sépulture.

L'Anglais Richard faisait battre mon coeur Et je l'aimais, quand après ses conquêtes Il revenait, et que son bras vainqueur Avait coupé tout un collier de têtes.

D'une Beauté je prenais les couleurs.

Une baguette était mon cimeterre.

Puis je partais à la guerre des fleurs Et des bourgeons dont je jonchais la ferre.

Je possédais au vent libre des cieux Un banc de mousse où s'élevait mon trône.

Je méprisais les rois ambitieux ; De rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour Je vis venir une jeune compagne. d72 z=rzzrz~ - GUY DE MAUPASSANT

J'offris mon coeur, mon royaume et ma cour

Et les châteaux que j'avais en Espagne.

Elle s'assit sous les marronniers verts ;

Or je crus voir, tant je la trouvais belle,

Dans ses yeux bleus comme un autre univers

Et je restai tout songeur auprès d'elle.

Pourquoi laisser mon rêve et ma gaîté

En regardant cette fillette blonde?,,...

Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté

Quand, dans la brume, il entrevit un monde

LES OIES SAUVAGES Tout est muet. L'oiseau ne jette plus ses cris. La'morne plaine est blanche, au loin, sous le ciel gris. Seuls, les grands corbeaux noirs, qui vont cherchant leurs Fouillent du bec la neige et tachent sa pâleur. [proies Voilà qu'à l'horizon s'élève une clameur; Elle approche, elle vient : c'est la tribu des oies. Ainsi qu'un trait lancé, toutes, le cou tendu, Allant toujours plus vite, en leur vol éperdu, Passent, fouettant le vent de leur aile sifflante. Le guide qui conduit ces pèlerins des airs Déjà les océans, les bois et les déserts, Comme pour exciter leur allure trop lente, De moment en moment jette son cri perçant.

Comme un double ruban la caravane ondoie, Bruit étrangement, et par le ciel déploie Son grand triangle ailé qui va s'élargissant. Mais leurs frères captifs répandus dans la plaine Engourdis par le froid, cheminent gravement. Un enfant en haillons, en sifflant les promène, Gomme de lourds vaisseaux balancés lente-

ment. Ils entendent le cri de la tribu qui passe, Ils érigent leur tête ; et regardant s'enfuir Les libres voyageurs au travers de l'espace, Les captifs, tout à coup, se lèvent pour partir. Ils agitent en vain leurs ailes impuissantes, Et, dressés sur leurs pieds, sentent confusément, A cet appel errant, se lever, grandissantes La liberté première au fond du coeur dormant, La fièvre de l'espace et des tiède's rivages. Dans les champs pleins de neige il courent effarés, Et, jetant par le ciel des cris désespérés, Ils répondent longtemps à leurs frères sauvages, Des vers, poésies, 1 vol. 3 fr. 50. (OLLENUORFF édit.). .., L'homme qui cherche seulement à amuser son public ar des moyens déjà connus, écrit avec confiance, dans t candeur de sa médiocrité, des oeuvres destinées à la >ule ignorante et désœuvrée. Mais ceux sur qui pèsent JUS les siècles de la littérature passée, ceux que rien e satisfait, que tout dégoûte, parce qu'ils rêvent mieux, qui tout semble défloré déjà, à qui leur oeuvre donne sujours l'impression d'un travail inutile et commun, n arrivent à juger l'art littéraire une chose insaisissable, mystérieuse, que nous dévoilent à peine quelques âges des plus grands maîtres.

Vingt vers, vingt phrases, lus tout à coup nous font ressaillir jusqu'au coeur comme une révélation surprise; mais les vers suivants ressemblent à tous les ers, la prose qui coule ensuite ressemble à toutes les i roses. une force créatrice irrésistible. Ils ne se jugent pas eux-mêmes. Les autres, nous autres qui sommes simplement des travailleurs conscients et tenaces, nous ne pouvons lutter contre l'invincible découragement que par la continuité de l'effort.

Deux hommes par. leurs enseignements simples et lumineux m'ont donné cette force de toujours tenter : Louis Bouilhet et

Gustave Flaubert.

Si je parle ainsi d'eux et de moi, c'est que leurs con-seils, résumés en peu de lignes, seront peut-être utiles à quelques jeunes gens moins confiants en eux-mêmes qu'on ne l'est d'ordinaire quand on débute dans les lettres.

Bouilhet, que je connus le premier d'une façon un peu intime, deux ans environ avant de gagner l'amitié de Flaubert, à force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence du talent et de l'originalité d'un homme même de second ordre, me fit comprendre que le travail continu et la connaissance profonde du métier peuvent, un jour de lucidité, de puissance et d'entraînement, par la ren-contre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit amener cette éclosion de l'oeuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pou-vons produire.

Je compris ensuite que les écrivains les plus connus n'ont presque jamais laissé plus d'un volume et qu'il faut, avant tout, avoir cette chance de trouver et de discerner au milieu de la multitude des matières qui se LE MONUMENT DE GUY DE MAUPASSANT A PARIS (Parc Montceau). présentent à nôtre choix, celle qui absorbera toutes nos facultés, toute notre valeur, toute notre puissance artiste.

Plus tard, Flaubert, que je voyais quelquefois, se prit d'affection pour moi. J'osai lui soumettre quelques essais. Il lut avec bonté et me répondit : « Je ne sais si vous aurez du talent. Ce que vous m'avez apporté prouve une certaine intelligence, mais n'ou-

bliez point ceci, jeune homme, que le talent — suivant le mot de Buffon ■— n'est qu'une longue patience. Travaillez. »

Je travaillai, et je revins souvent chez lui, comprenant que je lui plaisais, car il s'était mis à m'appeler, en riant, son disciple.

Pendant sept ans je fis des vers, je fis des contes, je fis des nouvelles, je fis même un drame détestable. Il n'en est rien resté. Le maître lisait tout, puis, le dimanche suivant, en déjeunant/développait ses critiques et enfonçait en moi, peu à peu, deux ou trois principes qui sont le résumé de ses longs et patients enseignements.

« — Si on a une originalité, disait-il, il faut avant tout la dégager; si on n'en a pas, il faut en acquérir une.

« Le talent est une longue patience. — Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne. Il y a, dans tout, de l'inexploré, parce que nous sommes habitués à ne nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pensé avant nous sur ce que nous contemplons. La moindre chose contient un peu d'inconnu. Trouvons-le. Pour décrire un feu qui flambe et un arbre dans une plaine, demeurons en face de ce feu et de ces arbres jusqu'à ce qu'ils ne ressemblent plus, pour nous, à aucun autre arbre et à aucun autre feu.

« C'est de cette façon qu'on devient original. »

Ayant, en outre, posé cette vérité qu'il n'y a pas, de par le monde entier, deux grains de sable, deux mouches, deux mains ou deux nez absolument pareils, il me forçait à exprimer, en quelques phrases, un être ou un objet de manière à le particulari-

ser nettement, à le distinguer de tous les autres objets de même race ou de même espèce.

« — Quand Arous passez, me disait-il, devant un épicier assis sur sa porte, devant un concierge qui fume sa pipe, devant une station de fiacres, montrez-moi cet épicier et ce concierge; leur pose, toute leur apparence physique contenant aussi, indiquée par l'adresse de l'image, toute leur nature morale, de façon à ce que je ne les confonde avec aucun autre épicier ou avec aucun autre concierge, et faites-moi voir, par un seul mot, en quoi un cheval de fiacre ne ressemble pas aux cinquante autres qui le suivent et le précèdent ».

Quelle que soit la chose qu'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, qu'un verbe pour l'animer et qu'un adjectif pour la qualifier. Il faut donc chercher, jusqu'à ce qu'on les ait découverts, ce mot, ce verbe et cet adjectif, et ne jamais se contenter de l'à-peu près, ne jamais avoir recours à des supercheries, même heureuses, à des clowneries de langage pour éviter la difficulté.

On peut traduire et indiquer les choses les plus sub-tiles en appliquant ce vers de Boileau :

D'un mot mis à sa place enseigne le pouvoir.

Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste pour fixer toutes les nuances de la pensée; mais il faut discerner avec une extrême lucidité toutes les modifications de la valeur d'un mot suivant la place qu'il occupe. Ayons moins de noms, moins de verbes et d'adjectifs aux sens presque insaisissables, mais plus de phrases différentes, diversement construites, ingénieusement coupées, pleines de sonorités et de

rythmes savants. Efforçons-nous d'être des stylistes excellents plutôt que des col-lectionneurs de termes rares.

Il est, en effet, plus difficile de manier la phrase à son gré, de lui faire tout dire même ce qu'elle n'exprime pas, de l'emplir de sous-entendus, d'intentions secrètes et non formulées, que d'inventer des expressions nouvelles ou de rechercher, au fond de vieux livres inconnus, toutes celles dont nous avons perdu l'usage et la signification, et qui sont pour nous comme des verbes morts.

La langue française, d'ailleurs, est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce courant limpide, ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités, sans que rien surnage de ces tentatives inutiles, de ces efforts impuissants. La nature, de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre.

La Guillette, Etretat, septembre -18ST.

Le Roman, préface de Pierre et Jean, roman. 1 vol.

3 fr. 50. (OLLBNDORFF, édit.)

LEMOINE

Contes de la Bécasse. Rouveyre et Blond, 1883, in-18. Havard, 1887,

in-18. Ollendorff, 1893, in-16 et 1901, in-16. 111. de LUCIEN

BARBUT, grav. par LEMOINE.

Au Soleil. Havard, 1884, in-18. Ollendorff, 1894, in-16. Clair de Lune. Monier, 1884, in-8°. Ollendorff, 1888, in-18 et 1903,

in-16. Dessins de LUCIEN MÉTIVET, grav. par G. LEMOINE. Les soeurs Rondoli. Ollendorff, 1884, in-18 et 1904. 111. de RENÉ

LELONG, grav. par LEMOINE.

Yvette. Havard, 1884, in-18. Blaizot, 1912, gr. in-8". Ollendorff,

1902, in-16. 111. de GORTAZZO, grav. par LEMOINE.

(1) Toutes les oeuvres de Guy de Maupassant ont été éditées sous cette forme, et illustrées de gravures sur bois, par la Librairie Ollendorff. L'ensemble forme la collection des Œuvres complètes illustrées en 30 volumes, in-16 Jésus à 3 fr. 50. G; N. Miss Harriett. Havard, 1884, in-18. Ollendorff, 1901, in-16. 111. de Gh.

MOREL, grav. par LEMOINE.

Monsieur Parent. Ollendorff, 1884, in-18 et 1903, in-16. 111. de

W. JULIAN-DAMAZY, grav. par LEMOINE.

Bel-Ami, roman. Ollendorff, 1885, in-18 et 1895, in-16, avec ill. de

FERDINAND BAC. -, Contes du Jour et de la Nuit. Flammarion, 1885, in-12. Ollendorff,

1903, in-16. 111. de V. BOCCHINO, grav. par LEMOINE. Contes et nouvelles. Charpentier, 1885, in-32. La petite Roques.

Havard, 1886, in-18. Ollendorff, 1896, in-16.

L. Carteret, 1907, gr. 111-8°, avec 23 eaux-fortes
d'ALEXANDRE

de F. BAC, grav. par LEMOINE

Le Horla. Ollendorff, 1887, in-18 et 1903, in-16. 111. de W. JULIAN--

DAMAZT, grav. par LEMOINE.

Sur Veau. Flammarion, 1888, in-12. Ollendorff, 1898, in-18 et 1904,

in-16. 111. de LANOS, grav. par LEMOINE.

Pierre et Jean. Ollendorff, 1888, in-18 et 1903, in-16. 111. de GÉO--

DUPUIS, grav. par LEMOINE. — Ed. hors-commerce, 1888, in--

fol. 111. de DUEZ et LYNCH.

Le rosier de Madame Husson. Quentin, 1888, in-4° el in-16. Ollen--

dorff, 1902, in-16. 111. de V. ROTTEMBOURG, grav. par LEMOINE. Fort comme la Mort. Ollendorff, 1889, in-18 et 1903, in-16. 111.

d'ANDRÉ BROUILLET, grav. par LEMOINE.

La Main gauche. Ollendorff, 1899, in-18 et 1903, in-16. 111. de LOBEL

RICHE, grav. par LEMOINE.

La Vie errante. Ollendorff, 1890, in-16 et 1903, in-16. 111. de LANOS

grav. par LEMOINE.

Notre coeur, roman. Havard, 1890, in-18. Ollendorff, 1902, in-16. 111.

de RENÉ LELONG, grav. par LEMOINE.

L'Inutile Beauté. Havard, 1890, in-18. Ollendorff, 1896, in-18 et 1904,

in-16. 111. de MAURICE DE LAMBERT, grav. par LEMOINE. Le Colporteur. Ollendorff, 1899, in-18 et (sous le titre : Le Père

Milon), 1909. Dessins de HUART, grav. par LEMOINE. Les Dimanches d'un bourgeois de Paris. Ollendorff, 1900, in-16

de GÉO DUPUIS, grav. par LEMOINE

Contes choisis, 1886, in-8°, 1891, gr. in-8°. Emile Zola, (hors-commerce), 1883, in-16.

Etude sur Flaubert, (T. VII des OŒuvres de Gustave Flaubert, in-8° et Préface aux Lettres à George Sand, 1884 et 1889, in-12).

Musotte. Ollendorff, 1891, in-18.

Notes sur SMnburne (dans Poésies et Ballades), 1891, in-18.
La Paix du Ménage. Ollendorff, 1893, in-18. (V. ci-dessous). Préface à l'Histoire de Manon Lescaut par ■ l'ABBÉ PRÉVOST, 1889.

gr. in-8°.

Théâtre. (La Paix du Ménage, Histoire du Vieux temps). Ollendorff.

1904, in-16. 111. de HENRI GOUSSE, grav. par LEMOINE.
Boule de suif. A. Magnier 1897 gr. in-8°, ill. de FRANÇOIS THÉVENOT

grav. _ de A. ROMAGNOL (« Collection des Dix »). Ollendorff,

1902, in-16. 111. de JEANNIOT, grav. sur bois par G. LEMOINE. Cinq contes parisiens. Pour « Les Cent Bibliophiles » 1905 (gr.

in-8°. 111. de Louis LEGRAND, fig. grav. en noir et plus. gr. '

en couleurs.) Ce cochon de Morin. L. Carteret, 1909, gr. in-8°. Aquarelles de HEN--

RIOT fig. gr. en couleurs.

Contes choisis, éd. pour la jeunesse. Préface de MARCEL PRÉVOST.

Ollendorff, 1905, in-18.

Deux contes. Aux dépens de lw « Société Normande du Livre

illustré. » 1907, in-8°. Compositions dessinées et gravées sur bois par AUGUSTE LEPÈRE.

En famille. A. Blaizot, 1905, gr. in-8". Comp. de PIERRE VIDAL,

fig. col. et grav. en couleurs.

L'Héritage. Carteret, 1907, gr. in-8°.Comp. de MAURICE ELIOT, grav.

à l'eau-forle par RUET.

Imprudence. Aux dépens des « Amis des Livres », 1899, in-8°.

Croquis d'HENRIOT.

QEuvres choisies de Guy de Maupassant. Préface et analyses de

F. BERNOT. Delagrave, 1911, in-18.

Le lit. (Avant-propos par HENRI LAVEDAN). Evreux. Société nor--

mande du Livre Illustré, 1895, in-4°.

Une répétition, 1 acte en vers. P. V. Stock, 1910, in-18. Le Vagabond. Imprimé aux frais de la Société des « Amis des

Livres ». 1904, in-4°. Lithogr. de STEINLEN, fig. en couleurs. OEuvres complètes en 29 volumes in-8° écu à 5 francs. Ed Conard

(Imprimerie Nationale).

Contes de Normandie et d'ailleurs. Paris, Ollendorff, 1912.
(Collec--

tion Les Conteurs joyeux.) Collection Ollendorff à 1 fr. le volume sous couverture illustrée.

Volumes in-12.

Parus : Mlle Fifi. — Yvette. — Ce cochon de Morin. — Boulé de Suif. — Hautât père et fils. — L'Héritage. — Mlle Perle. —

En famille:— Mouche. — Le Champ d'Oliviers. — Le vieux, — Le vagabond. — Le père Ainable. — La femme de Paul. —■

> L'auberge. — Le père Mongilet. — Le verrou.

j _

Adaptations :

El Buen Mozo (Bel-Ami) par SANTIAGO ROMO-JARA. Paris, V" de

C. Bonnet, 1897, in

Gogoliou de Sau (Mlle Fifi). Craiova Kalian si I. Samitca, 1895,
in-16, avec portrait.

Etc.. .-.'..■

Attribué à Guy de Maupassant Les Cousines de la Colonelle
par Mme LA VICOMTESSE DE COEUR--

BRULANT, Paris 1886, in-16.

Articles et Préfaces non publiés en volumes Madeleine-Bastille {Le Gaulois, 9 novembre 1880). L'inventeur du mot NIHILISME {Le Gaulois, 21 novembre 1880). Chine et Japon {Le Gaulois, 3 décembre 1880). Le pays des Korrigans {Le Gaulois, 10 décembre 1880). Madame Pasca (Le Gaulois, 19 décembre 1880).

La Lysistrala moderne {Le Gaulois, 30 décembre 1880). La Correspondance de George Sand {Le Gaulois, 13 mai 1882). Le Salon de 1886 {Le xrx^e, siècle, 30 avril 1886). Danger public {Le Gaidois, le 23 décembre 1889). L'Evolution du roman au xixe siècle {Revue de l'Exposition uni--

verselle, novembre 1889;.

Préface pour Manon Lescaut (1889) (1).

(1) 11 est intéressant de constater que l'auteur de Manon Lescaut, dont le caractère tumultueux n'est pas sans quelque analogie avec celui de l'auteur de Notre coeur, résida à plusieurs reprises dans l'abbaye de Fécamp. Auguste Dorchain a rappelé cette période peu connue de la vie de Dom Prévost, dans l'Introduction à l'Histoire de Notés sur Algernon-Charles Swinburne (1891).

Préface pour Celui qui vient de RENÉ MAIZEROY. Préface pour l'Amour à trois de PAUL GINISTY. Préface pour La Grande Bleue de RENÉ MAIZEROY. Préface pour La Guerre de GARCHINE.

Préface pour Les Tireurs au pistolet du BARON DE VAUX. Préface pour Thémidore ou mon histoire et celle de ma maîtresse

de GODART d'AucouRT (Bruxelles Kistemaecrsers. s. d. petit in-8°).

■•■" Etc..

Enfin, La Maison turque à la feuille de rose, pochade [scabreuse]

demeurée inédite.

Manon Lescaut qu'il écrit pour la petite édition Perche (1912), par les lignes suivantes :

« En 1725, Prévost est dirigé sur l'abbaye de Fécamp,. autre foyer (il venait de N.-D. du Bec) d'études théologiques où il se lia d'amitié avec le savant Dom Le Cerf de la Viéville qui vient d'achever sa Bibliothèque historique et critique des auteurs de la Congrégation de Saint-Maur. Les supérieurs ayant refusé l'imprimatur à cet ouvrage à cause de certains jugements assez sévères portés sur quel-ques écrivains de l'ordre, l'excellent Prévost, par affection et commi-sération pour son confrère, que la maladie retient depuis dix ans dans son lit, fait parvenir le manuscrit à un éditeur de La Haye et en obtient la publication. Voilà bien un de ces traits de bonté impru-dente :— et ce ne sera pas le dernier ».

TABLE DES MATIERES

Pages GUY DE MAUPASSANT, essai biographique, anecdotique et cri-tique par GEORGES NORMANDY . . 5 Le papa de Simon . 91 Bel-Ami 97 Coco 105 Le Loup 111 Une journée à Tunis , 121 Mademoiselle Fifi ... ' 127 Le Horla 131 La Légende du Mont

Saint-Michel 137 Les Tombales 145 Le Petit fût. 149 Qui sait? 155
 Boule de Suif . 163 Nuit de neige 169 Découverte 171 Les Oies
 sauvages 173 Le Roman 175 Bibliographie de l'oeuvre de Guy de
 Maupassant. . 183

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages La Plage de Fécamp • - - ^ Vue d'Etretat en 1888 ■ . . H
 Fragment du titre du journal Le Chat Noir portant le nom de Guy
 de Maupassant 33 Autographe (fragment) inédit de Guy de Mau-
 passant. ... 56, 57 Guy de Maupassant à l'âge de 37 ans 81 Le Ca-
 binet de travail de Guy de Maupassant a Paris 113 Signature de
 Guy de Maupassant 136 Guy de Maupassant en 1888 161 Le Mo-
 nument de Guy de Maupassant à Paris (Parc Monceau) par Ver-
 let 177

CouLOMjñiîis. — Imp. DiissAiNT cL Cl,!, 41, rue de Melun.

Sources et licence

Texte : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5801596v>. Domaine public ; numérisation Gallica / Bibliothèque nationale de France, réutilisation non commerciale avec mention de la source. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.